



HAL
open science

Rencontres entre deux nuits : scènes et coulisses d'une sexualité entre hommes

Adrien Le Bot

► **To cite this version:**

Adrien Le Bot. Rencontres entre deux nuits : scènes et coulisses d'une sexualité entre hommes. Architecture, aménagement de l'espace. 2017. dumas-01655772

HAL Id: dumas-01655772

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01655772>

Submitted on 15 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

RENCONTRES
ENTRE
DEUX
NUITS

SCÈNES ET COULISSES
D'UNE SEXUALITÉ ENTRE HOMMES

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Impression Juin 2017
Reprographie de l'ENSA
Nantes

Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes

RENCONTRES
ENTRE
DEUX
NUITS

SCÈNES ET COULISSES
D'UNE SEXUALITÉ ENTRE HOMMES

Adrien Le Bot
Sous la direction d'Éric Chauvier

J'adresse mes remerciements aux personnes qui m'ont aidé dans la réalisation de ce mémoire.

Je tiens tout d'abord à remercier grandement Eric Chauvier, pour votre soutien, vos références et vos précieux conseils tout au long de ce mémoire.

Merci à ma mère et à Michelle Le Bacquer pour leurs corrections et leurs relectures.

Merci également à ma famille, à mes camarades et à mes amis pour leur soutien et leur présence tout au long de mes études.

Enfin, merci à l'équipe enseignante du Studio «Borderline» pour leur accompagnement.

«Travailler sur les spatialités des sexualités, en particulier sur celles des homosexualités, apparaît encore en France comme original voire exotique et ceux qui s'y consacrent doivent fréquemment se justifier.»

Stéphane Leroy

«Sexe. Un mot qui claque, un mot qui parle de politique, de violence et d'humour aussi. Le sexe est partout et nulle part. Jeté hors de la morale et hors des choses sérieuses, qui oserait mettre le sexe dans un programme politique...»

*Extrait : Université de Nantes - Conférences - Le sexe, voilà un drôle d'impensé que tout le monde a en tête
30.05.2017 (france culture)*

**AVANT
PROPOS** P9

RENCONTRES P39

CHASSE P85

La marche, toujours
Rites d'interactions
L'autre
Jeu de l'actif et du passif

THEATRE P115

Les organes du théâtre
Mise en espace
Les infra-spatialités

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

FANTASME P147

*Outils du fantasme
Figuration et pornographie
Fantasme et désir*

TERRITOIRE 1 P171

*L'ennemi
Politiques
Définition du territoire*

TERRITOIRE 2 P193

*Animal
Occupé ?
Territoire à (re)connaître*

NATURE P215

*Vil(le)
Jardin
Relation retrouvée*

LE LAPSUS DE LA VILLE P243

ENJEUX DES ÉTUDES ET DES MÉTHODOLOGIES FACE AUX LIEUX DE DRAGUE

Les premières études, héritées de l'école de Chicago et de l'écologie urbaine

Les premières études, héritées de l'école de Chicago et de l'écologie urbaine.

Les premières recherches sur la communauté homosexuelle remontent aux années 60 aux États-Unis. Les chercheurs, notamment des ethnologues, s'intéressent alors à la définition de ce qui semble être un groupe. La piste psychologique, voire psychopathologique, reste la plus active à ce sujet en raison de la prohibition de l'homosexualité qui est alors considérée comme une pathologie psychiatrique. Progressivement, les recherches s'orientent vers une définition sociale et culturelle de l'homosexualité. Les recherches sur les lieux de rencontres commerciaux (saunas, soirées, black-rooms...) sont majoritaires même si certains s'intéressent déjà à des parcours plus marginaux comme par exemple les lieux de drague en extérieur.

L'intérêt pour ces lieux vient du fait qu'ils ne répondent pas à une activité commerciale directe mais sont des regroupements spontanés à l'initiative des groupes étudiés.

Humphreys sera le premier dans le courant des années 70 aux États-Unis à publier des recherches issues de l'observation de pratiques sexuelles en marge, dans des toilettes publiques, qu'il qualifie de «sexualité impersonnelle, dans la mesure où les rencontres décrites s'effectuent dans l'anonymat et le plus souvent sans échange de parole». Etant le pionnier de la recherche sur le terrain à ce sujet, il propose une méthodologie où il joue le rôle de sentinelle, appelé «watchqueen». Le rôle de cette position dans l'organisation du lieu était alors de prévenir en cas d'arrivée «d'étrangers». Ce rôle, qui n'est plus observable aujourd'hui, existait en raison de la prohibition des actes commis.

Outre les questions de morale qui étaient motifs à critique, l'auteur s'est souvent vu attaqué en raison de ses recherches.

L'étude de quelque chose de prohibé a été largement critiquée mais c'est sa méthodologie qui l'aura le plus desservi. En effet, il relevait les plaques d'immatriculation afin de pouvoir trouver l'adresse des protagonistes. On observe donc que la question de la vie privée dans ce type d'étude, apparaît dès les premières recherches.

La question de la participation, du degré d'implication du chercheur, est elle aussi très vite avancée.

Ces deux interrogations seront les curseurs des différentes méthodologies d'analyses des chercheurs jusqu'à aujourd'hui.

Quelques années plus tard, Ponte, propose à son tour une analyse. Il s'intéresse aux parkings, dans le prolongement des nombreuses études dans cette période aux États-Unis sur les drivings. Il observe les scènes de loin, depuis sa voiture.

En réaction aux travaux d'Humphreys d'autres chercheurs se demandent si ces interactions sont réellement impersonnelles.

Une série d'études, presque métaphysiques voient le jour, sans que jamais une participation totale ne soit proclamée. Les chercheurs font souvent appel à des «indiques» qui pratiquent le lieu et qui récoltent des informations pour alimenter les différents travaux. La question de l'affection y est largement étudiée ce qui pousse les chercheurs à pratiquer des entretiens informels puis des entretiens semi-directifs.

Des tentatives d'études démographiques ont également été menées. Une pratique difficile qui demande à sortir du terrain, de suivre les participants en dehors et ainsi de reposer la question de la vie privée.

C'est avec Delph en 1978 que les premiers travaux sur la place du chercheur dans ces lieux apparaissent. Il questionne le jeu, le rôle et les perturbations qu'il opère par sa présence.

«Delph explique avoir joué de la fluctuation des rôles attendus en situation de drague et de la manipulation de ces rôles à laquelle chacun s'adonne dans le but de satisfaire ses objectifs. Cependant, une fois l'observateur accepté, la difficulté est de maintenir une distance vis-à-vis des acteurs observés, dans la mesure où les tentatives d'approche érotique sont le plus souvent inévitables. La compétence du chercheur consiste alors, selon lui, en la capacité d'adopter le rôle qui permet de rester intégré à la situation sans trop s'y engager.»

L'ensemble de ces travaux a été réalisé par des chercheurs qui ont découvert ces lieux à l'occasion de leurs études. En parallèle, les premiers travaux d'insider commencent à apparaître. La participation est alors poussée jusqu'à l'acte sexuel afin de ne plus être dans une étude technique mais dans une compréhension des sentiments qui s'exercent au moment de la rencontre. Ces premières expériences seront réalisées par Styles dans la deuxième moitié des années 70, non pas dans des lieux publics mais dans des saunas gays. Ainsi en dix ans, de nombreuses recherches seront effectuées sur le sujet. Elles croisent les questions d'une «communauté homosexuelle», de nouvelles pratiques économiques comme le driving, l'intérêt des chercheurs pour les lieux et les activités en marge...

Ces études, dans leur méthodologie et dans le choix des sujets étudiés, peuvent être rapprochées des recherches et des découvertes de l'école de Chicago. Cette école fondée en 1892 concentre la partie la plus importante de son travail entre 1915 et 1940. Les premiers travaux s'intéressent aux migrants et à différentes activités liées à la délinquance, souvent sous le prisme des cultures et des transformations des milieux urbains. Cette première génération pose les bases d'un refus de théories réductionnistes, basées sur des fanatismes et des «études de race». Ils proposent un positionnement bien veillant, notamment sur l'immigration, proposant un regard sur l'individu et non sur la race. La deuxième génération, héritière de ce regard et de ces préoccupations développe des méthodologies d'analyse sociologique, basées non pas sur des valeurs exclusivement quantitatives mais introduisant des méthodologies qualitatives comme l'observation participante. Certains auteurs étudiés pour ce mémoire, comme Erving Goffman, entre- autre, sont directement affiliés à cette école. C'est un refus de la modernité, d'une vision globale des sujets étudiés, c'est une approche de la personne, de ses propos, des ses modes de vie...

Les méthodologies proposées ces 50 dernières années pour l'étude des lieux de drague est donc dans la lignée de l'école de Chicago, dans cette vision d'une écologie urbaine¹.

Ils s'intéressent à des sujets en marge, s'intéressent à l'individu, à sa culture, à ses mots et mobilisent pour cela un regard au plus prêt de ceux qui sont étudiés. Nous pouvons donc établir ce double parallèle entre l'école de Chicago et l'étude des lieux de drague, tout d'abord par le choix du sujet d'étude mais également par les méthodologies d'analyse.

¹Domaine d'étude issu de l'école de Chicago qui, dans son intérêt pour l'application des sciences sociales à l'étude de l'urbain, propose de considérer la ville comme un écosystème dans ses méthodologies d'analyse

Changement de regard et de méthodologie avec l'arrivée du VIH

Avec l'arrivée du sida, ces recherches prennent une autre dimension, notamment dans leur méthodologie. Comme pour l'école de Chicago, c'est un changement de financement des recherches qui sera à l'origine de ce changement de cap².

L'OMS, les ONG et les associations comme le Sidaction sont à l'origine d'un grand nombre de recherches afin de mieux préparer le ciblage de la prévention et des traitements à mettre en place.

Certains outils comme des questionnaires sont alors proposés ce qui détache ces lieux, et leurs pratiques, de leurs contextes historiques et culturels. Les approches qui diffèrent de cette vision médicale des lieux de rencontres sont alors gelées car ces lieux sont présentés comme dangereux en raison de la propagation du VIH.

Il faut attendre les années 80 voire 90 pour que de nouvelles recherches voient le jour.

Certaines d'entre elles sont financées par des campagnes de prévention contre le VIH. Ils'agit de créer de la connaissance, de manière hétéroclite, sur des pratiques déviantes. Ce public étant difficile d'accès, les chercheurs, pour accumuler des récits, reprennent les recherches des années 70. Beaucoup d'entre eux mettent l'accent sur la participation, notamment par l'intermédiaire d'informateurs qui participent aux activités.

C'est également dans les années 90 que les premières études apparaissent en France, dans des lieux de commerce tout d'abord, notamment les black-rooms. Ces études sont elles aussi financées pour préparer une prévention contre le Sida et sont donc toutes orientées vers ce sujet. Les enquêtes quantitatives sont alors celles qui sont majoritairement proposées. La question des rapports sexuels avait été jusque-là peu abordée en France, les travaux traitant uniquement sur cette question remontant, pour la France, aux années 60 avec le rapport Simon sur «le comportement sexuel des français».

Cette étude était elle aussi abordée sous un prisme médical car elle accompagnait des recherches sur les moyens de contraception. Il s'agissait de dresser un état des lieux afin d'affiner les méthodes et les préventions.

En 1993, une étude menée par Spira s'intéresse à la sexualité des français dans le cadre des planifications de prévention du VIH. Elle prend la forme d'un questionnaire téléphonique, sur un échantillon masculin et féminin de la population d'environ 20 000 personnes. Même si cette étude fait ressortir de manière évidente un certain éclectisme dans les comportements sexuels, il est évident qu'une compréhension fine et contextualisée devra aborder d'autres moyens d'étude. Cette analyse est calquée sur celle de Kinsey réalisée aux États-Unis.

² À partir des années 40, beaucoup d'études sont financées par l'armée américaine, les sociologues de l'école de Chicago préférant alors les méthodes quantitatives à des recherches empiriques aux méthodologies qualitatives.

Elle y a montré ses limites par les réactions sulfureuses que le public a pu avoir face à ce type de recherches. Il y concluait ainsi que 37% des américains interrogés reconnaissaient avoir eu une relation homosexuelle entre hommes dans leur vie les ayant menée à l'orgasme. Ce chiffre, hors de tout contexte, aura servi de fer de lance à une certaine communauté homosexuelle pour prouver qu'il ne s'agissait alors pas de pratiques déviantes mais bien répandues. Plus d'un américains sur trois, un chiffre qui semble énorme et qui poussera certains patriotes à épier la vie du chercheur mettant alors au jour, sur la place publique, une supposée double vie : d'un côté père de famille modèle et de l'autre, amant homosexuel, situation qui expliquait alors selon eux ce «désir» de gonfler les chiffres. Cette affaire qui peut paraître anecdotique montre à quel point les méthodologies d'analyse des questions liées à la sexualité sont délicates à mettre en place quand il s'agit de travailler hors contexte. Cependant, en parlant de contexte, il faut bien rappeler que ces travaux se sont déroulés dans un cadre d'urgence sanitaire en raison de la propagation du VIH et que les méthodes dites quantitatives, proposant des questionnaires étaient alors les plus rapides et les moins onéreuses.

POURQUOI LE
PARTAGE DU
LIT SERAIT
UNE SOURCE
DE SAVOIR
MOINS
APPROPRIÉE
QUE LE
PARTAGE
DU REPAS ?

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

En France, suite à cette expérience, Simon dit, au moment de lancer l'étude sur la sexualité des français, qu'il faut « amorcer un travail de préparation concernant les enquêteurs (...) afin d'éviter certains pièges venant du sujet de la recherche (...) désamorcer les réticences affectives et morales, autant que la curiosité déplacée, tabou entre tous, et qui aurait été nuisible aux informations à recueillir»

Dans ce contexte, la question de la participation se pose.

L'avantage présenté à la participation, notamment pour Bolton, c'est la possibilité de pousser la discussion, une fois acceptée. L'argument qui leur a retourné est celui d'un certain manque d'objectivité et d'une difficulté de récit de ses propres expériences. Ils mettent également en avant le risque de phénomène de généralisation d'observation subjective.

J. Clifford disait en 1997, non sans désir de provocation «Pourquoi le partage du lit serait une source de savoir moins appropriée que le partage du repas ?»

La question de la mise en danger du chercheur est également posée car les lieux de drague ne sont pas forcément des lieux surs d'une part, et d'autre part ils peuvent être exposés au VIH en cas de consommation sur place. La question de la distance marque donc un grand nombre de travaux, notamment au moment de l'explosion du Sida, quels risques peuvent se permettre de prendre un chercheur ?

Il faut bien différencier deux débats. D'un côté celui de la méthodologie, où le chercheur choisit en fonction de ses attirances, en fonction de son travail, en fonction de son angle de recherche une méthodologie qui va servir à sa recherche. Il peut choisir de se mettre en danger physiquement, de s'exposer ou non, et de mettre en place son propre niveau de participation. L'autre débat est quant à lui moral. Il fait appel aux mœurs et se demande si la recherche doit ou non se poser ces questions.

On peut également citer le travail de Renaud Camus, malgré ses idées souvent identitaires, qui, dans la fin des années 80, publie ses récits de rencontres dans différents lieux de drague.

Méthodologies contemporaines et potentiel poétique.

Les lieux de dragues continuent aujourd'hui à fasciner, autant qu'ils effrayent, dans un contexte social et législatif qui a bien évolué. La sexualité entre hommes est aujourd'hui autorisée dans notre société, les avancées sociales sont nombreuses à ce sujet même si rien n'est définitivement acquis et que des efforts restent à faire. D'un point de vue législatif, les couples homosexuels ont le droit de se marier, de fonder une famille, ils sont égaux face aux hétérosexuels. Et pourtant, un certain nombre de paradoxes subsistent, l'interdiction pour les homosexuels de donner leur sang par exemple ³.

Face à ces avancées, une France réactionnaire monte régulièrement au créneau, organisant des rassemblements, s'infiltrant dans les débats publics au nom de valeurs qu'ils souhaitent défendre. Au moment où j'écris ces lignes, nous sommes en plein débat pour les élections présidentielles.

Jamais les politiques n'auront été aussi loï dans la diction des mœurs et dans le voyeurisme de la vie privée des citoyens. La question de la sexualité, des pratiques sexuelles, des orientations à plusieurs fois été mise sur le devant de la scène car oui, en 2017, les politiques s'occupent encore de ce qui se passe dans l'intimité des gens, de ce qui les excite, de ce qu'ils aiment, de ce qui les fait bander.

³ loi rectifiée par la ministre de la santé Marisol Touraine le 11 juillet 2016, ils y sont autorisés mais après un an d'abstinence sexuelle...

Un climat pas si paisible donc, avec la montée de puissances politiques qui prônent des discours qui divisent, notamment sur ces questions. Dans le rapport de SOS Homophobie de 2016, on compte encore entre 150 et 200 agressions physiques par an en France, entre 1500 et 3000 récits d'agressions physiques et verbales par an, 63% de ces agressions ayant lieu dans l'espace public. Dans ces conditions, les lieux de drague ont de beaux jours devant eux. Ils sont, en partie, une réponse à ce manque de liberté. Pas étonnant donc que beaucoup d'approches aujourd'hui, que beaucoup d'études, mettent en avant le caractère indispensable de ces lieux, mais aussi sa force poétique, comme un lieu de résistance et d'expériences libres. On peut notamment citer le travail paru il y a quelques semaines, *Les chemins égarés*, d'Amélie Landry, un travail immersif dans les lieux de drague par le biais de la photographie. Des captures poétiques, qui mettent en avant un certain imaginaire, des images au potentiel érotique d'un été passé, d'une nature habitée. On peut également citer le travail de Pali Meursault, musicien artiste performeur, pionnier d'une musique expérimentale en France basée sur des enregistrements des sons du monde. Il a réalisé l'année dernière, dans le cadre de l'atelier de création radiophonique de France Culture, un documentaire, succession de fragments de témoignages enregistrés dans les lieux de drague.

Des rencontres impromptues, un travail qui fait écran au spectateur privé d'image. Les sons de pas sur les feuilles sèches se mélangent au souffle doré du vent d'été, ponctué d'interventions des protagonistes, ponctués de propositions sexuelles parfois violentes en contraste total avec l'ambiance. Dans les dix dernières années, on assiste à une hybridation des recherches au sujet des lieux de drague. En plus de ces recherches poétiques, des chercheurs continuent à utiliser des méthodologies quantitatives et qualitatives. Un certain nombre de travaux de recherche, thèses, études et articles scientifiques se penchent sur ces questions avec des prismes différents. Les associations de prévention du Sida continuent de financer des recherches pour étudier ces populations afin d'adapter les méthodes de prévention. Dans ces travaux, deux chercheurs ressortent de manière récurrente, Bruno Proth et Laurent Gaissad ⁴.

Des auteurs et des journalistes s'y intéressent également. On assiste également à une certaine transparence, comme un sujet de fascination. Les inrocks, dans un numéro consacré à la sexualité, traitent du sujet des lieux de drague de manière crue et transparente, en indiquant certains hauts lieux de ces pratiques en région parisienne. Presque comme un guide, ils encouragent une ville transparente, où la sexualité a ses lieux.

⁴ *Qui participent d'ailleurs à chemins égarés d'Amélie Landry*

Certains réalisateurs comme Alain Guiraudie dans « L'inconnu du lac » proposent une vision populaire, dénuée de toute fascination, une manière de faire rentrer ces lieux dans notre culture commune peut-être, notamment par l'utilisation de la répétition des scènes qui montrent un certain ancrage dans le temps et dans l'espace de ces pratiques. Ce tour d'horizon éclectique et subjectif de différents travaux sur les lieux de drague permet de comprendre dans quelles logiques, dans quel contexte et dans quelles chronologies ils se développent. C'est dans ce cadre que je propose cette recherche qui se rapproche de certains de ces travaux ou qu'y au contraire, s'en éloigne.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

MÉTHODOLOGIE D'OBSER- VATION, DE RENCONTRE ET DE RESTITUTION PROPOSÉE

Le choix du site

La découverte de ces lieux remonte pour ma part à des travaux dans le cadre d'études aux beaux arts de Lorient, il y a cinq ans. A l'occasion de travaux sur la construction et les projections de l'inconscient, l'équipe enseignante m'a proposé de travailler sur les lieux de drague. Un travail écourté en raison d'un changement de cursus, quittant les beaux arts pour l'ENSA Nantes.

Pendant mes trois premières années j'ai souvent questionné le processus d'appropriation, par le prisme de l'habitation puis par celui de l'espace public avec en arrière pensée ces lieux de drague. En troisième année un court métrage a été réalisé sur les aires d'autoroute et abordait les notions de temps, de sexualité et de répétition. Les lieux de drague ont souvent été cités en exemple dans mes travaux comme potentiels lieux d'appropriations, souvent qualifiés d'espaces publics sans jamais réellement pousser les recherches à ce sujet.

Ils sont ainsi devenus des lieux de fascination, tant ils soulèvent de questions, tant ils condensent de peurs et de politiques. Ce sont des lieux.

C'est suite à ces diverses expériences que j'ai décidé de m'intéresser, dans le cadre du mémoire de master aux lieux de drague.

Une position à mi-chemin entre découverte et continuité avec pour seuls bagages des apports théoriques très minces hérités de recherches précédentes. C'est une redécouverte de ces espaces, par des portes d'entrées multiples grâce aux différents travaux effectués précédemment avec pour hypothèse qu'ils occupent une place importante dans la ville, une contre ville qui absorbe la libido de la ville.

La première phase a été celle du choix du site d'étude. Plusieurs visites d'observation ont été réalisées dans différents lieux. Le parc du Crapa, différentes aires d'autoroutes puis le site qui se trouve avenue de la forêt à Saint Aignan Grand Lieu en périphérie de Nantes.

C'est dans ce dernier site que la recherche s'est ancrée, pour les raisons présentées tout au long de cette recherche.

Observation éloignée ?

Après ce choix de site, plusieurs semaines d'observation ont été nécessaires. Tout d'abord avec une certaine distance, stationné à plusieurs mètres du parking afin de pouvoir comprendre les premiers systèmes d'allers-retours.

Je me suis vite rendu compte que même éloigné de cette organisation j'en faisais partie car la distance n'était pas suffisante. En effet, j'étais sur le trajet de «fuite» dont nous parlerons plus tard et donc visible par l'ensemble des protagonistes. Plus que visible, c'était déjà l'heure des premières interactions avec des voitures qui s'arrêtent à ma hauteur pour montrer leur intérêt.

La phase d'observation s'est poursuivie sur le parking, depuis ma voiture, une position qui a permis d'être discret, de voir sans être trop vu. Une position qui ne m'engage pas personnellement, qui ne me met pas en danger de perturber. Cette position d'observateur est à la fois la première étape de la méthodologie mise en place mais aussi la première étape du «rite» de drague sur ce lieu. Ainsi, en observant, je m'implique déjà dans un jeu, celui des premiers regards. Le parking c'est le lieu du regard, de l'observation, de l'attention, ainsi mes activités ne perturbent pas, elles se fondent dans la masse. Cependant, rester statique trop longtemps peut provoquer une certaine méfiance. Il faut rejoindre le bal des voitures, des allers et des retours, garder la tension, pousser au désir.

C'est dans cette étape que les premiers rites ont été observés. Au fur et à mesure, j'apprends à comprendre les codes, à les reconnaître et je peux ainsi essayer de me faire accepter et ne plus susciter d'interrogations.

Les premières explorations

Ensuite, j'ai décidé d'accéder à la forêt. Parfois en journée pour être plus tranquille et pour pouvoir observer le site, comprendre les chemins et les différentes organisations spatiales sans trop craindre de perturber l'activité. Parfois la nuit, pour pouvoir engager des discussions et arriver à des moments de tension où le site est en pleine vie. Ne sachant pas comment les échanges s'organisent à l'intérieur de cette forêt, qui n'est pas observable depuis le parking, je suis allé sur place sans carnet, sans crayon et sans téléphone. Une manière de montrer «une bonne foi». Si je venais à perdre la face, à me faire démasquer j'avais au moins cette élingue de sécurité du respect de la vie privée. L'apprentissage des codes s'est fait au fil des visites.

Les premières visites étaient souvent en journée en raison de la faible fréquentation. Je pouvais ainsi me cacher et observer comment les autres faisaient. Mais se cacher au milieu d'adeptes du cache-cache est une technique qui montre vite ses limites et assez rapidement j'ai essayé de me fondre aux autres protagonistes. Plusieurs fois j'ai été démasqué et rejeté.

Les rencontres sont à la base de ce mémoire, ce sont des rencontres dans toute la définition du terme. Des échanges de regards, des arrêts, et parfois, des conversations.

La difficulté comme l'explique Delph consiste à participer au jeu, sans trop s'y engager. Il ne faut pas perdre la face, essayer de jongler et parfois essayer les approches érotiques voire exhibitionnistes. Un travail parfois difficile, où ma situation personnelle, ou mon humeur peuvent parfois jouer. Les immersions sont souvent de courte durée afin de ne pas perdre patience, il faut rester frais et disponible, sentir le moment de débordement voire de saturation. Cette démarche de rencontre, par une participation et une implication dans le lieu, permet de ne pas susciter de méfiance et de recueillir des propos sans montrer cette recherche.

Limites et positionnement

Je me suis souvent interdit d'aller à certains endroits, à certains moments, pour ne pas déranger des activités. Je n'ai pas non plus participé, ni physiquement, ni visuellement, à des échanges sexuels. Ce choix répond, comme évoqué dans la partie précédente, à des choix personnels d'un côté, je n'y prends pas de plaisir personnel, mais aussi à des choix dans le cadre de la recherche. Je ne vois pas, dans le cadre de ce mémoire, l'intérêt en termes de recherche, de participer, même en tant que spectateur, à des échanges sexuels.

De plus, la question de la vie privée étant très importante dans ce travail, je laisse ces moments d'intimité à ceux qui les consomment. Une grande partie de la méthodologie de rencontre, sans carnet ni téléphone, a été mise en place afin d'assurer aux protagonistes une discrétion de ma part et un respect de leur intimité. C'est la seule limite que je me suis fixée, par respect pour eux et pour ne pas proposer un travail sensationnaliste.

Lors des rencontres, je me suis souvent présenté de manière multiple, afin d'observer les différences de réaction mais aussi afin de répondre au jeu de certaines personnes. C'était une mise en scène de mon corps dans ce lieu. Parfois encore, je me présentais sous une face qui me permettait de sortir de situations embarrassantes, notamment en cas d'avances sexuelles trop poussées.

Ainsi, j'étais parfois moi, étudiant réalisant son mémoire connaissant donc bien les activités qui se déroulent, suscitant les rires et les étonnements nerveux face à cette surprise. Pour la personne suivante, qui semblait très méfiante, je jouais une certaine ignorance, prétextant ne pas connaître le lieu, prétextant réaliser une étude sur les abords d'aéroport ou sur les abeilles, je leur demandais pourquoi ils étaient là, eux. Une autre fois, j'étais un pratiquant du lieu, quand les forces de l'ordre m'ont demandé le pourquoi de ma présence afin de voir quel traitement ils me réservaient. L'ensemble de ces personnages, servait à créer des situations.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le choix de la narration

Les récits qui ressortent de ces rencontres ne sont donc rien d'autre que des fictions. Ce sont des histoires, qu'on se raconte.

Par la méthodologie, une part de narration s'infiltré dans les propos des personnages en raison de la distance spatiale et temporelle entre le moment du récit et le moment de l'écriture. Il y a une recherche de vérité dans la mesure où j'essaie de retracer de la manière la plus précise possible leurs propos, j'essaie lors des rencontres de retenir des mots-clés, des intonations et des comportements qui font sens. Mais, en mobilisant ma mémoire, il est inévitable qu'une part de fiction se mêle au récit. Cette question de la fiction n'est pas dérangeante car ici, chacun raconte ce qu'il veut dire, chacun raconte des histoires basées sur des faits réels mais arrangés pour servir une réalité présente qui répond à une face que l'on veut présenter. Les personnages se préservent de certains faits et se vantent d'autres. Il faut également rajouter qu'en plus de leur personnage se rajoute le mien, qui, en fonction de la face que je présente, va modifier les réactions, les méfiances et les confiances et donc ainsi modifier leur narration.

Les mots

La méthodologie choisie pour la restitution est celle des «mots». Territoire, fantasma, théâtre, chasse, seuil... sont des moments récurrents, des mots qui composent le champ lexical gravitant autour des différentes recherches. Beaucoup ont été entendus dans les rencontres, ils sortent de la bouche de ceux qui pratiquent les lieux, d'autres quant à eux viennent des apports théoriques et des différents auteurs qui alimentent ce mémoire.

Il a été choisi de ne pas respecter un plan tripartite, ou bien une argumentation thèse, antithèse, synthèse afin de ne pas enfermer ces rencontres. Les activités, les regards, les personnages, les fantasmes et les lieux sont aussi multiples que les niveaux d'analyses qu'il est possible d'en faire. Nous rencontrerons, au cours de ces écrits, autant de logiques que de paradoxes, des oxymores, des métaphores et des répétitions en raison de ces situations de marge. Par conséquent, il est proposé dans ce mémoire, un organigramme, autour de ces mots que nous allons définir. Il s'agit d'une manière d'organiser ces regards, une manière parmi tant d'autres. Il n'y aura donc pas de fin, il sera possible de continuer à écrire et à épuiser sans cesse le sujet par l'apport de nouvelles rencontres.

L'organigramme

L'outil de l'organigramme est un outil que je re-mobilise et que je re-questionne ici. Je l'ai largement utilisé aux beaux-arts lors de recherches sur différents sujets.

Il présente l'avantage de pouvoir établir des connexions entre les mots signifiants proposés, créant ainsi des sortes de phrases qui ouvrent à leur tour de nouvelles portes d'entrée sur ces lieux.

Dans les faits, cet organigramme s'est monté tout au long du temps d'analyse, de rencontres et de rédaction du mémoire sur le mur en face de mon lit. Un ensemble de notes, collées au mur, reliées par des fils. Une mise en scène presque policière qui permet néanmoins de classer, de manière étrangement simple ses pensées, ses lectures et les rencontres.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

REN

CON

TRE

(S)

R E N C O N T R E S E N T R E D E U X N U I T S

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Parc du Crapa - Nantes - 29 Octobre 2016, 22h30

C'est la première exploration. Il ne s'agit ni d'une visite, ni d'une promenade mais d'une multitude de rencontres en territoire inconnu. Elle fait suite à la découverte de ce lieu grâce à un site internet.

La scène est observée de loin, depuis le parking, où les voitures arrivent les unes après les autres. Un mouvement chorégraphique incessant. Il y a en permanence une quinzaine de voitures qui stationnent, dès qu'une part, elle est immédiatement remplacée par une autre. A ce moment, difficile d'apercevoir l'identité des occupants. Il fait nuit, les reflets orange des belvédères se reflètent sur les vitres. Le mélange de cette lumière, des phares de voitures et de la ville au loin créent une mélasse de laquelle se détachent les silhouettes des hommes sortant de leurs voitures pour rejoindre le parc. Au moment où ils entrent, ils disparaissent derrière un rideau noir.

A l'entrée du parc il y a deux chemins. Le premier est large, bordé de vieux chênes. Un chemin entretenu qui offre une perspective profonde sur le paysage du parc. Le deuxième est en hauteur, sur un talus, il serpente entre les bosquets et est jonché de racines dénudées. Les groupes d'hommes empruntent majoritairement, presque exclusivement ce chemin annexe, plus discret, encore plus dans l'obscurité. C'est une ligne de désir, un chemin qui n'est pas inclus dans le dessin du parc mais dans le dessein de ces usagers.

C'est une expérience inhabituelle car il faut s'orienter sans voir. Les quelques lumières qui restent sont celles du parking et celles de la ville au loin, filtrées par les feuillages. Par endroits, quelques crépitements rouges marquent la présence d'hommes, la cigarette à la bouche. Pour détacher un peu plus ces hommes de la nature, le plus important est l'odeur.

Un mélange de fragrances, seul renseignement sur l'identité des personnes qui nous entourent. Par ces odeurs, inconsciemment, on peut projeter des profils, s'imaginer s'il s'agit d'un vieux, d'un jeune, tout cela grâce à un rassemblement de vécus, de souvenirs qui sont condensés et projetés sur une entité présente par son odeur.

Les bruits sont également très importants. Ils nous ramènent à notre position géographique, le bruit sourd de la ville surplombé par les bruits de la nature qui nous entoure. Une sorte de graduation des distances, des temps, entre la ville et nous, là. C'est un bruit presque photographique, avec en arrière-plan le son paisible de la ville de nuit, un son dans la durée, relativement stable. Devant lui, le son de la nature, qui lui, est sur des temps beaucoup plus courts. Une goutte, un hullement, une branche, un coup de vent. Enfin, au premier plan, comme la dernière distance entre notre être et le paysage, ce sont les bruits de déplacements. Une branche qui craque sous le pied d'un homme à proximité, la compression des feuilles humides, des branchages qui frottent contre des vêtements.

Au loin, deux hommes sortent d'un petit bosquet. L'un des deux remonte sa braguette, la conclusion d'une aventure furtive. Il quitte rapidement les lieux. Nous entamons, avec le jeune homme resté sur place, une conversation. Il se définit lui-même, dès la première phrase, comme étant homosexuel. Il raconte avec beaucoup de légèreté, les mains se balançant d'avant en arrière, quelques expériences vécues dans ce parc. «C'est pas un choix, ici les mecs c'est que des silhouettes, on ne choisit pas en fait, ça vient comme ça». A ce moment de la conversation, pour lui, il n'y a aucun choix de partenaire. Ces rencontres, issues du hasard, ne répondent à aucune sélection de sa part.

Il raconte ensuite la procédure systématique qu'il a mise en place. Il arrive en voiture sur le parking « je viens toujours ici en voiture », puis il entre directement dans le parc « je ne m'arrête pas de marcher en fait, je rentre assez vite et je prends le chemin, là ». Il explique que son « principe de base » est de fuir les regroupements pour des raisons de sécurité « des fois, il y a des mecs qui viennent pour casser du PD, donc quand il y a des groupes comme ça, je les évite, alors que des fois, ces mêmes mecs viennent pour se faire pomper ». Le deuxième danger qu'il évoque c'est les « flics ». La marche perpétuelle est donc un moyen de ne pas éveiller les soupçons sur leurs activités « un parc, c'est fait pour se promener » C'est une technique de camouflage des usages en quelque sorte.

« On marche comme ça partout (il mime le “partout “ en faisant des petits cercles avec son index) et quand on croise un mec qui nous plaît on s'arrête. Ça veut dire vas-y, c'est bon je suis open. Après, il y a d'autres mecs qui restent le cul à l'air et la tête dans un buisson, ils n'ont pas peur eux... » On commence ainsi à comprendre comment le lieu fonctionne. Il semble y avoir un déplacement collectif, l'arrêt étant une prise de risque qui trahit votre activité auprès des potentiels dangers mais elle porte également une symbolique d'accord au sein du groupe. Parfois, il ne s'arrête pas, ce qui va à l'encontre de ses propos de départ où il disait ne pas choisir. Il oppose également sa posture à celle de ceux qui « n'ont pas peur ». Il y a donc une méfiance, de certains praticiens du lieu envers des personnes extérieures. Il reparle ensuite des « précautions » qu'il met en place. « Je laisse toujours ma voiture ouverte, au cas où », ainsi en cas de problème il peut se réfugier rapidement, il mime d'ailleurs la scène au moment où il la raconte.

Il me conseille alors d'aller à la Beaujoire où un parking est très fréquenté. «Il y a pas mal d'hétéros là bas, il y a une partie gay aussi, mais c'est pas mal de faux hétéros qui viennent juste pour le frisson». La discussion se termine assez brusquement, rappelé par sa montre, il doit quitter les lieux.

Parc du Crapa - Nantes - 30 Novembre 2016, 18h

Nous sommes au début de l'automne. A cette heure, le soleil commence doucement à descendre. Un moment idéal pour observer les mouvements des activités dans le parc. C'est un moment de basculement. Ayant préalablement pris connaissance de l'organisation diurne du parc en matière de sexualité, je décide de me positionner à l'intersection de deux chemins. Le premier, qui est dessiné par le parc, fait demi-tour et marque la fin de l'île. Le deuxième est une ligne de désir qui passe sous le pont ferroviaire. Ce pont marque la séparation en journée entre les différentes activités du parc. «De l'autre côté du pont». C'est une formule récurrente sur les sites de mise en relation entre ces hommes. Un ouvrage qui permet de marquer la séparation entre deux territoires. La plupart des joggeurs font demi-tour au niveau du pont pour retourner vers le parking. Certains hommes qui se promènent passent derrière le pont hâtivement, la tête baissée, sans se retourner. Certains joggeurs, seuls, passent également derrière le pont après plusieurs passages. Il y a un équipement installé à cet endroit qui a pu jouer le rôle de cachette pour des activités diverses. On y retrouve une douille pour la consommation de

cannabis ainsi que des papiers, signes souvent d'une activité sexuelle, ce sont les «traces».

Un groupe de joggeur est encadré par un moniteur, qui les fait s'arrêter à cet endroit pour des étirements en disant qu'il s'agit ici de la fin du-parc, la fin de l'île de Nantes.

A contrario, deux joggeurs qui passent plus tard devant moi disent en rigolant «ah, la chasse est ouverte» presque un compliment car pour les personnes extérieures je réussissais à me faire identifier comme participant. Le camouflage semblait fonctionner.

Les hommes passent un à un derrière le pont, une période d'affluence assez importante, beaucoup entrent et peu sortent.

Pendant une heure de présence à cet endroit, une dizaine d'hommes, non joggeurs, sont passés derrière le pont. Ils semblaient sûrs d'eux, allaient droit au but, sans sembler réagir aux paramètres extérieurs. Sept d'entre eux ont utilisé le chemin «ligne de désir» annexe dont nous avons parlé dans la première rencontre. Il relie donc le parking avec le pont. Plus la nuit tombe et moins il y a de joggeurs, jusqu'à ne plus en avoir du tout. La zone de promenade des hommes flâneurs sort du pont, pour se rapprocher doucement du parking.

Ce n'est pas pour une raison d'éclairage, car les bords de Loire sont éclairés par l'autre rive (Malakoff). Il n'y a pas d'activité dans ces zones éclairées. L'activité se rapproche donc bel et bien du parking, en suivant le chemin annexe. Le mouvement de ce groupe est facilement observable à la tombée du jour. Le bout de l'île se rapproche de la ville.

Une personne seule, assise sur une table de camping, semble observer elle aussi la scène, la discussion s'engage.

«J'attends mon train»

«Je l'attends ici car il a du retard et je préfère attendre ici qu'à la gare» C'est un homme d'une cinquantaine d'années, il semble prêter beaucoup d'attention à son physique. Il est assis sur une table de camping en bois. C'est une zone du parc assez humide, en bordure d'étang. Il est presque caché car cette partie du parc est dans une petite cuvette, entourée par de hautes herbes.

Il explique alors être lui aussi joggeur. Il vient souvent courir ici. Il me met alors en garde sur des activités «louches» dans ce parc. Jouant l'étonnement, il continue ses explications.

«Des mecs se retrouvent ici, ils se donnent rendez-vous, et là, ils se rapprochent de plus en plus du parking, fais attention» Continuant à jouer l'ignorance sur ces activités il poursuit :

«Il y a plein d'autres lieux comme ici, des lieux pour mecs. Ici ça va, tu crains pas trop, c'est ouvert et puis on est presque en ville». Une tension s'installe, presque menaçante, il semble avoir besoin d'être rassuré sur mon identité. Il a le regard insistant, il agrmente certains de ses propos par des gestes. Quand il parle de la ville proche par exemple, il fait un signe d'enveloppement avec ses mains. Un geste très délicat, protecteur, qui contraste avec ses propos. Il est assis sur la table, les pieds sur l'assise.

Par moments, le haut de son corps s'approche de moi, ses sourcils remontent, une parade pour convaincre.

«Par contre, en courant, j'ai vu d'autres lieux comme ça, comme à la Ville au Denis mais c'est plus fermé. Là-bas tu sais pourquoi tu y vas, pourquoi tu y es et tu te poses pas de questions comme ça, il faut participer» «tu vois là-bas c'est juste pour ça»

Il semble difficile de définir le lieu. En fait, il n'y a pas de nom attribué, c'est le nom d'un élément géographique proche qui est réutilisé mais qui ne trahit pas l'activité. Le jeu de rôles continue, ni l'un ni l'autre ne veut pour le moment trahir ses réelles attentions.

«Ce qui est excitant ici, c'est qu'on sait que c'est là que ça va se passer».

A ce moment, la situation se renverse. Il décide de changer complètement sa posture, il n'est plus un étranger mais un praticien. Un percement de cette poche assez brutal, qui est suivi par un long silence mutuel. «Le lieu, c'est ça qui est excitant. Pas forcément le décor tu vois, mais le fait de savoir pourquoi on est là. Tu vois tu te trouves sur une table et là, tu fantasmes car tu sais que c'est là que ça va se passer» L'espace qui nous entoure devient alors complètement différent. Il se tend, son discours s'élargit, je n'en suis plus le seul destinataire, l'espace autour est concerné. L'espace, l'ensemble des éléments qui nous entourent, la table, se chargent d'une libido délivrée par la personne qui parle. Son attitude change, il est moins introverti, ses gestes ouvrent son propos à l'espace. Il allume une autre cigarette.

«Ici, tu es quelqu'un d'autre, c'est juste de la consommation, le physique m'importe peu. Après, quand tu vas dans les saunas ou dans les clubs libertins, c'est pas pareil. Ici, c'est discret.

Moi j'étais marié avec une femme, j'ai eu des enfants et je venais ici de temps en temps, j'étais quelqu'un d'autre. J'ai rencontré quelqu'un ici, mon compagnon actuel, pour qui j'ai tout quitté du coup. Là d'ailleurs, j'attends mon train pour le rejoindre. Moi je ne suis pas une brute, des fois ici il y avait un peu de caresses et avec lui en particulier, on a décidé

d'échanger nos numéros, on s'est vu ailleurs et ça changeait tout»

Quand il parle de son compagnon, nous revenons à l'attitude de départ. La conversation se referme sur une sphère plus privée. Sa voix déraile. Il pense probablement à son ami, à ce titre, il revient à un jeu autre, non plus celui de la séduction, ni d'un participant à ses activités.

Il me propose de me raccompagner au parking, la conversation se termine avec courtoisie.

Avenue de la Forêt-St Aignan - 03 Octobre 2016

Exploration d'un nouveau lieu, par l'intermédiaire d'un site internet qui recense ces lieux. C'est un des mieux noté de la région nantaise ce qui a motivé cette visite.

C'est un endroit assez incroyable, au bord des pistes de l'aéroport de Nantes, dans un vacarme alimenté par les réacteurs des avions lancés à pleine puissance. La forêt se situe au bout d'une route de 2km, qui se termine par une grille. Une zone artisanale et d'habitations parsemées. Un mélange d'entrepôts, d'entreprises et d'exploitations agricoles. De grandes maisons sont également présentes au bord de cette route, cachées derrière des grilles et des murs dans une certaine démesure. Les voitures, conduites exclusivement par des hommes seuls, arrivent depuis la zone artisanale et font demi-tour au niveau de la grille. Quand une personne gare sa voiture, les autres qui suivent stationnent derrière, feux allumés pour percevoir des bribes de visages dans le rétroviseur. Rester dans sa voiture avec les feux allumés est un signe

de disponibilité. Parfois, une personne sort de sa voiture, en surjouant le fait de quitter sa voiture. Ils allument une cigarette, descendent lentement, font parfois des appels de phares, ferment leur voiture, les clignotants éclairants les alentours, ils recommencent plusieurs fois pour enfin s'engager dans la forêt. Aussitôt, l'occupant de la voiture stationnée devant ou derrière celle du premier protagoniste le rejoint, plus hâtivement.

Beaucoup de voitures feignent de partir, pour ensuite revenir. Elles partent, prennent d'autres routes, font demi-tour. Certaines partent plusieurs dizaines de minutes, elles stationnent plus loin dans la zone, cachées. Une théâtralisation presque, où certains sortent de scène puis rentrent. C'est un effet qui donne la sensation de mouvement et de nouveauté. C'est un gage de fraîcheur, de nouveaux arrivants qui attisent les curiosités. C'est une manière de se faire voir, de se montrer et de ne pas se faire oublier. Rester trop longtemps dans sa voiture, rester stationné, marque un certain ancrage, à cet espace et à ce temps. A contrario, le mouvement permet d'installer une instabilité, une tension.

Le départ est lui aussi théâtralisé. Il reprend la chronologie de la sortie de voiture. Ils prennent leur temps, règlent leurs feux... «Regardez- moi, attention je vais partir...» Souvent c'est une fuite déguisée car les protagonistes reviennent quelques minutes plus tard. Il y a également une image qui émane de la conduite. Il y a des personnes prudentes, qui prennent leur temps pour monter sur le trottoir, qui marquent le demi-tour alors que d'autres sont dans une conduite plus rapide et sèche, ils regardent avec insistance par leur fenêtre et abandonnent la route. Un jeu, une face, pour refléter une certaine prestance, une certaine virilité.

Les voitures stationnement sur un trottoir défoncé, du côté de la route où la végétation est la plus dense. Plusieurs chemins partent de ce trottoir et s'enfoncent dans la forêt. Tout au long de cette route, des panneaux interdisent de stationner et de s'arrêter.

On peut également remarquer pendant cette présence que l'ensemble des voitures sont de grandes marques, plutôt neuves. De belles voitures qui peut-être témoignent d'une certaine catégorie sociale et économique présente à ce moment. Un constat qui n'avait pas été fait dans d'autres lieux. La question du choix semble elle aussi être plus présente. Il y a réellement des choix qui se font, en fonction des goûts et des attirances.

Après avoir observé de loin, je décide de me rapprocher en jouant de la même manière, par des départs et des arrivées, qui me permettent d'observer les différentes interactions. Une personne tape à mon carreau et j'en profite pour engager une discussion.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années, il se définit comme étant hétérosexuel. Il est marié et a des enfants. Il m'explique qu'il fréquente ce lieu car il est entre son lieu de travail et son domicile. « Si j'avais connu ce lieu plus tôt, je pense qu'aujourd'hui je me définirais comme homosexuel, ici je suis moi-même au moins » Il m'explique qu'il a découvert ce lieu grâce à des rencontres, notamment à la ville au Denis, un autre lieu de rencontre situé à quelques kilomètres. Il n'est presque plus fréquenté, en raison de l'installation d'un camp de roms à proximité. Une politique contre ces pratiques a également été menée, par l'installation de panneaux interdisant le stationnement et de barrières.

La discussion continue, nous sommes à l'extérieur des voitures, du côté opposé à la route, afin de ne pas être trop vu et de ne pas perturber les aller-retours. Malgré ces précautions, beaucoup de voitures s'éloignent de nous car notre pratique n'est pas normale pour le lieu, elle sort de leurs habitudes.

Je lui demande de m'expliquer comment le lieu fonctionne.

«Il n'y a aucun systématisme, c'est en fonction des saisons je crois. On joue au jeu du chat et de la souris, on part, on revient...»

Parfois ça se passe au bord là, d'autres fois c'est plus vers l'intérieur. Il n'y a pas de règles, on va là où les gens sont.

Ca se déplace beaucoup. J'ai presque l'impression que c'est en fonction des saisons.»

Il regrette ensuite que ces lieux disparaissent. Il me montre un talus en terre qui a été installé à l'entrée d'un des chemins qui entrent dans la forêt. A la question «savez-vous qui installe ces dispositifs ?» il répond ne pas savoir.

«Je pense que ce sont les mairies, ils coupent les arbres, défrichent et mettent les flics parfois. Ca les dérange alors qu'ici il n'y a jamais personne et nous, on n'a plus d'endroit où aller» Pendant qu'il parle il marque d'un mouvement horizontal avec ses bras la grande route, l'avenue, puis pointe du doigt les panneaux d'interdiction de stationnement quand il parle de la mairie.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COMMUNICÉ PAR LE DROIT D'AUTEUR

Avenue de la Forêt- St Aignan - 10 Octobre 2016, 18h

C'est les premiers jours où le froid s'installe. La forêt a perdu ses feuilles et il est plus difficile de se cacher. Les branches découpent les silhouettes des hommes qui entrent et sortent.

Peu d'entre eux s'aventurent hors de leurs voitures. Ils se contentent d'allers- retours avec leur véhicule. Le seul échange ce jour viendra d'un homme qui presse le pas en passant devant moi. Il est en direction de la forêt et s'exclame « Ca caille il faut consommer vite ! »

Avenue de la Forêt- St Aignan - 13 Décembre 2016, 15h

C'est la première fois que je me rends sur place alors qu'il fait jour. Il y a une ou deux voitures stationnées. Les hommes restent à l'intérieur. C'est un rythme beaucoup plus lent que les fois précédentes. Ils prennent leur temps.

Une voiture de la gendarmerie sort des grilles de l'aéroport. Immédiatement les quelques personnes stationnées s'en vont. Je suis le seul à rester. Les gendarmes descendent leur fenêtre et me demandent ce que je fais. Je leur réponds que j'étudie le territoire et leur retourne la question. Ils veillent à la sécurité de l'aéroport. Je leur demande si ils connaissent les activités qui se déroulent ici, et si ils ont des consignes à respecter. Ils m'expliquent avoir entendu parler de ce qui se passe, sans jamais désigner clairement la chose.

« Et puis ça ce voit, regardez l'état des trottoirs »



Ils ne peuvent pas en dire plus, car le portail dépassé, il ne s'agit plus de leur zone de contrôle.

Je profite que la forêt soit vide pour en faire complètement le tour. J'y accède par le deuxième chemin, celui qui longe le grillage de l'aéroport. Pour y accéder, il faut enjamber un talus qui a été déposé à l'entrée. De nombreux déchets jonchent le sol à cet endroit. Ce sont des traces, des témoignages, de passage et d'activités.

Il y a plusieurs familles d'objets au sol. Les mouchoirs sont les plus présents, ils contrastent avec le brun du sol. C'est un élément récurrent qui peut permettre d'identifier des lieux ou une pratique sexuelle a eu lieu. Viennent ensuite les restes de préservatifs et d'emballages divers liés à cette activité (emballages de préservatifs, de petits sachets de lubrifiants...)

Il y a également un certain nombre de morceaux de tissu. Des vêtements oubliés, ou bien parfois balancés au milieu de ronces qui en rendent la récupération impossible. ce sont des fragments d'histoires, de moments, des témoignages qui participent à la charge du lieu. Enfin, autre élément largement présent, les paquets et mégots de cigarettes. Depuis ce chemin partent une multitude de ramifications vers la gauche, à l'opposé du grillage. Si on continue jusqu'au bout on arrive à la voie ferrée. Plus on avance dans cette forêt et plus les traces laissées sont absente. Une sorte de graduation de l'activité qui délimite la zone. A proximité de la voie ferrée, après une dizaine de minutes de marche depuis le lieu de stationnement on retrouve à nouveau des traces au sol. C'est étonnant car nous sommes maintenant assez loin de l'entrée. Le grillage qui protège le chemin de fer est défoncé à un endroit. On remarque également un chemin provoqué par la récurrence de passage qui contourne le grillage. En fait, derrière cette voie ferrée il s'agit

de la ville au Denis. Un autre lieu de drague qui communique avec celui-ci. Ce passage explique le fait qu'à cet endroit on retrouve à nouveau mouchoirs et autres restes. Un passage dangereux car il s'agit d'une ligne à haute vitesse et pourtant il semble être régulièrement fréquenté à la vue de ces nombreux chemins.

Il faut pratiquement une heure pour faire l'ensemble des chemins. Il y a des chemins larges et droits, comme des boulevards, des zones complètement dégagées comme des places où les hommes se retrouvent et se regardent. Cette étendue, à 200m à l'est du chemin qui longe le grillage et rejoint la ville au Denis, est le point central. Elle se situe 50m après le chemin principal, sur une superficie équivalente à celle d'un terrain de foot.

Quand les hommes entrent par le chemin principal, qui est droit, ils arrivent sur cette place. Ils se regardent, il y a une certaine immobilité, c'est un moment de repérage et de latence. Il n'y a pas d'échange verbal, on observe, on montre une posture. Certains gonflent le torse, d'autres longent les bordures en regardant ceux qui «osent» être debout au milieu où même en hauteur sur de petites buttes. De cet espace central partent un grand nombre de petits chemins, certains ne dépassant pas quelques centimètres de large. Ils se déploient comme un système vasculaire dans une végétation dense, composée de landes principalement. C'est un labyrinthe dans lequel ils se déplacent assez rapidement. Parfois, une baisse de la hauteur de la végétation laisse sortir une tête, qui guette puis repart.

Alors que je me cache pour prendre des notes un homme me surprend. Il me demande ce que je fais «c'est pas habituel les calepins ici». Je profite de la présence des ruches pour prétexter un travail d'études sur les abords d'aéroport, en justifiant ma présence par «je me suis intéressé à cette zone car il y

a des abeilles». Une couverture déjà utilisée pour un autre entretien. « Ah d'accord ! » s'exclame l'homme en faisant demi-tour. Quelques secondes plus tard il revient : « mais vous savez, il n'y a pas que les abeilles qui sortent leur dard ici » dit-il en rigolant. Je lui explique que j'avais cru comprendre, et lui demande s'il serait d'accord pour m'en dire plus à ce sujet. C'est un cinquantenaire qui habite à proximité du lieu. Il m'explique que c'est sa « petite promenade de santé ». « Je viens ici de temps en temps pour m'aérer et pourquoi ne pas faire de belles rencontres » dit-il en esquissant un léger sourire. Investi par sa mission, il improvise alors un petit cours d'histoire. Il explique qu'il s'agit d'un terrain militaire et qu'aussi loin qu'il se souvienne des hommes draguent ici. « Il y avait ici autrefois le château Bougon, il reste une tour plus loin cachée dans la forêt, mais je crois que c'est dans la zone de l'aéroport. »

Un blanc s'installe au passage d'un autre homme.

Puis il reprend « ici ce que j'aime c'est qu'il y a beaucoup d'hétéros ». Il accentue sa prononciation en levant les sourcils pour décrédibiliser son propos.

- « C'est des bi qui viennent pour se vider les couilles, oh pardon je peux dire ça ? »

- « Oui oui allez-y. »

- « Au niveau des horaires, je me cale avec les horaires du bureau, comme ça, je suis sûr de trouver du monde. Ils viennent là, ils sont pressés, ils n'ont pas le temps. Après çamarche au feeling »

Il m'explique ensuite apprécier le cadre naturel, le fait d'être dans une forêt, qui est pour lui un gage de tranquillité pour

cette activité. «Ici on peut faire ce qu'on veut, sans être enmerdé. Des fois l'administration vient foutre le bordel en mettant des panneaux ou encoupant des arbres.»

Pourtant, il m'explique qu'il y a beaucoup de respect pour les lieux : «des gays viennent nettoyer parfois au printemps, ils ramassent les capotes, taillent les branches... Il y a même le sidaction qui vient parfois pour sensibiliser»

Plus tard dans la conversation il revient sur le fait que des «gays» viennent nettoyer et il justifie cet acte : «On prépare le terrain, on appâte, histoire de changer un peu de viande» Son idée est que les personnes désignées comme hétéros viennent ici avec un besoin de rapidité et que les gays préparent en amont le terrain afin de les attirer.

Il explique même, non sans fierté, avoir déjà croisé des collègues de travail. «moi au boulot, tout le monde sait que je viens ici, alors quand je les croise ça me fait bien rire, surtout que quand on se croise à la boîte ils font genre de ne pas me connaître. Oh c'est un jeu vous savez, je trouve ça amusant. Parfois j'ai des relations suivies avec certains, je les invite même chez moi mais c'est plus rare. Ils viennent ici pour passer un bon moment quoi.»

Quand il m'explique cela, il ne me regarde plus, il regarde un homme qui se cache dans un bosquet derrière moi. Je lui propose d'en rester là, il me sourit, puis le rejoint en faisant quelques petits détours, en mimant un certain désintérêt. Je retourne à ma voiture. Au niveau de la zone de stationnement, deux voitures sont équipées de remorques vides. Cela peut être expliqué par la présence de la déchèterie à quelques centaines de mètres. Peut-être un prétexte pour certains pour venir ici.

Une deuxième patrouille de gendarmerie passe. Elle sort de l'aéroport comme la première fois. Le temps de descendre de

voiture pour fermer la grille derrière eux et une grande majorité des voitures partent. Je décide cette fois de les suivre. Nous n'allons pas très loin, à moins d'un kilomètre, à la ville au Denis. Les hommes stationnent les uns derrière les autres alors que d'autres tournent. Il y a plus de distance entre la zone de forêt et la zone de stationnement. Aucun homme ne sort, peut-être à cause d'un groupe de jeunes qui sont assis sur leur scooter à l'entrée de la forêt. Au bout de quelques minutes beaucoup de voitures partent, seules 5 ou 6 personnes éparpillées restent. J'entame la conversation avec le groupe de jeunes qui m'expliquent qu'ici l'hiver c'est mort contrairement à l'été. « A part des mecs qui s'enfilent il n'y a pas grand-chose » déclare l'un d'entre eux en faisant rire l'ensemble du groupe. Malgré cette activité, l'endroit est tranquille selon eux et ils s'y rejoignent après le cours pour fumer deux ou trois pétards.

Ils disent « ...du coup c'est tranquille » comme si il y avait une relation de cause à effet entre « les mecs qui s'enfilent » et la tranquillité qui leur permet de fumer. Je les remercie puis retourne à ma voiture. Un autre groupe, un peu plus âgé, les rejoint à bord d'une belle voiture. Ils entament alors un petit trafic d'échanges d'argent contre autre chose au milieu de la route. Ils parlent très fort et ignorent les voitures qui stationnent le moteur allumé. On sent une tension monter chez les hommes qui stationnent, ils semblent avoir peur; ils remontent un à un leur fenêtre puis finissent par tous quitter les lieux.

Avenue de la Forêt-St Aignan - 04 Janvier 2017, 16H

Quand j'arrive sur les lieux, il n'y a aucune voiture. Je me stationne et prépare mes notes.

En quelques minutes plusieurs voitures arrivent. Une se met devant, une autre derrière, une autre encore derrière puis une sur le côté. Ils m'entourent.

La voiture blanche stationnée derrière moi avance, et se colle, à quelques centimètres de moi. L'homme à l'intérieur me regarde fixement, il essaie d'attirer mon attention par un jeu de regard entre la transparence des reflets et les miroirs des rétroviseurs. L'homme qui était stationné devant moi avec une voiture rouge descend de sa voiture assez rapidement, il passe devant ma vitre, regarde, puis il va dans la forêt. Il semble être très jeune. En réaction, l'homme garé derrière la voiture blanche s'en va, il emprunte une route sans issue, il reviendra. L'homme à la voiture rouge continue de me regarder, caché derrière quelques buissons. Sans réponse de ma part, il retourne hâtivement dans sa voiture et emprunte à son tour la route sans issue. L'homme à la voiture blanche, qui me regarde toujours avec insistance en profite pour lui piquer sa place, mais il se gare dans l'autre sens après avoir fait un demi-tour. Il se met en face à face avec moi et à nouveau me colle de quelques centimètres. Il est très insistant. Entre temps, un chauffeur poids lourd stationne son camion plus loin. Il descend et demande des renseignements à une voiture au niveau de l'entrée principale. Il échange de longues minutes, le chauffeur lui montre un papier. Quelques minutes plus tard, ils iront ensemble dans la forêt, laissant le moteur de son camion allumé.

L'homme à la voiture blanche redémarre, il va faire son demi-tour, me double tout doucement et s'arrête à ma hauteur en regardant par sa vitre dans ma direction. Sans réponse de ma part il prend à son tour la voie sans issue.

Le jeune à la voiture rouge revient, il se met à la même place, devant moi. Il descend à nouveau, en prenant plus de temps cette fois-ci. Il passe devant moi, fait le tour de sa voiture puis il va dans la forêt. En marchant il se retourne plusieurs fois pour voir si je le suis. L'homme à la voiture blanche revient, il se gare directement à l'entrée du petit chemin qui longe le grillage et allume une cigarette. L'homme à la voiture rouge, qui est à proximité de ce chemin retourne à sa voiture, il est suivi du regard par l'homme à la voiture blanche. Il fait le tour de ma voiture, remonte dans la sienne et repart. Une voiture stationnée plus loin se met à le suivre. Un autre homme arrive, avec une voiture grise. Il se gare devant le chemin principal. Il met du temps en sortant. Il met son manteau, ajuste le col, met ses gants, puis une écharpe qu'il ajuste en se regardant dans le reflet des vitres. Il ferme sa voiture manuellement, se dirige vers la forêt, puis fait demi-tour, vérifie le verrouillage de l'ensemble des portières de la voiture. Un autre homme sort de sa voiture, intéressé par ce spectacle. Aussitôt, l'homme à la voiture grise va dans la forêt. L'autre homme attend un peu, collé debout à côté de sa portière, puis le rejoint.

Quelques minutes plus tard, l'homme à la voiture grise ressort de la forêt, visiblement pas intéressé. Il remonte dans sa voiture, passe devant moi, fait demi-tour au bout puis il décide de se stationner derrière moi. Depuis mon rétroviseur il semblerait même que son par-choque touche le mien. Il me regarde, descend de sa voiture beaucoup plus rapidement et se met juste à ma gauche derrière un arbre, dans un bosquet en dehors de tout chemin. Au même moment une voiture

blanche avance en direction des grilles de l'aéroport. Un homme en costume descend, il est équipé d'une oreillette. Il garde le portail ouvert. Une berline noire arrive et entre à son tour. L'homme à l'oreillette referme et les deux véhicules partent en trombe. Devant cette scène inhabituelle, beaucoup de voiture decident de partir.

L'homme à la voiture grise, toujours caché derrière un arbre attend que la situation se stabilise, il observe. Plein de confiance une fois la situation revenue à la normale (quelques voitures reviennent) il décide de sortir son sexe, et de se masturber devant moi tout sourire. Pendant plusieurs minutes, dès que je lève la tête et que je regarde en sa direction il sort son sexe et l'agite devant moi comme un appât.

Je décide de changer de place et avance ma voiture au niveau du chemin principal où personne ne stationne pour l'instant. Au même moment, une voiture de riverains assez âgés passe. La passagère descend sa vitre et fait un doigt d'honneur en direction de la zone de drague.

Après plusieurs minutes sans que rien ne se passe, je sors de ma voiture et emprunte le chemin principal en direction de la grande zone dégagée. L'homme à la voiture grise, qui entre-temps a rangé son sexe, emprunte le même chemin, ainsi que le jeune à la voiture rouge. Assez rapidement, le plus vieux se poste légèrement en hauteur à l'intersection de deux chemins, il guette. Le plus jeune lui, entre dans un bosquet et contourne cet espace dégagé en se cachant. Il fait des allers- retour pour montrer qu'il attend que je le rejoigne. Il sort finalement, pour prendre un autre petit chemin. Je demande à ce dernier si il est possible de discuter, rompant ainsi avec toute idée que les deux hommes pouvaient se faire. Un malaise s'installe.

L'homme à la voiture grise, qui entre temps avait repris ses activités de masturbation, s'approche discrètement pour écouter. Le jeune homme me dit ne pas vouloir parler «Je n'ai pas le temps je ne suis pas là pour ça, j'hallucine que tu me demandes ça» puis il retourne à sa voiture et quitte les lieux. L'homme plus âgé, saute sur l'occasion « moi je veux bien te parler» dit-il avec un accent italien.

Je lui demande s'il peut se présenter rapidement sans trahir son anonymat. «appelez-moi Monsieur B alors, je suis marié, et heureux, j'ai des enfants» Il a connu le lieu par un garçon qui fréquentait également «ce genre d'endroit».

Il aime venir ici car c'est calme et parce qu'il aime «le jeune garçon sauvage comme celui à qui tu parlais tout à l'heure» A chaque fois qu'une personne passe à côté de nous il lance de grands bonjours. Je lui demande si il est habituel de se dire bonjour ici, car je n'avais jamais entendu ça avant. Il me dit que non, c'est pas habituel mais qu'I ne « sert à rien de courir comme des lapins car on est tous ici pour la même chose.» Il continue :

- «Mais eux je les aime pas, c'est des vieux, moi je cherche des jeunes ici. Tu as vu tout à l'heure quand tu étais dans ta voiture ?»

- « Votre masturbation ? »

- «Oui ! eh bien ça tu vois c'est ma technique pour les appâter. Ils n'aiment pas les vieux comme moi, ils sont sauvages, alors moi je leur montre ma bite tu vois. Ils se disent ah elle n'est pas petite, elle est belle même s'il est vieux et ça, ça les excite et ils viennent»

- «Et ça marche ? »

- «Non pas trop. J'en ai marre, ici il y a que des vieux moi je veux des jeunes. Tiens tu vois avant j'allais derrière la fac de droit ou de langues je sais plus. Là-bas il y avait une petite forêt avec plein de jeunes, et bien ils ont tout coupé !»

Il explique qu'ici c'est beaucoup plus long de trouver car il n'y a pas beaucoup d'arbres pour se cacher. Et puis la zone est immense car elle communique avec la ville au Denis. « là- bas c'est dangereux, il faut faire très attention car il y a un centre de loisirs pour les enfants et les mecs ils baisent autour, il y a la police souvent mais c'est normal là il faut faire attention.»

Après plusieurs minutes de conversation il me demande pourquoi je lui demande tout ça.

Je lui explique sur quoi je travaille. Il semble touché et me remercie de prêter attention à ces lieux qui sont fragiles selon lui. Il me raccompagne jusqu'à ma voiture, en s'arrêtant au seuil de la forêt. Comme s'il me raccompagnait à la porte de chez lui, puis il retourne dans la forêt.

Un homme l'interpelle dans le chemin. J'observe la scène depuis ma voiture, je descends un peu la vitre pour tenter d'entendre des bribes de conversation. Le vacarme des avions qui décollent et atterrissent rend la tâche difficile.

Ils discutent ensemble, chose assez inhabituelle, puis se dirigent doucement ensemble vers la sortie. Ils parlent des habitudes sur place, ils montrent où ils se garent, parlent des gens qui passent... Ils se rappellent quand la zone était encore plus grande, quand avant on se garait jusqu'à la voie de chemin de fer. De cette période restent quelques amorces de chemins abandonnés qu'ils montrent du doigt. Et puis ils regrettent ces panneaux, récemment installés qui interdisent le stationnement «encore une provocation». Après 5 ou 6 minutes, ils se séparent et chacun vaque à ses recherches.

Avenue de la Forêt-St Aignan - 10 Janvier 2017, 17h30

Très peu d'hommes vont dans la forêt aujourd'hui. La plupart d'entre eux restent dans leurs voitures, ils tournent, se croisent, se regardent. Un homme sort de sa voiture et entame des allers-retours le long de la route, il frôle les voitures, ralentit aux contacts visuels. Il va du grand chemin au petit chemin plusieurs fois de suite. Il semble sûr de lui, une démarche affirmée, le torse bombé. Il se penche presque en arrière quand il avance. Je rejoins la forêt par le grand chemin en espérant pouvoir y trouver des gens. Personne au niveau de la grande place, quelques silhouettes passent dans les bosquets, furtivement, ils pressent le pas et restent à proximité de la route. Il fait froid.

Quelques minutes plus tard, alors que la nuit tombe, une lumière vive anime les arbres. L'ambiance se tend, les hommes pressent le pas vers le fond de la forêt, les personnes stationnées partent en trombe. C'est une descente de la gendarmerie, ils viennent pour vider les lieux. Ils menacent de mettre des contraventions pour stationnement interdit, certains hommes retournent ainsi à leur voiture pour éviter cette amende gênante.

Il est impossible de discuter avec eux, le ton est ferme et autoritaire.

Ils restent sur place, les gyrophares bleus faisant crépiter le lieu. Ils ne partiront pas tant qu'il restera des gens. Alors tout le monde s'en va, les voitures forment des cortèges, qui stationnent plus loin, juste au bord de la piste d'atterrissage de l'aéroport. D'autres vont un peu plus loin, au niveau d'un

élevage de sangliers et glissent leurs voitures feux éteints dans de petits chemins. D'autres encore quittent les lieux.

Au bout de quelques minutes certaines voitures retournent sur place, réinvestir les trottoirs. Les plus timides attendent encore un peu, puis se décident à leur tour de rejoindre les autres. Un homme en particulier me suit. Depuis le départ il emprunte les mêmes chemins que moi. Peut-être voulait-il profiter de cette fuite pour se retrouver seul avec moi loin des autres personnes,

des autres concurrents. De retour sur place, il descend de sa voiture, chétif. Il vient me voir, me demande ce que je recherche. Il joue une certaine passivité, il ne cherche pas à sembler fort, presque enfantin pour son âge. Je lui demande ce qui l'amène ici, la raison de sa présence. Une question qui le perturbe, le déséquilibre et fait ressortir une face beaucoup plus masculine.

«J'aime la chasse, et ici, tout s'y apparente»

Il ne souhaite pas en dire plus en me disant :

«Si vous savez ça, vous savez tout»

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE LYON
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE RÉVÉLATION

Avenue de la Forêt-St Aignan - 28 Fevrier 2017, 18H

Il y a une quinzaine de voitures. Le jour commence à descendre et la pluie menace de tomber. Les hommes restent dans leur voiture, il ne semble pas y avoir grand monde dans la forêt. Certains sortent, ils se croisent se regardent mais ils restent sur le parking, faisant des allers- retours entre les voitures. L'ambiance est presque lourde, comme avant un orage, il n'y a pas de bruit, même les avions semblent avoir stoppé leurs réacteurs. Le vent est faible, la nature est calme. Un des hommes qui marche entre les voitures me surprend en train de décrire la situation. Il passe une première foi, il fait demi-tour pour finalement se coller à ma vitre afin d'essayer de lire mes écrits. Il prend peur, retourne dans sa voiture et part en trombe. C'est le seul moment depuis mon arrivée où il se passe quelque chose.

Quelques minutes plus tard, profitant d'un retour au calme, un homme descend de sa voiture. Il est habillé en survêtement, avec de grandes chaussettes blanches qui remontent et dans lesquelles il a glissé le bas de son jogging. Il porte un tee-shirt de foot, des baskets et une casquette. Un accoutrement qu'il ne semble pas habitué à porter. Ses vêtements semblent assez anciens, comme si il avait utilisé ses fonds de penderie pour se constituer un déguisement. Il accentue une démarche assez particulière, créant ainsi une tension entre le personnage proposé qu'on s'attendrait plus à croiser dans un hall d'immeuble d'une cité sensible que sur un lieu de drague. Il ne semble pas habitué à cette tenue et encore moins à cette manière très artificielle de marcher. Il entre dans la forêt par le chemin principal. Beaucoup des hommes présents sur le parking le regardent. A peine est il entré dans la forêt et donc invisible, qu'un

homme arrive en trombe sur le parking. Il arrive à toute vitesse, manifestement en sur-régime. Il fait un bruit pas possible puis il freine violemment après être passé devant l'ensemble des voitures afin d'opérer un demi-tour au bout de l'avenue.

Il se gare puis entre directement dans la forêt en claquant violemment sa portière de voiture. Les hommes sur le parking se regardent, intrigués par ce comportement. Certains semblent inquiets, d'autres fascinés. Ils retournent dans leur voiture, personne ne veut entrer dans la forêt. Quelques voitures partent en direction de l'élevage, ils y resteront quelques minutes pour finalement revenir.

Un homme sort de sa voiture et pénètre doucement dans la forêt par le chemin principal. Aussitôt, trois autres hommes encouragés par cette initiative sortent à leur tour de leurs voitures pour entrer emprunter le chemin principal. Je décide de profiter de ce mouvement pour m'engager à mon tour dans le chemin principal. J'y rencontre un homme qui se tient debout à la croisée du chemin et de la place. Il s'expose aux autres. Je lui demande si il est possible de discuter. Il semble d'accord.

Il m'explique ne pas aimer le jeu de chasse dans les bosquets, lui il vient «pour se faire sucer et c'est tout». Il est pressé, il ne dispose pas de beaucoup de temps, l'acte sexuel doit se faire rapidement et le choix de son partenaire doit également l'être. Il se définit comme bisexuel et dit être attiré par le lieu en raison de la forte présence de bi ou d'hétéros. «C'est un fantasme» dit-il.

Soudainement, un bruit de moteur assez prononcé semble se rapprocher de nous. L'ensemble des personnes présentes commencent à se disperser, à se cacher dans les bosquets. Ils ont peur. Parfois, des jeunes issus d'une communauté de Roms installée plus loin viennent s'amuser à perturber le lieu

à moto. Je reste avec l'homme rencontré, quand une moto entre sur le lieu, nous nous écartons car il arrive vite. Il passe devant nous, puis se stationne en plein milieu de la place. Il éteint le moteur, descend de sa moto, met la béquille, retire son casque et entrouvre légèrement son épais blouson de cuir.

L'homme avec qui je suis me dit en le regardant «et bien, il n'a pas peur lui» avant de partir à son tour dans les bosquets, inquiet de cette perturbation.

Je me retrouve donc seul, l'ensemble des hommes étant cachés aux quatre coins du lieu. Au bout de quelques secondes, un homme très efféminé manifeste sa présence. Il sort la tête d'un bosquet, il regarde l'homme sur sa moto. Il commence à marcher pour, à nouveau, disparaître derrière les branchages. Puis il ressort par un chemin, longeant hâtivement la place en suivant la végétation. L'homme à la moto, toujours statique, le regarde avec insistance. L'homme efféminé repasse à nouveau, encore plus rapidement, il presse le pas avec une démarche très féminine. L'homme à la moto reste toujours statique mais il commence à se mettre en mouvement, il replace ses pieds au sol, opère une légère rotation du bassin, il attend. L'homme efféminé réapparaît quelques secondes plus tard à l'autre bout du bosquet dans lequel il était entré. Sa tête dépasse de la végétation, il attend. L'homme habillé en survêtement arrive du fond du parc, observé à son tour par l'homme efféminé depuis son bosquet. Il semble également l'intéressé. L'homme à la moto se rend compte de la situation et rejoint, en prenant son temps, avec une certaine nonchalance et à la fois un pas assuré, l'homme dans les bosquets. L'homme en survêtement s'est fait piquer sa proie, il décide de s'incliner et de repartir vers le fond du parc par un mouvement de demi-tour à la vue de cette scène.

Il fait nuit, le froid commence à glacer les lieux. Beaucoup

d'hommes repartent, l'homme à la moto notamment, dans un dernier vacarme qui fige les lieux. Je profite de cette accalmie d'activité pour aller visiter certaines parties encore inexplorées du site. Je découvre une deuxième petite place, qui semble dédiée à une activité sexuelle. Il y a des tas de palettes où les hommes semblent avoir des rapports aux vues du nombre de papiers qui jonchent le sol. Après quelques minutes d'observation et quelques dernières prises de notes, je rejoins ma voiture et rentre chez moi, saisi par le froid.

Avenue de la Forêt-St Aignan - 03 Avril 2017, 15h30

À mon arrivée, il y a plus d'une vingtaine de voitures et un camping-car qui stationnent le long de la route. Il y a beaucoup de monde aujourd'hui, les hommes entrent et sortent tour à tour, sans interruption. Je me stationne à la seule place restante, derrière le camping-car. Les stores sont ouverts et j'entrevois des hommes à l'intérieur. Un homme sort de nulle part et commence à tourner autour du camping-car. Il semble intéressé par quelque chose. Il se met sur la pointe des pieds et essaie de voir quelque chose par la fenêtre. Il recommence plusieurs fois, il tourne, essaie de regarder, retourne, il essaie d'ouvrir la porte, sans succès. Il commence à être de plus en plus insistant, cherchant à montrer sa présence. Ce qu'il a réussi à voir à l'intérieur le met dans tous ses états. Il accélère sa ronde, il tourne encore en encore, tape aux carreaux... Les personnes à l'intérieur finissent par lui ouvrir la porte au moment où il tente à nouveau de forcer l'entrée. Ils échangent quelques secondes puis ils le laissent finalement entrer. Une fois la porte fermée et verrouillée, les trois hommes ferment les stores.

Je décide de rentrer dans la forêt par le chemin annexe, celui qui longe le grillage de l'aéroport. Il fait beau, suffisamment chaud pour être habillé légèrement. Les arbres commencent à s'étoffer, les fougères percent le sol et les rayons réchauffent et assèchent les chemins. C'est agréable, j'aime beaucoup cette période de l'année. J'arrive presque à oublier pourquoi je suis là, préférant flâner dans ce chemin, jusqu'au moment où je me rend compte que deux hommes me suivent. Pour la première fois, je suis avec mon carnet et mon crayon dans la forêt.

Je m'arrête, prend quelques notes. Ainsi, les deux hommes arrivent à ma hauteur pour me doubler. Je ne les regarde pas tant qu'ils ne m'ont pas dépassé afin qu'ils comprennent que je ne suis pas intéressé. Ils se détachent ainsi de l'attention qu'ils me portaient et continuent leur chemin. Une fois doublés, je peux commencer à les observer. Sur la perspective du chemin, je vois certains hommes sortir des chemins qui lui sont perpendiculaires. Ils font quelques mètres sur ce chemin annexe puis reprennent un chemin plus petit. Les deux hommes se suivent toujours. Celui qui marche derrière l'autre emprunte l'un de ces chemins. L'homme qui était devant s'arrête, il se retourne, il le regarde partir sans bouger. Il lui montre ainsi ne pas être intéressé, la stratégie de l'autre homme de se faire suivre n'ayant pas fonctionné il s'enfonce dans la forêt. Je profite de ce que le premier homme soit seul pour aller lui parler. Il accepte la discussion comprenant que je suis ici pour collecter des informations à la vue de mon carnet et de mon crayon. Au début, il est très réservé, peut-être apeuré par la démarche. J'essaie d'être "appréciable" à ses yeux en adoptant le même vocabulaire que lui afin qu'il se détende. Petit à petit, il parle sans trop réfléchir aux éventuelles conséquences de ses propos. Il me dit ne pas être habitué à parler ici, en fait il ne parle jamais. «Je fais comprendre aux mecs quand ils m'intéressent, ça peut être avec un mouvement de tête pour dire «vas-y, tu me suis» ou bien

alors je m'arrête et je regarde s'il me regarde. Si je me rends compte qu'il me suit alors j'essaie de trouver un coin où on sera tranquille» Il n'a pas de «style de mec en particulier», ses rencontres se font «au feeling». Il vient d'une autre région, parfois, quand il passe à proximité pour son travail il s'arrête un peu ici. La première fois où il est venu, c'était grâce à un site internet où il a trouvé ce lieu de drague qui coïncidait avec son trajet.

Il explique que son arrêt dépend de la période de sa vie. Quand il a une copine il «évite» de venir ici. Il aime ce cadre naturel, le fait d'avoir des relations sexuelles en pleine nature est quelque chose qui le stimule énormément. Il n'a pas de stratégie particulière sur le lieu. Il m'explique qu'il emprunte ce chemin annexe car il y a plus de chances de trouver quelqu'un rapidement par ici. « Plus tu t'enfonces dans le chemin, plus tu vas loin quoi, surtout en journée, et plus ça veut dire que tu recherches des trucs comme de la sodomie. Tu as besoin de discrétion pour ce genre de choses, si c'est juste pour une pipe, tu restes devant, enfin pas loin de l'entrée quoi.»

Je lui demande si certaines choses pourraient lui faire peur ici.

- «On a toujours peur de croiser des mecs qui viennent ici pour casser du PD. Ça arrive assez souvent et là, tu peux pas faire grand chose.»

- «Tu as déjà été victime de ça ?»

- «Non mais ça se sait. Moi j'ai jamais eu de problèmes, j'ai jamais rien vu, mais l'autre jour j'ai appris, je sais plus comment ,qu'un mec s'était fait tabasser par des connards à la roseraie à Nantes.»

Je lui demande ce qui à l'inverse pourrait susciter son excitation, ou du moins son intérêt. Il réfléchit un peu «moi j'aime bien les trucs à plusieurs, ici tu peux être vu, le faire avec plu-

sieurs mecs, il y a du brassage. Après, moi ce que je préfère, c'est les mecs qui viennent faire leur jogging avec des vêtements bien moulants, ça c'est plutôt cool quand t'arrive à les chopper. Des fois, pas loin de chez moi je fais ça, alors que je ne cours pas forcément, mais je mets des trucs moulants, je ne mets pas de sous-vêtements et je vais courir, ça chauffe bien.»

Il m'explique ne pas aimer être suivi. Lui, il attend, regarde si quelqu'un lui plaît et si c'est le cas il le suit et il «attend de voir ce qui se passe».

Deux hommes qui semblent être ensemble sortent d'un bosquet à proximité de nous. L'homme avec qui je discute semble intéressé, il n'est plus vraiment avec moi. Il continue de me parler, mais en les regardant.

Je lui propose d'en rester là pour cette fois, le laissant rejoindre ces deux hommes qui l'intéressent. Je retourne à la voiture, me roule une cigarette et décide d'accéder à la forêt mais cette fois, par le chemin principal. D'autres voitures sont arrivées, elles stationnent de l'autre côté de la route car il n'y a plus de place. A l'entrée du chemin, un caleçon a été accroché à la manière d'un drapeau en haut d'un arbre. Quelques hommes se tiennent debout au milieu de la place, certains avec une cigarette, d'autres avec les bras croisés. Les autres hommes eux marchent, ils circulent dans les chemins, entrent et sortent des bosquets.

L'activité est variée, à certains moments il y a beaucoup de monde et quelques minutes plus tard plus personnes. A un moment d'accalmie, alors que beaucoup d'hommes se sont enfoncés loin dans la forêt, j'en profite pour sortir mon carnet afin d'écrire quelques notes. Des hommes me surprennent. Ils sont au bord de la place, à l'opposé de ma position. Ils me regardent puis s'enlacent et très rapidement l'un d'entre eux entame une fellation à l'autre. Les deux me regardent en se moquant. Ils cherchent à me faire comprendre qu'ici, c'est

un lieu où des hommes pratiquent une activité sexuelle entre eux. La présence de mon carnet me trahit, je suis repéré et ils comptent bien me le faire comprendre en provoquant une situation de gêne. Je cède à leur provocation et je décide d'emprunter un des chemins afin de rééquilibrer mon impact sur le lieu et sur les activités. J'arrive sur une petite clairière où des hommes assez âgés bronzent nus sur une serviette. Ils me saluent chaleureusement puis se rallongent. Ils n'ont pas grand chose à faire de ma présence.

Après quelques minutes à rester discret, je range mon carnet et je retourne sur la place par un petit chemin. Il y a à nouveau beaucoup d'hommes, les échanges sont nombreux et certains se cachent à peine derrière quelques branchages pour pratiquer des fellations. Il est impossible dans ces conditions de fourmillement de parler avec qui que ce soit. Je décide donc de retourner sur le parking en empruntant le chemin principal. Plusieurs hommes se tiennent debout de chaque côté du chemin, les hommes qui entrent ou qui sortent comme moi défilants sous leurs regards. Une fois devant la sortie, les équipes des services techniques de la ville passent. Ils ralentissent, observent derrière les vitres de leur camionnette. Ils vont jusqu'au bout, puis ils font demi-tour. Ils montrent certaines choses du doigt, ils semblent discuter de quelque chose entre eux. Je retourne à ma voiture pour mettre sur papier certaines notes, me roulant une dernière cigarette avant mon départ. Au moment où je décide de m'en aller, la police arrive sur les lieux. Ils s'arrêtent à ma hauteur, en plein milieu de la route, étant le seul dans ma voiture à ce moment. Une femme descend de sa voiture, accompagnée de son collègue. Ils enfilent un brassard orange floqué à l'effigie de l'institution. Ils me demandent de sortir de mon véhicule et m'expliquent qu'ils vont procéder à un contrôle. Je leur demande pourquoi, ils ne me répondent pas. Après quelques secondes d'observation du contenu de mon véhicule, ils me

demandent ce que je fais là. Je leur réponds que je fais la même chose que les autres hommes présents. Je profite de ma situation, qui semble crédible à leurs yeux, pour vivre un contrôle comme si j'étais pratiquant du lieu. Un échange plein de tabous et de non-dits commence. Elle me demande ce que font les hommes ici, je réponds ne pas savoir. Je reste flou, ce qui semble les agacer. Ils me disent ensuite que le stationnement et l'arrêt des véhicules motorisés est interdit ici, qu'ils vont procéder à un procès-verbal.

Une sorte de punition pour mon manque de coopération. Avant de commencer à rédiger cette contravention, la policière, qui est habillée en civile, me redemande à nouveau pourquoi je suis là. Je décide finalement de leur expliquer que je réalise mon mémoire, prouvant mes propos par une carte de l'école et mon carnet de notes. La situation se renverse et les policiers semblent alors très mal à l'aise. Dans des rires gênés de leur part, je dis que leur présence tombe bien, mais qu'elle m'intrigue. Ils m'expliquent alors être là pour «surveiller l'une des grilles d'accès à la zone de l'aéroport de Nantes.» Ils semblent bien embarrassés. Après quelques échanges, le policier retourne dans la voiture, il ne souhaite plus discuter. La femme elle reste, et elle me demande ce que j'ai appris. En fait, à ce moment, elle me demande de lui raconter ce que j'ai vu car elle se fait une idée mais ne sait pas en fait ce qui se passe réellement. Je lui raconte partiellement, elle semble surprise, étonnée de voir qu'en fait, ce sont des gens comme elle et moi. Elle devait s'imaginer les pires atrocités quant aux personnes qui sont ici. Elle me demande ensuite s'il y a des agressions parfois, des débordements. Je lui explique que la majeure partie du temps, les agressions viennent de l'extérieur, avec des motifs homophobes, les pratiquants étant souvent très respectueux les uns des autres. Elle semble de plus en plus étonnée. La conversation touche

à sa fin, avant de partir elle conclu en disant «après, moi je n'ai pas de problème avec ça, les mecs qui couchent entre eux ça ne me dérange pas. Là où j'ai un peu plus de mal, c'est qu'ils font ça ici, comme des bêtes»

Lavé de toute culpabilité de participer à ces activités de bêtes, ils repartent, oubliant de me mettre la contravention qui m'avait été pourtant promise.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR







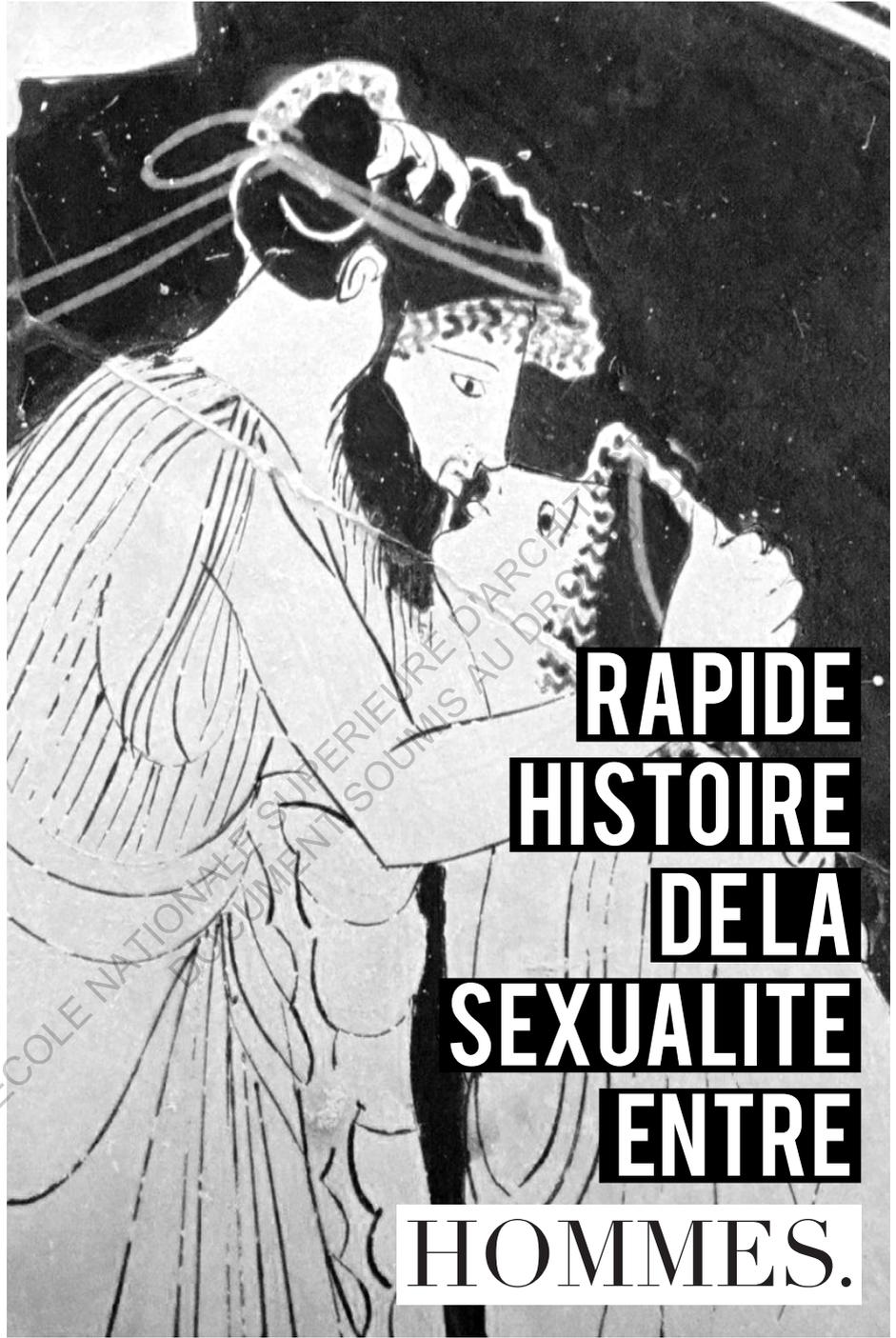
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

◀ *Avenue de la forêt
depuis ma voiture*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

*Éraste et Éromène
échangeant un baiser,
médaillon d'une coupe
du Peintre de Briséis,
musée du Louvre.*





ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT

**RAPIDE
HISTOIRE
DE LA
SEXUALITE
ENTRE
HOMMES.**

Il ne s'agit pas ici de dresser une histoire détaillée des pratiques sexuelles entre hommes mais de récolter quelques points historiques et de comprendre comment à différentes époques était perçue la question de la sexualité entre hommes. Les échelles de temps et d'espace sont ici très importantes, il s'agit donc de bonds, parfois déstabilisants. Il faut également se rappeler que la représentation et la norme concernant la pratique d'une sexualité diffère énormément en fonction des cultures et que notre modèle occidental ne leur est pas applicable. Il s'agit d'élargir le prisme de vision de la sexualité entre hommes qui se réduit aujourd'hui dans notre société à la question de l'homosexualité, évinçant ainsi d'autres formes de sexualité entre hommes.

Tout d'abord, il faut être prudent sur l'utilisation du mot «homosexuel» qui apparaît seulement au XIX siècle. Dans une pensée constructionniste, il est difficile d'utiliser ce terme pour décrire des sexualités antérieures à cette même période. Nous parlerons donc ici de sexualité entre hommes, sexualité qui dans sa représentation diverge en fonction des époques et des sociétés abordées.

Les premiers marqueurs d'une sexualité entre hommes sont souvent attribués, en occident, aux sociétés pré-chrétiennes. Dans l'empire perse, l'amour entre hommes et la sexualité qui l'accompagne, est rendu public, notamment pour ceux qui incarnent la fonction royale. Ainsi, Alexandre le Grand est souvent rapproché d'Héphaestion, un général macédonien décrit comme son amant. Certaines déesses de cette période sont d'ailleurs souvent représentées sous des traits et des comportements hermaphrodites donnant lieu à des rites de prostitution masculine sacrés. Dans l'Égypte antique des comportements similaires sont observables et une iconographie de la sexualité entre hommes commence à exister comme en témoigne la fresque de Khnoumhotep et Niânkhkhnoum.

La sexualité entre femmes est elle aussi souvent décrite dans les récits, tout comme dans l'Israël antique.

Dans la Grèce antique, il n'y a pas de distinction dans le choix sexuel entre l'homme et la femme. Ces choix dépassent cet aspect biologique et se fixent sur des critères sociaux, d'appartenance ou non à une certaine élite, à un certain niveau. La pratique de la sexualité entre hommes est à cette période un passage important de la formation des jeunes adultes.

Cette pratique de formation par le partage d'une sexualité entre homme durera de 2700 av JC jusqu'au V^e siècle après JC*, c'est la pédérastie initiatique.

Chez les celtes et les gaulois, ces pratiques sont également observables. Même si il n'y a pas d'écrits directs, et pour cause, de nombreux auteurs comme Aristote décrivent avec précision les comportements de ces sociétés, s'attachant notamment à leur goût pour la passivité qui ne mobilise pas pour eux de symbolique de soumission ou de position féminine.

La Rome antique respecte le modèle de la Grèce antique et pratique de la même manière la sexualité entre hommes, à la fois par plaisir ou bien comme initiation, toujours dans cette préoccupation des rôles attribués. La question de l'actif et du passif est très importante dans la Rome antique. Ainsi, Jules César est surnommé « le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris » car il est connu pour avoir été pendant de longues années au service sexuel de plusieurs empereurs, dans une position de passif qu'il conservera.

Mais les relations entre hommes ne s'arrêtent pas à la sexualité, à l'exemple du terrible Néron, qui aimait brûler certains rivaux vifs la tête en bas, et dont l'époux était un homme, Sporus.

En 390, Théodose rédige les premières lois concernant les relations sexuelles entre hommes, condamnant la pratique de la pas-

*Brisson, 2007, p. 60

sivité à la mort par l'épée. Par l'arrivée de la chrétienté et plus tard par l'effondrement de l'empire romain, la pratique de la sexualité masculine devient condamnable par la peine de mort. Ce changement s'accompagne également par des évolutions de la philosophie, les néo-platoniciens établissent des distinctions entre l'esprit et le corps, plaçant ainsi le plaisir sexuel sous la contrainte d'une certaine tempérance.

Au moyen-âge, l'Inquisition a, entre autre, pour mission de détecter et de punir la pédérastie. Le bûcher est réservé à ceux qui pratiquent la sexualité entre hommes, principes étant contraires à ceux de Dieu. Cependant, en fonction des époques et des dynasties, une certaine tolérance pouvait être de mise, notamment avant le XIII^e siècle. Des mouvements littéraires monastiques sont d'ailleurs souvent empreints de références homoérotiques, notamment chez Baudri de Bourgueil*.

De nombreux rois de France ont été soupçonnés d'entretenir des relations homosexuelles, par l'utilisation de mignons, dont les rapports avec la royauté nourrissaient tous les fantasmes.

La littérature de l'époque classique, dans une admiration du modèle antique, participera à une libération des mœurs. Une certaine admiration de l'amour viril entre hommes apparaît à cette période. Certains artistes comme Savinien de Cyrano de Bergerac pourront ainsi vivre des amours entre hommes sans jamais en être inquiétés. Les châtiments et la peine de mort existent cependant toujours pour la pédérastie mais elle est uniquement appliquée en cas de rivalité politique ou bien en cas d'aggravation des faits par un autre crime, comme le viol.

Les lumières se questionneront sur cette pédérastie, sans jamais remettre en question les lois en vigueur à ce sujet.

**(Damien Boquet, « Sentiment amoureux et homosexualité au XIIe siècle : entre dilemme et malédiction », Vivre dans la différence hier et aujourd'hui , actes du colloque de Nîmes 24-25 novembre 2006, 2007, p. 37-50)*

Voltaire aura d'ailleurs des mots très durs pour en parler. Cependant, pendant la révolution le «crime de sodomie» c'est à dire la pratique d'une sexualité entre hommes n'est pas retenue dans le code pénal, la sexualité entre hommes n'est donc plus pénalement punie. Ainsi, la France devient le premier pays occidental à légaliser ce type de pratiques.

Au XIX^e siècle, les idylles entre hommes s'emparent de la littérature. On peut ainsi retrouver dans certaines œuvres, de la période romantique et post-romantique, des références à ces amours.

Vautrin, dans les écrits de Balzac, sera ainsi un personnage homosexuel. De nombreux écrivains dépassent cette fiction et montrent au grand jour leurs expériences et leurs amours. Oscar Wilde, Paul Verlaine et Arthur Rimbaud exprimaient publiquement ces orientations. Gustave Flaubert rapporte de ses voyages au Maghreb des souvenirs des bains « Ici c'est très bien porté. On avoue sa sodomie, on en parle à la table d'hôte. C'est aux bains que cela se pratique. On retient le bain pour soi et on enfle son gamin dans une des salles. Tous les garçons de bains sont bardaches, ce sont ordinairement des garçons assez gentils... [...] Tu me demandes si j'ai consommé l'œuvre des bains. Oui, sur un jeune gaillard gravé de la petite vérole qui avait un énorme turban qui m'a fait rire. Je recommencerais. »

Cette banalisation continuera au XX^e siècle, avec une récurrence de représentation dans les arts.

Avec l'expansion de la psychologie et de la psychanalyse, des tentatives d'explications sont apportées à ce qui figure alors soit comme une maladie, soit comme le résultat d'un parcours de vie spécifique.

Pendant la seconde guerre mondiale, un grand nombre de personnes soupçonnées d'homosexualité ont été déportées et pour la moitié exterminées, entre 5000 et 10000 homosexuels seront ainsi déportés. Cependant, le III Reich voue une admiration au modèle antique, et le modèle de la virilité et de l'homoérotisme qui l'accompagne est souvent mis en avant. Les écrits sur le sujets

sont délicats, certains auteurs parlent pour des organisations comme le NSDAP d'organisations homosexuelles, théories à envisager avec précaution car fleurant souvent avec le négationnisme*. Cependant, certains hauts commandants nazis tels que Ernst Röhm à la tête des SA, affirmaient ouvertement leur homosexualité, dans un modèle antique de relation et d'admiration virile.

L'essor d'après guerre des sciences liées aux textes de Freud permettent d'affirmer que l'homosexualité serait une maladie. Il faudra attendre, en France, les années 1990 pour que l'homosexualité soit déclassifiée des maladies. Les textes de dépénalisation seront votés pendant ces vingt dernières années, accompagnés par des mesures de pénalisation de l'homophobie par la création notamment de la Haute Autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité.

Pour conclure cette brève introduction à l'Histoire de la sexualité entre hommes, il est important de retenir que cette approche historique nous permet de remettre en question «l'homosexualité». Dans notre société, toute pratique entre homme est regroupée sous cette étiquette. Ce modèle est même utilisé pour parler d'autres cultures. Cependant, l'homosexualité est une pratique, une histoire et une culture profondément occidentale et contemporaine. On peut alors, par ce regard, aborder différemment les pratiques sexuelles entre hommes dans les lieux de drague qui ne peuvent tous être rangés sous la bannière de l'homosexualité. D'autres pratiques, d'échange de services, de contemplation des corps virils, d'expérience «autre» peuvent être projetés pour décrire ces lieux. Le modèle de l'homosexualité n'est pas unique.

**(Thierry Meyssan, « Nazisme et homosexualités, imbrications historiques et retour du refoulé)*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



CHASSE

*La marche, toujours
Rites d'interactions
L'autre
Jeu de l'actif et du passif*

L'image de la chasse est récurrente dans les rencontres faites dans les lieux de drague. C'est un mot qui est souvent utilisé pour illustrer l'activité qui s'y déroule. Avant de comprendre comment ce mot est employé, penchons nous sur sa définition. La première définition (l'ensemble des définitions des mots de ce mémoire proviennent du centre national de ressources textuelles et lexicales) pose la chasse comme une action et dit «Action de chasser, de poursuivre pour capturer ou tuer à des fins utilitaires ou par goût sportif» Cette première définition pose des fondations assez intéressantes pour notre sujet. Il s'agit d'une action, il y a donc du mouvement et un temps. Le thème de la capture lui aussi intéressant car il répond à un besoin, on prend car on en a besoin. Enfin, par «sportif» la définition entend une sorte de performance physique, dans la quelle le corps est engagé dans le cadre du plaisir, ce qui encore une fois nous aide à comprendre pourquoi le mot chasse est utilisé dans ces lieux.

Rapproché de l'être, et donc de l'Homme, la chasse montre un état de rut, de désir sexuel sous un prisme de comportement animal. La chasse est également dans notre langue une quête, une recherche développée de manière ardente. Dans la technologie, la chasse est une mise en avant.

On la retrouve en architecture pour parler d'une avancée d'un bâtiment ou bien en typographie pour parler d'un décalage, d'une page mise en avant...

De ces définitions ressortent quelques éléments intéressants.

La chasse est une recherche, elle répond parfois à un plaisir, elle met en avant, elle peut incarner un désir sexuel. C'est une quête du désir parfois plus forte que le comblement du plaisir lui même. A plusieurs reprises, les personnages des rencontres ont parlé de chasse.

La première fois, c'est un joggeur, accompagné d'un groupe, qui l'a prononcé.

En passant devant l'entrée de la zone où des rapports sexuels entre hommes ont lieu au Crapa, il dit à ses amis, en passant : «tiens, la chasse est ouverte» à ma vue. Il utilise donc la chasse comme une allégorie de l'activité qui, il suppose, a lieu là. C'est également un signe de provocation, notamment par la manière dont est exprimée l'idée. Le mot devait être entendu, il a été prononcé fort, on peut faire l'hypothèse que c'était dans un but de rabaisser et donc de se sentir supérieur face à cette situation. C'est une affirmation de sa position sociale, sexuelle et donc morale face à son groupe dont il semble être le leader.

Dans une autre situation, c'est un pratiquant des lieux de drague qui, ne désirant pas répondre à mes questions par économie de temps m'a simplement dit «J'aime la chasse, et ici, tout s'y apparente (...) Si vous savez ça, vous savez tout» Intéressons nous à la première partie de la phrase «J'aime la chasse, et ici, tout s'y apparente»

L'homme en question nous fait part d'une passion qu'il aurait, semblerait-il, dans le sens premier du terme à savoir une chasse contre des animaux, une activité sportive dominicale pourquoi pas.

Ou bien peut-être nous parle t il d'une passion plus sexuelle, j'aime la chasse comme on aime la drague, comme on peut aimer ce flottement de séduction, de quête, de recherche. Dans tous les cas, «ici», le lieu de drague, semble être l'endroit d'application de ce plaisir, son aire de jeu, car «tout s'y apparente». Cette question de l'apparence est elle aussi intéressante car elle condense dans sa définition un paradoxe, le visible d'un côté, la tromperie de l'autre, paradoxe qui se rapproche très bien aux lieux de drague. Par cette phrase, le protagoniste marque sa position, celle du chasseur. Face à moi, il se présente sous cet angle, sous cette face, celle d'un chasseur en quête de proie.

Ma position à ce moment est ambiguë, ni dedans ni dehors, voyant qu'il est pressé je m'étais présenté comme faisant des recherches sur le lieu, sans en dire plus.

Rappelons cependant le contexte de ces propos : C'était après une descente de la gendarmerie, l'homme m'avait suivi en voiture pendant de longues minutes. Une fois la situation revenue à la normale il était venu me voir de manière très chétive en me demandant ce que je faisais ici.

Quand je lui ai expliqué, il a complètement changé de comportement, comprenant que je n'étais pas ici pour les mêmes raisons que lui. Il dit cela avec beaucoup d'assurance, en vitesse, presque avec une certaine provocation, notamment pour la deuxième partie « Si vous savez ça, vous savez tout ».

Prenons le au mot et utilisons ce premier prisme pour regarder ce lieu de drague. Nous nous intéressons ici à la période de latence qu'est la drague.

LA MARCHÉ, TOUJOURS.

Il n'y a rien de naturel, d'inné, dans la marche des lieux de drague. Elle reflète un apprentissage d'habitudes, un enseignement clandestin qui organise et qui renseigne mais aussi qui trahit. Le corps est avant tout ici un outil, l'apprentissage est inconscient, c'est du mimétisme au sens ethnologique du terme. La parole étant très souvent bannie de ces lieux le corps devient l'outil de toute communication, le motif de toute présence. E. Goffman parlait ainsi du langage corporel : «C'est une gesticulation relativement consciente que l'individu accomplit avec tout son corps dans le but de donner des indications explicites au sujet de questions passagères et actuelles, information que peut recueillir toute personne présente et qui se soucie d'en apercevoir l'auteur»

C'est une marche rythmée, parfois interrompue, elle est saccadée et souvent personnelle mais présente pour point commun entre les hommes une certaine assurance, elle reflète un jeu, une attitude, elle est incarnée. Ils marchent, ils s'arrêtent, attendent, se donnent à voir, cherchent un signe, puis repartent, marchent, écoutent, regardent, s'arrêtent, ils se montrent devant une autre marche croisée, pas de réciprocité, alors ils repartent, marchent...

LA MARCHÉ TRAHIT

Chacun a besoin d'être rassuré sur la présence de l'autre. En l'absence de parole c'est le corps qui trahit et à travers lui, la marche. Il y a une certaine éloge de la lenteur*, c'est une marche d'observation, où le corps se tord pour voir et s'étend pour être vu. C'est un aller-retour permanent. Celui qui ne respecte pas ces codes, qui marche trop vite, qui ne se donne pas à voir, qui ignore les stimuli se fait alors repérer. C'est par ma propre expérience que j'ai observé ces comportements. J'avais alors pour hypothèse qu'il fallait, paradoxalement, aborder une posture de citadin et montrer une certaine assurance issue d'une fausse habitude de fréquenter ces lieux. Un comportement qui avait vite été repéré. Il faut donc assimiler ce premier code, cette première règle essentielle afin de se fondre dans l'activité. L'expression du visage est elle aussi importante. Les personnages cherchent à deceller les signes de menteurs.

La posture du visage est complexe. Souvent, les visages sont fermés, mais ils évoluent en fonction du contexte, comme pour la marche. Si le visage, en présence de signe d'accroche, de stimuli reste fermé, ou bien semble étonné alors le protagoniste est sûrement un menteur. Le visage du personnage qui est impliqué s'ouvre en cas de signe. Un bruit et la tête se relève, les sourcils se relevant pour améliorer le regard, la tête se tourne et les oreilles se tendent pour mieux entendre. Le nez est relevé, ainsi que le menton et la tête s'agite, elle cherche, elle guette.

* Cette formulation pose la question d'une certaine contemplation qui peut être interrogée. On peut parler de contemplation par les postures d'observation, le plaisir provoqué par le regard, aimer voir et être vu.

LA MARCHÉ PROTÈGE

La corrélation entre les gestes du corps, par une marche bien déterminée, ceux du visage, le tout réactif au contexte, permet d'identifier ceux qui ne sont pas ici pour les mêmes raisons. Ces codes font groupes dans la mesure où ils sont partagés et permettent donc ainsi de se protéger des intrus. La marche est aussi un moyen de camouflage. Un moyen de se fondre dans d'autres activités et de ne pas tomber sous le coup de potentiels ennemis dangereux. C'est ce qu'explique le jeune au parc du Crapa à Nantes dans l'une des premières rencontres présentées ici.

« Un parc c'est fait pour se promener »

Il met en avant ici l'usage et la fonction première des zones de natures en ville que sont les parcs. Dans l'ensemble des lieux étudiés, des personnes peuvent passer, se promener ou bien venir perturber consciemment. Ce sont des lieux ouverts, proches de la ville ou dans la ville. La marche est donc présentée par ce jeune homme comme un camouflage. Il m'explique au fur et à mesure de la rencontre, l'importance de la marche, elle permet d'assurer une certaine sécurité, de ne pas devenir des proies. « On marche comme ça partout* et quand on croise un mec qui nous plaît on s'arrête. Ça veut dire vas-y, c'est bon je suis open. Après il y a d'autres mecs qui restent le cul à l'air et la tête dans un buisson, ils n'ont pas peur eux... » Ici, on comprend que l'arrêt rend vulnérable. On devient une proie pour les autres, ceux qui peuvent être dangereux, c'est à dire des personnes mal intentionnées, mais aussi une

* Il mime le partout en faisant des petits cercles avec son index.

proie, facile, pour les pratiquants en quête de partenaire. On ne peut pas savoir si il y a réellement des personnes la tête dans les buissons et le «cul à l'air»* mais gardons au moins l'image qui fait sens. Cette position de passivité est à l'opposé de celle de la marche, elle rend vulnérable et montre un certain renoncement qui illustre bien l'importance qu'opère la marche.

* *J'ai observé que des hommes se masturbent mais jamais qu'ils se mettent dans cette position d'attente et de soumission au cours des différentes rencontres.*

S'ARRÊTER DE MARCHER

S'arrêter c'est, dans certains cas comme expliqué par le jeune homme, une mise en danger. Mais c'est également dire «Ça veut dire vas-y, c'est bon je suis open» Dans l'arrêt on observe deux comportements qui peuvent être opérés de manière simultanée et qui peuvent être compatibles avec la marche.

Le premier est de se montrer. Encore une fois, et comme pour le deuxième comportement, se montrer dépend du contexte. Cette position, qui se fait dans des espaces dégagés à la vue des autres protagonistes, met en avant le corps de la personne. Une sorte de pause, de moment de latence où l'on essaie d'attirer le regard. Certains appâtent, par autant de stratégies que possible, allant du léger tousotement à la masturbation impromptue.

Le deuxième comportement c'est de s'arrêter pour regarder. Parfois, cette activité est faite de manière discrète, entre les branches d'un bosquet. Le corps s'étire, il essaie de grandir, de s'adapter aux éléments pour faire passer le regard. C'est un moment silencieux, comme avant une attaque, où on plisse les yeux et où la situation observée nous coupe de tout extérieur. Il n'y a plus de place pour le hors champ à ce moment. Cette observation peut également parfois être beaucoup plus sur-jouée pour montrer une attirance ou une position. Cette position mobilise souvent plus le corps alors que quand l'observation est discrète il tend à s'effacer. Cette démonstration de l'observation est une manière de se donner à voir et donc de combiner ces deux positions. Cette combinaison peut également, comme il l'a été observé à plusieurs reprises, être une stratégie d'évitement, un faux intérêt pour repousser une autre personne qui elle semble intéresser. Une manière d'ignorer et de montrer que la personne s'intéresse déjà à quelqu'un d'autre.

RITES D'INTERACTIONS

DU SACRÉ...

Etudier cette question de la chasse par le biais de rites d'interaction peut être intéressant. La chasse est une image, presque un archétype, des pratiques qui permettent une certaine cohésion dans les lieux de drague. Tout d'abord, résituons rapidement cette image de «rites d'interaction». Elle s'intéresse à l'interaction sociale qui serait le produit de deux personnes qui se prennent en considération et respectant un certain nombre de codes. Erving Goffman, dans ses premiers travaux accorde une part de sacralité assez importante à l'objet, c'est à dire à la personne, au visage, en face. Il cite à de nombreuses reprises des travaux d'Émile Durkheim « La personnalité humaine est chose sacrée ; on n'ose la violer, on se tient à distance de l'enceinte de la personne, en même temps que le bien par excellence, c'est la communion avec autrui ». On peut se demander si, dans le cas des lieux de drague la question de la sacralité se pose ou non dans les rites d'interaction ? La question de la figuration chez Goffman est-elle compatible avec une pratique de désir, de chasse ? On peut faire l'hypothèse que oui, malgré la recherche d'efficacité et de rapidité qui peut animer les protagonistes, le corps occupe, quand le temps le permet, une place importante et presque sacrée comme nous le verrons dans la partie qui s'intéresse à la question de la nature. Une sacralité également dans la mesure où les lieux de drague peuvent être abordés comme des lieux culturels, entre la nature et la culture, un état d'entre-deux abritant un certain nombre de rites, de réparti-

tions et de mythes. Assez rapidement, E. Goffman propose de redéfinir certains éléments : « J'emploie le terme rites, car cette activité, aussi simple et aussi séculière soit-elle, représente l'effort que doit faire l'individu pour surveiller et diriger les implications symboliques de ses actes lorsqu'il se trouve en présence d'un objet qui a pour lui une valeur particulière » Par cette définition il introduit la question du respect qui est récurrente dans les lieux de drague et qui n'est pas incompatible avec le désir érotique. Il est souvent présenté par les protagonistes comme élément pilier de toute activité. En dépit des jeux de rôles, des faces que chacun présente il est indispensable que toute relation soit basée sur cette question de respect.

Le respect entre les individus mais aussi envers le site. Les témoignages à ce sujet ont été nombreux et c'est probablement une des premières raisons qui pourraient trahir quelqu'un sur sa présence. «des gays viennent nettoyer parfois au printemps, ils ramassent les capotes, taillent les branches... Il y a même le sidaction qui vient parfois pour sensibiliser

...À L'ÉTHOLOGIE »

Plus tard, il (Goffman) dit : « Plus important encore, ils (les éthologues – sic) ont mis au point un travail sur le terrain qui les conduit à étudier les conduites animales de très près, en gardant le contrôle d'idées préconçues. Ils en ont retiré l'aptitude à découper à ses points d'articulation le flux de l'activité animale apparemment fortuite, et à isoler des schémas naturels. Il suffit de faire remarquer ces séquences comportementales à l'observateur pour que sa vision en soit changée » C'est par cette vision éthologique de la question du rituel, que la compréhension des rites d'interaction dans les lieux de drague, devient la plus saillante. Cette vision détache l'individu de sa culture, de son histoire et ainsi le place directement dans les lieux de drague.

Nous disions au début de ce mémoire que les lieux de drague sont des lieux d'expériences libres entre hommes, de tout âge et de tout horizon. Il n'y a pas, de la part des individus, de connaissance des histoires, des statuts, des revenus, des âges et des cultures, des personnes qui sont en face d'eux. Ainsi, tout reste à construire, chacun y propose son histoire, sa face, qui n'est pas celle qu'il présente dans son quotidien. Seules les voitures peuvent peut-être renseigner, on retrouve des berlines comme des camionnettes, qui potentiellement peuvent, à minima, faire référence à une profession et (ou) à un revenu. C'est en ça que l'emprunt à l'éthologie permet de comprendre les interactions car elles ne sont pas basées sur des connaissances mais sur des individus étrangers qui présentent une face inédite et adaptée au lieu. Cette ignorance peut également nous rapprocher à nouveau de la question de la sacralité des individus qui serait alors le motif unique du respect en dépit de toute autre connaissance de l'individu. Mais

ce qui motive ces rites c'est également une acceptation dans un groupe, de ne pas avoir de comportement déviant et ainsi de montrer le «pourquoi» de sa présence. C'est également dans le but de se faire accepter dans une dualité entre individus, dans le but d'un rapprochement, qu'il soit sexuel ou non. On peut alors se demander, qu'est-ce qui motive le rapprochement, en sachant qu'il n'y a pas de connaissance de l'individu en face. Nous avons vu ici, et nous le verrons tout au long de ce mémoire, qu'il y a un certain nombre de mécanismes pour interagir, au sein du groupe mais aussi à une échelle plus réduite, celle de la dualité. C'est un lieu de rencontre et cette recherche de face à face restée, on peut en faire l'hypothèse, le motif de toute présence. Mais nous pouvons nous demander : Plaire oui, mais à qui et pourquoi ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

L'AUTRE.

LA SILHOUETTE

«C'est pas un choix, ici les mecs c'est que des silhouettes, on choisit pas en fait, ça vient comme ça»

Dans des propos recueillis au parc du Crapa à Nantes, un jeune homme m'explique qu'il n'y a pas réellement de choix, de motif d'attraction. Pour replacer les propos dans leur contexte, le parc est sombre, c'est en automne, on imagine très aisément l'ambiance humide, les feuilles qui collent aux chaussures et les branches qui craquent. Il y a peu de lumière, les hommes fuient les phares des voitures au loin, les lumières de la ville et même la lumière de la lune. Il utilise le mot

«silhouette» pour désigner les autres personnes présentes à ce moment et de manière plus large les personnes autres que lui dans ce contexte, dans cette situation, à un temps passé ou futur. La silhouette c'est l'autre, celui avec qui il y aura peut-être une interaction, quelle soit positive ou négative. Il est intéressant de regarder la définition d'une silhouette de plus près. La silhouette est éminemment liée à la question du dessin, elle en est d'ailleurs à l'origine si on se réfère au mythe de Dibutade. C'est une forme, une ligne, un contour d'une forme géométrique. Une enveloppe presque, la présence du corps dans l'espace. C'est un portrait, un profil. Quelque chose de partiel. La silhouette a également un lien évident avec la lumière et l'ombre, le jour et la nuit. C'est également le nom donné à un petit rôle au théâtre, qui nous rapproche un peu plus de la partie consacrée plus tard au théâtre. Enfin, la

silhouette est liée au dessin, au sens de projection mentale, de dessin imaginaire et est donc chargée du sens qui lui est attribué par chacun.

Nous reviendrons sur cette notion dans la partie qui traite de la question du fantasme mais nous pouvons déjà dire que dans la chasse, tout est affaire de silhouette.

Dans cette première manière de nommer l'objet par les insiders (personne qui pratique le lieu) on retrouve donc un non-choix, il dit ne pas choisir. Il entend probablement par là que, en l'absence de lumière, les choix ne s'opèrent pas sur des attributs physiques ou vestimentaires. Les renseignements à disposition dans cette situation, et qui participent on peut le croire à un choix, sont sommaires. On peut reconnaître la taille, la corpulence, l'odeur, qui sont autant de choix liés au physique. Il faut donc parier, comme dans un jeu de chance, sur le potentiel gagnant des protagonistes. C'est seulement au moment où il y a un rapprochement, et que donc les choses sont engagées, qu'une observation plus assidue est possible. Nous prenons ici le parti de dire qu'il y a un choix par le physique car ce jeune homme nous explique plus loin qu'il choisit. Il le dit rapidement au milieu d'une phrase déjà citée plus tôt, ce qui montre qu'il y a, même inconsciemment, dans son cas, un minimum de choix grâce aux éléments physiques à disposition. A ces éléments physiques se rajoutent ceux de la posture, de la manière de marcher, mais aussi de l'habillement. Nous reviendrons également sur cette dernière partie liée au fantasme car ces accoutrements sont générateurs de fantasmes et fonctionnent comme des codes, pour certains hommes en recherche d'homme aux origines, aux métiers, aux cultures gay, aux orientations sexuelles, qui sont motifs à fantasme.

LA VIANDE

Certains hommes, ne recherchent rien d'autre qu'un corps sexué masculin. Ne rentrent alors plus en compte aucun critère physique, culturels d'origine ou professionnel...rien, juste, un sexe.

«On prépare le terrain, on appâte, histoire de changer un peu de viande»

Autre terme récurrent dans les lieux de drague pour définir l'autre : la viande. Une vision carnassière, qui nous rappelle immédiatement notre premier prisme, celui de la chasse. La viande, c'est la chaire, animale ou humaine. Elle fait souvent référence à la mort ou à une atteinte liée à la mort «planter le couteau dans la viande de quelqu'un», on l'utilise pour parler des morgues, des cercueils et des corbillards. Il y a également une notion sacrée, la viande, dans la religion catholique fait référence au corps du christ, par le biais de l'Ostie. Enfin, elle fait référence à une certaine sexualité impersonnelle et froide, on dit «montrer sa viande», on utilise également le terme pour critiquer la situation des prostituées exposées comme de la viande. Cette nomination soulève un point intéressant des lieux de drague. Sur des forums sur le sujet, certains hommes, montrent l'importance du non-choix. Les hommes sont rassemblés sur ces lieux car ils ont des besoins en commun qu'il souhaitent assouvir. C'est une vision de «service» qui est alors posée sur les lieux et sur les pratiques. Un service mutuel, une monnaie d'échange. Cette vision des lieux de drague, une vision presque puriste*, répond donc bien au

* Les puristes sont les habitués, ceux qui entretiennent une certaine culture propre aux lieux de drague, notamment sur la question du non-choix

nom de viande. Cette position est également défendue en opposition aux applications de rencontres qui ont pour élément principal le choix physique, où chaque homme est représenté par sa photographie. Dans leur vision d'une sexualité libre, le physique en est lui aussi libéré. Les rites d'interactions sont alors réduits à l'échelle du groupe, ou de l'équipe pour reprendre le vocabulaire de Goffman.

Notamment dans le cas d'une sexualité entre plusieurs partenaires. Ces rites, ces codes, servent à se reconnaître, à se rassurer, mais on observe pas de tentative de séduction. Au contraire, il s'agit presque d'un certain renoncement, ces hommes ont souvent une attitude mélancolique dans les lieux de drague, ils essaient de parler et établissent d'autres rapports. Nous pouvons émettre l'hypothèse que ces personnes sont des habituées et qu'il y a une connaissance, même très partielle des autres membres de ce groupe dans le groupe. La personne à l'origine des propos énoncés plus tôt a même une hypothèse à ce sujet. Tout d'abord, notons qu'il parle de ce supposé groupe comme étant des «gays», à savoir qu'il s'y inclue. Les gays, présents, disponibles, auraient, outre la mission d'entretenir les lieux, de préparer le terrain, celle d'appâter des «hétéros». Une figure donc, celle de l'hétéro, liée à un certain nombre de fantasmes. Les «hétéros», le sont-ils vraiment réellement il semblerait que non. Mais ils représentent une certaine virilité, des hommes difficiles à atteindre en raison d'une orientation sexuelle autre, qui sont également appelés «les mecs». Tout un imaginaire et une multitude de fantasmes en découlent. Nous reviendrons sur cette figure plus tard. Ce qui mobilise notre attention ici, c'est que cet homme semble investit d'une mission au sein d'un groupe, celle d'appâter, en proposant un site disponible. Il y a une certaine permanence de ces individus, qui se rendent disponibles, présents, pour des hommes de passage et qui sont dans une certaine logique de rentabilité de leur présence.

Cet homme, par de multiples comportements essaie de vendre son corps, de s'en servir comme d'un appât, il s'offre. Il pratique la masturbation en public, puis retourne dans des lieux plus discrets. C'est donc, par la viande, une consommation exclusivement charnelle du sexe. Il explique ne pas être attiré par les autres gays, ceux de son groupe. Comme nous avons pu l'observer, il discute du lieu avec eux et occupe une position de quelqu'un d'implanté, jusqu'à me raccompagner à la porte du lieu. C'est sa technique, une technique de chasse.

LE PRATIQUANT

Le pratiquant, presque le nom scientifique de ceux qui sont dans ces lieux. C'est, selon la définition, celui qui met en pratique, en application, un certain nombre de règles morales ou religieuses. C'est une mise en action, souvent liée à la notion d'habitude.

Ce mot, on le retrouve souvent sur les forums et sur les sites spécialisés. Certains membres des lieux l'utilisent également, pour parler d'eux, mais le plus souvent pour parler des autres, de ceux qui viennent souvent. Les pratiquants ce sont ceux qui ont l'habitude, qui connaissent bien les codes et qui savent s'y adapter. Le mot est souvent utilisé pour parler de ces gens de manière imprécise, elle fait référence aux lieux dans une définition platonicienne « là où il y a ». Ce rapprochement au lieu est très important, celui qui pratique c'est celui qui est dans un lieu, qui en maîtrise les codes et les usages, une sorte de connaisseur, d'expérimenté.

C'est le lien le plus évident entre un corps, un usage et un espace qui forment ensemble le lieu. Une définition assez paradoxale car à la fois assez trouble, où on ne nomme pas l'activité, mais aussi très précise par les connaissances nécessaires pour être considéré comme pratiquant.

Souvent, ce sont des hommes qui se définissent comme étant de passage qui utilisent ce vocabulaire. Peut-être ont-ils eu une première expérience des lieux par les sites internet et en ont donc récupéré le lexique. Par cette utilisation, il se distingue des «gays» car leur présence exceptionnelle ne justifie pas d'être identifié au monde homosexuel. Il est d'ailleurs assez impressionnant de constater que beaucoup d'hommes disent venir que très rarement, c'est leur deuxième ou troisième fois, un certain gage de pureté, d'innocence et donc dans ce modèle de représentation, d'hétérosexualité. Il est donc difficile de comprendre l'utilisation du mot «pratiquant».

Il peut désigner à la fois des habitués et à la fois des gens de passage. De manière très large, il désigne ceux qui sont ici pour pratiquer le lieu, c'est à dire y avoir une activité respectant les différents codes qui l'encadrent.

LE JEU DE L'ACTIF ET DU PASSIF

Nous nous intéresserons aux attitudes qui permettent une identification, par des codes et des comportements, des désirs sexuels de chacun. Nous admettrons que ces choix sont motivés d'une part par le fantasme et de l'autre par des orientations en matière de sexualité, notamment sur l'occupation des positions actif et passif. Les questions traitant du fantasme seront abordées dans la partie éponyme; les questions concernant l'organisation spatiale dans la partie liée au théâtre.

Dans la sexualité entre hommes, on observe deux situations, dans les positions occupées lors des rapports sexuels. D'un côté il y a l'actif, celui à l'origine notamment du rapport anal et de l'autre le passif qui lui le reçoit. Deux individus, sexués masculins mais ayant des positionnements sexuels masculins ou féminins. Cette dissociation des rôles n'est pas nécessaire, beaucoup de relations se font sans qu'une répartition est préalablement eu lieu. D'autant plus que l'activité sexuelle peut s'arrêter au simple partage, réception ou offre, d'une fellation. J'ai cependant pu observer de nombreuses reprises des comportements qui tendaient à affirmer un positionnement du côté actif ou du côté passif. De manière plus générale, c'est tout un jeu de chasse, avec d'un côté les prédateurs et de l'autre les proies qui se met en place. Cette référence au monde animal est proposée en raison de l'absence de parole, Delph parlait d'une «communauté silencieuse» qui signifie notamment un refus d'investissement et de partage autre que physique.

CHASSE EN VOITURE

Dès le parking, on peut observer des situations de chasse et de fuite. Une chorégraphie de voitures très organisée y a lieu. Ces voitures peuvent être perçues comme des prolongements mécaniques du corps, permettant une certaine discrétion et la possibilité d'une fuite rapide. Des hommes se garent sur le côté, phares allumés très souvent pour montrer leur présence dans le véhicule. Les fumées d'échappement se colorent du rouge des feux stops. Les hommes qui arrivent passent devant ceux qui sont stationnés, ils font demi-tour, ils observent, puis décident de se garer. Souvent ils se garent derrière une personne qui les intéresse, ils se collent et éclairent l'habitacle. Une position très intrusive, une sorte de mainmise sur le contenu de la voiture. Il arrive même qu'ils se garent en face à face, afin d'avoir une confrontation directe.

Parfois des hommes partent, ils s'enfuient pour attirer l'attention. Souvent cette fuite est accentuée par des démarrages rapides ou bien au contraire des départs très lents. Les voitures vont plus loin, elles se cachent, puis elles reviennent. Ainsi, une multitude d'aller-retours, de «je te suis, je te fuis» ont lieu. Certains hommes, dès leur arrivée en voiture, imposent un certain positionnement. Leur voiture fait office de face, ils arrivent vite, ils font du bruit, une conduite très sportive. Ils montrent par ce biais une certaine sorte de virilité. Ils impressionnent, ils dérangent, ils perturbent et ainsi attirent l'attention. Un comportement d'outsider volontaires, pour marquer la différence face aux individus qui se sont fixés par leur stationnement. Certains hommes se suivent sur des kilomètres, comme j'ai d'ailleurs pu en faire l'expérience. Certaines fuites liées à une perturbation majeure comme un contrôle des forces de l'ordre poussent certains hommes à

profiter de la situation pour essayer de se rencontrer plus loin. Certains hommes décident au contraire d'avoir un comportement plus chétif, ils roulent lentement, ils se cachent avec leur voiture. Enfin, beaucoup d'entre-eux privilégient à cette étape de la rencontre une position propice à l'observation. Ils papillonnent de voiture en voiture, passent et repassent dans l'espoir de saisir un regard. Les rétroviseurs sont alors le théâtre d'un jeu de regard, où chaque protagoniste essaie de capter l'attention. Certains hommes restent stationnés un certain temps dans ce qui figure comme l'extérieur du parking réservé aux rencontres, afin d'observer les allers et venues, ils attendent une personne susceptible de leur plaire.

Cette situation d'extérieur peut également être une manière de se faire voir, comme raconté dans l'avant propos. Certains hommes, curieux de cette distance, viennent et regardent. Le temps resté dans la voiture peut également nous renseigner sur les désirs de chacun. On peut observer des personnes qui se stationnent et qui très rapidement vont dans la forêt ou au contraire d'autres qui restent de longues minutes puis qui décident finalement de partir.

« La voiture blanche stationnée derrière moi avance, et se colle, à quelques centimètres de moi. L'homme à l'intérieur me regarde fixement, il essaie d'attirer mon attention par un jeu de regard entre la transparence des reflets et les miroirs des rétroviseurs. L'homme qui était stationné devant moi avec une voiture rouge descend de sa voiture assez rapidement, il passe devant ma vitre, regarde, puis il va dans la forêt. Il semble être très jeune. En réaction, l'homme garé derrière la voiture blanche s'en va, il emprunte une route sans issue, il reviendra. L'homme à la voiture rouge continue de me regarder caché derrière quelques buissons. Sans réponse de ma part, il retourne hâtivement dans sa voiture et emprunte à son tour la route sans issue. L'homme à la voiture blanche, qui me

regarde toujours avec insistance en profite pour lui piquer sa place, mais il se gare dans l'autre sens après avoir fait un demi-tour. Il se met en face à face avec moi et à nouveau me colle de quelques centimètres. Il est très insistant.» Extrait de rencontres.

LE JEU EN FORÊT

Ce jeu de cache-cache, de fuite et de poursuite se continue dans la forêt. Ici, les protagonistes ne peuvent plus se cacher derrière les vitres et la tôle de leurs voitures, d'autres mécanismes entrent alors en jeu. Un certain nombre de signes, issus de la communauté gay peuvent être mis en avant afin de renseigner sur les motivations de chacun. On en retrouve un certain nombre dans des récits de ces lieux dans différents ouvrages mais pour ma part, je n'en n'ai pas observé dans les lieux étudiés. Le bandana est l'objet le plus récurrent dans les lieux de drague. Le rouge signifie Fist-Fucking ; le jaune l'urophilie ; le bleu ciel la fellation ; bleu marine la sodomie... Une vingtaine de couleurs correspondent ainsi à des pratiques bien distinctes. On peut également retrouver des objets comme des bagues, des peluches, des piercings... Chacun de ces objets renvoie à des pratiques différentes. La peluche par exemple renvoie au «Bears» une communauté gay se revendiquant comme de gentils nounours. Des hommes souvent plus âgés, poilus, au look très masculin, mais qui mettent en avant leur côté tendre. Il faut également observer le côté où sont portés ces éléments qui renseignent sur la position d'actif et de passif.

Porté à gauche c'est pour l'actif, c'est celui qui réalise l'acte et à droite c'est le passif, celui qui le reçoit.

Ces symboles font réellement partie d'une culture gay, ce sont des codes complexes, que l'on retrouve parfois dans les lieux de drague mais ils sont, la plupart du temps, réservés aux lieux de rassemblements d'hommes gays, comme les gays pride ou les bars spécialisés... Dans les lieux de drague, une grande majorité des hommes se réclament comme hétéro, ils ne disposent pas de cette culture des symboles. Ce sont des comportements beaucoup plus instinctifs qui sont mis en avant. Ces comportements font partie du jeu de la drague. Il est très fréquent que des hommes viennent, pratiquent le jeu puis repartent sans aucun rapport sexuel.

Pour illustrer ces comportements, retournons au 28 février dernier. Un homme arrive sur le parking en moto. Il tourne un peu, il regarde, puis il stationne juste devant l'entrée du chemin principal de la forêt. Il attend. Plus tard, il décide de partir, de longues minutes. Puis, il revient.

Cette fois, pas de tour de parking, il entre directement dans la forêt, il emprunte avec sa moto le chemin d'entrée puis se gare au milieu d'une étendue d'herbe. Un comportement qui inquiète l'ensemble des personnes présentes. A ce moment j'étais en train de recueillir les propos d'un pratiquant. Il me dit être rassuré par ma présence car seul face à cette situation il aurait été mal à l'aise. Je lui sers alors d'alibi sur sa présence. L'homme à la moto enlève son casque, ouvre légèrement son blouson en cuir puis se met debout devant sa moto. Certains hommes, discrets, semblent intéressés par ce semeur de troubles. Ils sortent des bosquets, passent devant lui, puis accélèrent le pas, ils fuient littéralement, vers un bosquet. Un d'entre eux montre particulièrement de l'intérêt, il le regarde, discrètement, il cache ses regards par différentes stratégies. Il se retourne, il fait comme si il regardait au loin... Il repasse, avec une démarche assez féminine, plusieurs fois devant lui en partant à chaque fois dans les bosquets.

L'homme à la moto décide de le suivre, il semble attiré par ces différentes fuites. Sa démarche est différente, plus masculine. Plusieurs hommes observent la scène. Le premier homme ressort du bosquet, puis rentre dans un autre, suivi de l'homme à la moto... Ainsi, pendant de longues minutes nous avons assisté à un jeu, entre un homme perturbateur, qui affirme une position au dessus des autres, au dessus des règles. Il intrigue des hommes plus discrets. L'un d'entre eux, joue une certaine fragilité dans son attitude et une certaine féminité dans sa démarche. Il se cache, réapparaît. L'homme à la moto le chasse, il lui court après... On a l'impression d'assister à une scène animale, avec le prédateur et les proies un peu trop curieuses.

Plus tard, un autre homme qui propose une certaine vision de la masculinité par ses vêtements vient perturber la situation à son tour. Les deux mâles entrent en compétition...

Au delà de la position d'actif et de passif, c'est la position dragueur dragué. On ne peut faire de connexion directe entre cette position et la position sexuelle, il s'agit d'un outil qui sert à montrer des engagements différents. L'homme immobile offre son corps aux regards de l'homme mobile.

C'est le dragué qui s'offre au regard du dragueur.



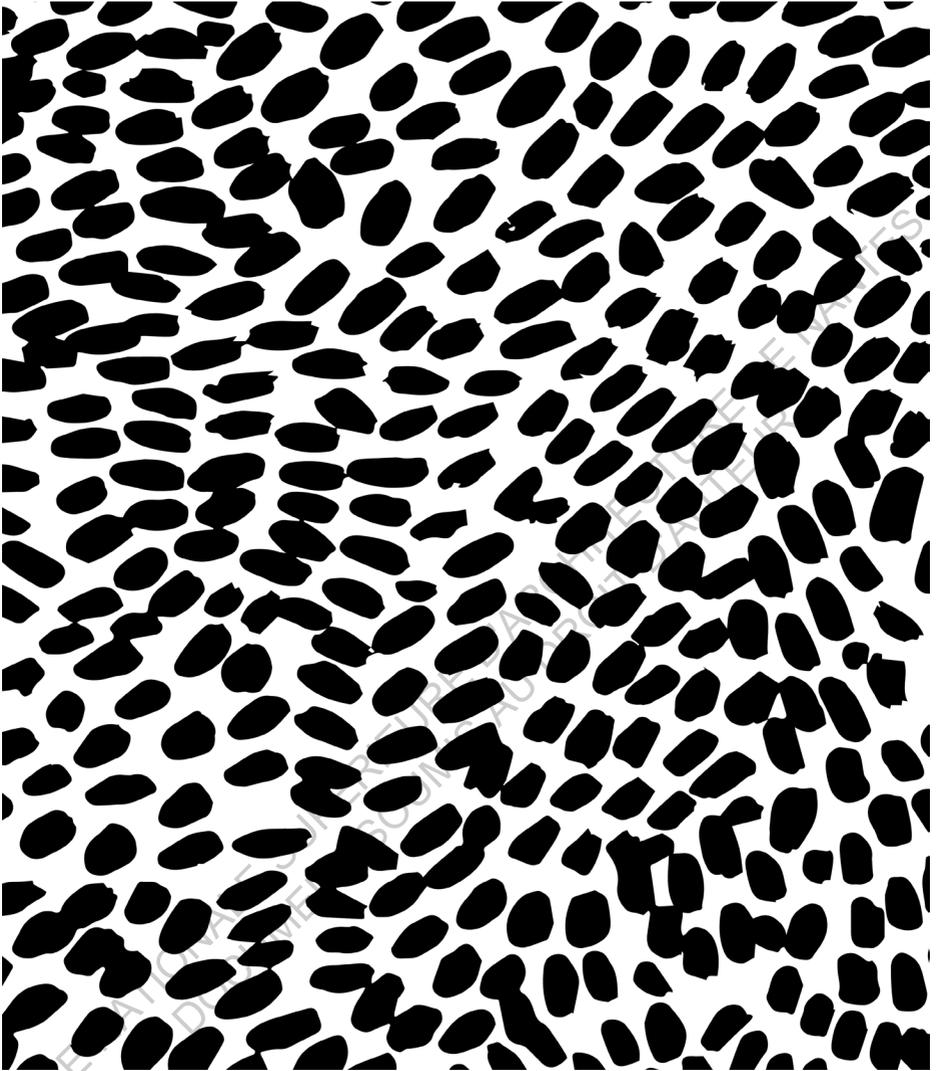


Dans les lieux de drague, la parole n'est pas un outil de communication très utilisé. Le corps prend donc la place d'outils pour exprimer ses attentes, sa place, son rôle... Diverses stratégies, pour montrer son intérêt ou son désintérêt sont mises en place et constituent une dialectique commune et partagée. Des comportements presque animal permettent de mettre en place des jeux de séduction, des jeux de chasse où chacun peut montrer sa position, d'actif ou de passif, de dragueur ou de dragué. «Ainsi, les devoirs et les restrictions expressives sont autant de principes de rapprochements des corps.» dit Bruno Proth. Il s'agit de repérer les menteurs, d'assurer une certaine organisation et de montrer ses envies. Au-delà d'une certaine technique, ces actions constituent un certain motif récréatif. Ils sont une tension appréciée en soit.

Ce frisson constitue une activité à part entière et suffit à apporter une sensation de satiété à certains protagonistes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



THEATRE

*Les organes du théâtre
Mise en espace
Les infra-spatialités*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La définition du théâtre est double. D'un côté, le théâtre est défini comme un espace de représentations, de l'autre comme l'art de la représentation.

Dans sa première définition, la dimension spatiale du mot est importante, il s'agit ou non d'une construction, souvent en lien avec un contexte, un milieu. Le paysage par exemple, dans une définition antique du mot, est très présente. Le théâtre est ainsi divisé en deux, d'un côté le spectacle et de l'autre les spectateurs. Tout un vocabulaire est relatif à chacune de ces deux parties, scène, coulisses, fosse, plateau, pour la représentation et salle, balcons, galeries, loges, foyers, vestiaires pour le spectateur. Il peut également définir de manière plus large une représentation affectée à un espace, à une zone, par exemple le théâtre d'une opération militaire.

Dans sa deuxième définition c'est la notion d'art qui est mise en avant.

«Art dont le but est de produire des représentations (régies par certaines conventions) devant un public, de donner à voir, à entendre une suite d'événements, d'actions, par le biais d'acteurs qui se déplacent sur la scène et qui utilisent ou peuvent utiliser le discours, l'expression corporelle, la musique»

Une dichotomie qui s'applique aux lieux de drague. Ils sont à la fois le lieu de représentations, un espace organisé, mais c'est aussi l'art de la représentation comme nous l'avons vu dans la partie «Chasse».

LES ORGANES

Dans ses écrits sur la mise en scène de la vie quotidienne, Erving Goffman propose d'établir deux régions de la représentation. La région est «un lieu borné par des obstacles à la perception».

Il y a donc une dimension spatiale importante, qui est liée de manière directe à des pratiques de représentation. L'échelle de ces coulisses est variée, elle peut être à la taille de l'équipe, de l'ensemble des personnes présentes ou bien dans une dualité, dans un rapport de drague rapprochée entre deux individus.

LES COULISSES

La première région que nous pouvons appeler «région postérieure», se situe à l'abri des regards indiscrets. C'est l'espace des coulisses au théâtre, là où le rôle est répété, où la posture est corrigée, où l'acteur se repose et se prépare à jouer ou à rejouer. Au-delà d'un espace, c'est un temps prospectif, un moment de questionnement et d'un certain abandon. Dans les lieux de drague les coulisses peuvent occuper un temps très long, elles sont l'émergence des tabous et des préoccupations dans des mécanismes de réflexion personnelle. C'est parfois une remise en question de sa place dans le lieu. C'est un moment de flottement avant le passage à l'acte.

A ce moment de pause de la représentation, le rituel occupe une grande place en raison de sa qualité rassurante. Les hommes m'expliquent à plusieurs reprises l'importance de cette répétition. Ils prennent souvent la même route pour venir, ils mettent en place tout un protocole de sécurité et des habitudes de sélection... C'est également le temps de construction du désir, notamment par la pratique de la projection, qui trouve dans ce temps de repos tout le substrat pour prendre racine, nous y reviendrons sur la partie consacrée au fantasme mais nous pouvons déjà établir l'hypothèse que les coulisses, en plus d'être le temps et l'espace de la pause de la représentation, sont également le temps et l'espace de la construction du fantasme.

Les coulisses dépassent les lieux de drague. L'ensemble des «rites de préparation» font partie de cette construction en amont de la représentation. Par exemple, le mensonge à sa famille pour justifier sa présence, l'aménagement de son temps de travail pour être présent à la bonne heure sur les lieux de drague, le choix des vêtements... sont autant d'éléments répétitifs de préparation de la représentation. Un procédé qui peut commencer bien en amont, par la répétition du rôle, par une organisation quelconque. On peut d'ailleurs, sur les sites qui répertorient les lieux de drague, trouver des propositions de scénarios établis par des pratiquants. Tout un imaginaire hors du lieu, un temps de préparation, où ils se racontent des histoires.

Sur le lieu de drague, on peut voir des hommes partir à l'abri des regards, se retourner pour voir s'ils ne sont pas suivis, puis ils relâchent la pression, marchant différemment.

Les coulisses peuvent également incarner un espace de représentation à part entière. Un jeu plus souple mais tout aussi contrôlé, ou une certaine aisance, une certaine simplicité semble être exposée.

Ce sont souvent des moments plus intimes, à l'écart de l'activité fourmillante. Souvent quand deux ou trois hommes se croisent au milieu des bosquets les comportements sont plus détendus par un effet de surprise mais aussi par une situation plus propice à la consommation d'un acte sexuel. J'ai souvent assisté à ce type de rencontres, où deux hommes marchent dans un bosquet, sans visibilité apparente. Chacun semble être dans ses pensées, il n'y a pas de figuration particulière, par de jeu, pas d'exposition de soi. Au moment où une autre personne dans la même situation est croisée, l'effet de surprise pousse parfois les deux protagonistes à (sur)jouer cette rencontre, à adopter une face de surprise, qui finalement n'en n'ai pas vraiment une car aucune promenade en lieu de drague n'est innocente de toute volonté.

Les coulisses, avant d'être des espaces sont donc des temps. Des moments de prospection, de réflexion personnelle. Il est possible de les raccorder à un territoire, à un espace mais il faut faire attention de ne pas tirer de conclusion hâtive quant à une spatialisation des régions postérieures contrairement aux théories de Goffman. Dans la partie consacrée à la mise en espace nous tenterons de raccorder certains espaces à ces graduations de la représentation.

LA SCÈNE

Alors que les coulisses discréditent la représentation en public, la scène elle, joue le rôle d'espace et de temps de la représentation. C'est la «région antérieure». Son organisation respecte deux règles fondamentales. La première d'entre elle étant la politesse. La question de politesse peut paraître inadaptée aux lieux de drague et pourtant, le mot «respect» ressort à de nombreuses reprises dans les rencontres. C'est la condition du jeu qui a lieu. Peu importe la pratique, qu'elle soit qualifiée de «hard» ou de «soft» (par ces noms, les pratiquants distinguent deux extrêmes de pratiques dans lesquels toute une graduation permet de classer leurs pratiques. Les pratiques softs relevant d'activités sexuelles liées à la tendresse, à la caresse, alors que les pratiques hard abordent des jeux liés au repoussement de limites physiques, par la douleur, par des formes d'humiliation et de soumissions extrême) le respect est toujours au centre des attentions, c'est ce qui assure l'aspect «fictionnel» des choses dans la mesure ou ils jouent, où ils ne cherchent pas à atteindre réellement l'intégrité physique et morale des personnes présentes. Dans le cas de pratiques softs, il y a une certaine égalité entre les protagonistes, le corps est écouté, sublimé, extasié.

Dans les pratiques hard, une certaine recherche de «pousser à l'extrême» ne peut être opérée que si le respect est garant de la sûreté de la situation. Perdre le respect, c'est sortir du jeu et atteindre l'intégrité sans plaisir partagé. L'autre règle fondamentale c'est la bienséance. Elle regroupe le respect des normes morales locales mais aussi la norme instrumentale. Ces normes sont celles qui ont été présentées dans la partie «chasse». C'est le jeu du désir, d'entretien de la libido, par l'application des multiples règles communes, partagées et connues de tous. C'est ce qui assure chaque protagoniste de jouer un rôle dans l'équipe et de démasquer les menteurs.

MISE EN ESPACE

Les lieux de dragues étudiés présentent tous des organisations spatiales qui peuvent être rapprochées. Un certain nombre d'organes sont indispensables. C'est le trio parking, espace caché et espace de visibilité. Ils peuvent prendre des formes différentes. Sur les aires d'autoroute par exemple, le parking occupe une place importante car il est mutualisé avec les autres usagers qui viennent pour une pause quelconque. Certains parkings comme celui de la Roseraie à Nantes ne permettent pas l'arrêt car il s'agit d'une route serrée, la pratique du parking s'opère donc en mouvement, dans une chorégraphie de voiture. Le stationnement qui se fait en amont de l'entrée en forêt se fait alors de manière dispersée et non organisée. Il est important de préciser que chaque lieu, même si il présente des points communs d'organisation, respecte des temporalités différentes, en fonction de l'activité usuelle du lieu. Le parc du Crapa à Nantes voit ainsi ses espaces bouger en fonction des heures.

Une hétérotopie au sens médical, dans la mesure où les organes sont en mouvement constant. À la nuit tombée, l'espace pour se cacher et l'espace pour être visible (la scène et les coulisses) avancent progressivement depuis le fond du parc pour se rapprocher du parking qui lui est fixe.

On assiste ainsi à des mouvements, en fonction de l'heure, de la saison et de la luminosité. Il y a été observé que les hommes en présence fuient toute lumière une fois la nuit tombée. Nous pouvons faire l'hypothèse que ces personnes ont un besoin de discrétion plus important que ceux qui viennent le jour en raison de profils et de recherches différentes. Dans ce contexte, en fonction de l'orientation et de l'intensité des lumières mouvantes, comme la lune ou les phares des voitures, l'activité des zones de coulisses va se déplacer pour éviter toute lumière.

PARKING

Le parking est un élément qui est spatialement assez fixe. Il demande un aménagement spécifique, un sol pouvant accueillir des voitures, des espaces suffisamment grands, adaptés aux dimensions des véhicules... Cet organe des lieux de drague est donc peu mouvant même si il permet une certaine flexibilité dans son déplacement. Par exemple, sur certaines aires d'autoroute, en fonction de la saison et de l'heure, l'activité hors des voitures se concentre plutôt dans un coin de forêt ou bien dans les blocs sanitaires. Les emplacements de stationnement vont alors fluctuer, se regroupant plutôt à côté de la forêt quand il fait nuit et que la météo est clémente ou bien à l'inverse à proximité des toilettes en cas de pluie ou de froid. L'emplacement du stationnement va donc directement dépendre de l'emplacement du lieu de l'action.

Les protagonistes vont chercher une proximité. Le parking est à la fois l'espace de coulisse et de scène. L'habitacle de la voiture peut être un refuge, une coulisse, alors que l'enveloppe de la voiture peut être une scène, envoyer des signaux et agir à la manière de la face. On y retrouve les mêmes pro-

cédés de fuite que dans le lieu de drague lui même. Ainsi, à plusieurs reprises dans la journée, en raison de perturbations externes ou internes, certains groupes d'hommes partent avec leur voiture pour revenir plus tard. Cette fuite délocalise l'activité du parking. Dans le cas de l'avenue de la forêt, les voitures peuvent fuir vers un élevage d'animaux ou bien vers le bord des pistes de l'aéroport. Dans certains cas, ils rejoignent une annexe du lieu de drague située à la ville au Denis. Les hommes y stationnent quelques minutes. Il y a deux raisons à ces déplacements qui dépendent du motif de la perturbation. Si elle est externe, la fuite se fait pour des raisons de sécurité, ils miment un départ pour se réfugier dans un des lieux présentés précédemment. Ces fuites peuvent s'opérer en groupe, comme j'en ai fait l'expérience. Dans ce cas, l'activité de drague du parking, d'observation des protagonistes, peut, elle aussi, être délocalisée.

Dans ces externalités du lieu de drague, en petit groupe de quelques voitures, la fuite est motif à la rencontre. Comme si toutes les souris fuyant le chat utilisaient cette fuite commune pour se retrouver ensemble et vaquer à leurs activités de souris. Le deuxième cas de fuite est lui interne, il s'agit de la décision propre à un protagoniste. Il s'enfuit pour créer une tension, comme au théâtre ou au cinéma quand un personnage passe dans le hors champ. Cette fuite est motif à tous les fantasmes. Pourquoi part-il, ou va-t-il, pourquoi, avec qui ? C'est une technique de stimulation de la libido et du désir. Montrer sa fuite pour se rendre intéressant. Lors de ces départs, les hommes partent seuls, on n'assiste pas à des regroupements. Ils stationnent leur voiture dans un chemin dérobé, d'une route annexe à quelques minutes, ils se font désirer pour mieux revenir par la suite. C'est une stimulation pour les personnes en face, qui leur rappelle l'instabilité de la situation, rien n'est gagné, tout reste à conquérir.

Pour ces raisons, nous pouvons dire que le parking est un lieu de drague presque à part entière. Il est une introduction à l'aventure qui va peut-être suivre dans la forêt. Certains hommes se contentent de cette activité comme frisson suffisant à combler leur désir ou à alimenter leurs fantasmes.

Dans ce lieu de drague, le stationnement se fait sur le bas côté de la route. Un trottoir défoncé en béton retient une bande de terre sinueuse qui fait office de parking. Les voitures se mettent en enfilade, les unes derrière les autres. Parfois, par manque de place ou par stratégie de visibilité, certaines sont stationnées de l'autre côté de la voie.

Les zones de regroupement se déplacent en fonction des saisons et des années le long de cette route en ligne droite. Ces déplacements suivent ceux des chemins d'accès à la forêt et bougent également en fonction des saisons et des années.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE L'AUVERGNE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTRES

CHEMINS

Avenue de la forêt, nombreux sont les chemins pour accéder au site. Certains d'entre eux sont résiduels. Ils marquent par leur présence un emplacement passé d'une zone de drague qui aujourd'hui n'existe plus. J'avais pu assister à une conversation entre deux habitués des lieux à ce sujet :

«ils se rappellent quand la zone était encore plus grande, quand avant on se garait jusqu'à la voie de chemin de fer. De cette période restent quelques amorces de chemins abandonnés qu'ils montrent du doigt.»

Quand on regarde sur Google street-view on se rend compte que les chemins apparaissent et disparaissent en fonction des saisons et des années, ils accompagnent les mutations du lieu de drague. Dans la configuration d'aujourd'hui, deux chemins sont plus fréquentés que les autres. Il y a le chemin que nous appellerons «chemin principal» et l'autre «chemin annexe». J'avais utilisé à plusieurs reprises ces deux dénominatifs pour structurer mes notes. Ces chemins n'ont pas de noms attribués par les protagonistes, parfois ils sont défini par ce qui les entoure, «chemin du milieu», «grand chemin» pour le premier, «chemin qui longe le grillage» pour l'autre. Le grand chemin est donc celui qui semble marquer le milieu de la zone de drague. Il part du parking et rejoint une clairière. Il mesure environ un mètre cinquante à deux mètres de largeur, sur une longueur de plusieurs dizaines de mètres. Il traverse des bosquets qui semblent presque taillés, un épais manteau végétal d'une épaisseur variante mais toujours au dessus de la taille. De ce chemin principal partent plus loin une succession de chemins très fins. Le chemin principal est à la fois une scène et une coulisse. On pourrait le comparer à un couloir avant de rentrer sur le ring. On est à la fois dans les derniers ajustements du rôle à jouer et déjà regardé.

C'est le moment de révélation de la face, d'exposition aux autres. Les hommes qui sortent de leur voiture vont souvent assez rapidement vers ce chemin qui marque l'entrée du lieu de drague. Il est intéressant d'observer les attitudes des personnes qui traversent ce chemin. Certains hommes le traversent rapidement, la tête baissée, d'autres ralentissent une fois dans le chemin comme soulagés d'être passés du parking à l'intérieur du lieu de drague, d'autres se posent en spectateur, debout, les bras croisés et observent les hommes qui passent comme on observe un défilé de mode.

C'est un poste de choix pour ceux qui souhaitent observer les personnes qui entrent et qui sortent. Ils restent debout et attendent une personne qui passe pour la suivre et ainsi espérer être la première personne à être intéressée, en espérant que personne ne le suit depuis le parking où une attirance physique aurait déjà pu avoir lieu. Ce chemin fait figure de porte d'entrée, de rebord de la zone. Des hommes se mettent au bord du chemin, à l'endroit de connexion entre le parking et ce chemin. Un poste presque d'accueil, comme si ils étaient à la porte de chez eux. D'ailleurs, lors d'une rencontre, un homme m'avait raccompagné jusqu'à cette limite comme si il me raccompagnait à la porte de chez lui. C'est donc un seuil symbolique extrêmement puissant, comme un chemin initiatique au rite. C'est une transition, en douceur, entre le monde réel et le petit monde des lieux de drague. Un chemin d'apprentissage, de transmission de postures et d'attitudes.

L'autre chemin, le chemin annexe, a un rôle différent du premier. C'est la porte des artistes. Il présente la particularité de ne pas amener vers la clairière centrale. Il contourne l'ensemble du lieu en suivant le grillage qui protège les pistes de l'aéroport. C'est un chemin pour contourner et arriver au cœur de l'action. Il permet de directement accéder aux petits chemins dont nous parlerons ensuite.

Le grand chemin ►

Le petit chemin





Il présente la particularité d'être plus fin que le premier et d'être très long, il rejoint même à son extrémité une autre zone de drague située à la ville au Denis. Plusieurs centaines de mètres, à travers l'ensemble du lieu de drague, traversant clôtures et voies ferrées à grande vitesse. Ce chemin est bordé d'objets en tout genre, du sous-vêtements, au mégots en passant par les préservatifs et autres papiers maculés. Les hommes qui empruntent ce chemin, plus discret, ne se soumettent pas à la vue des autres protagonistes, aucun public n'assiste à leur arrivée sur les lieux. C'est le chemin de ceux qui sont dans une logique de rentabilité du temps, à la recherche d'une conquête rapide. Contourner la clairière c'est passer directement aux choses sérieuses. À l'échelle de l'activité de l'équipe entière, de l'ensemble du lieu de drague, il fait figure de coulisses. C'est un endroit caché, personnel et introspectif.

Les relations duelles entre protagonistes le font basculer vers une position de scène, il devient alors, à cette échelle beaucoup plus resserré, le théâtre des échanges. Comme me l'a expliqué une personne rencontrée à cet endroit, ce chemin permet d'aller rapidement au fond de la forêt. Selon lui, plus l'activité sexuelle est éloignée de la route et plus la pratique est hard et donc orientée vers la pratique de la sodomie. Les pratiques softs, relevant de la masturbation ou de l'échange de la fellation sont quant à elles possibles plus à proximité. Le chemin annexe se charge donc d'une symbolique autre que celle du premier chemin, celle d'une graduation de l'activité sexuelle recherchée qui influe sur un positionnement géographique sur le site. Les hommes décident de l'endroit de leur arrêt sur cette échelle afin de donner du sens pour les autres sur leurs recherches. On comprend donc que ce chemin fasse office de lieu de coulisses et de scène en même temps, un espace gradué et symbolique.

De ces deux chemins importants démarre tout un réseau de chemins très étroits, de la largeur du pied, qui se fauflent entre les bosquets, qui traversent la forêt et les clairières. C'est majoritairement dans ces chemins, à l'abri des regards (ou pas) et dans une végétation dense que l'activité sexuelle est la plus pratiquée. Ces chemins forment un labyrinthe où les protagonistes se perdent. J'en ai d'ailleurs fait l'expérience en plein hiver, sans trop de végétation donc, et il est difficile de se retrouver tant les chemins changent sans cesse de direction. Ce sont des lignes de désir, c'est à dire qu'ils ont été créées par un usage répété d'un parcours piétonnier. Encore une fois, ces lieux font figure à la fois de coulisses et de scène, en fonction de l'échelle d'interprétation, celle du groupe ou du rapport duel, mais aussi en fonction des rencontres qui y sont faites ou non. Ils peuvent également être des lieux de micro-théâtres, dans le cas de relations sexuelles avec spectateurs par exemple.

Ces chemins ont un rôle structurant dans le lieu de drague, ils peuvent être connectés avec d'autres lieux de drague comme c'est le cas ici Avenue de la Forêt.

BOSQUETS

Les bosquets font office de « plein » dans les lieux de drague. Il s'agit d'une végétation souvent dense, composée d'une végétation de sol entre un et deux mètres, parfois surplombée d'arbres aux hauteurs variées. Le mot « bosquet » est utilisé par les protagonistes comme lieu de la consommation. Ils utilisent aussi parfois le terme de « forêt » pour définir cette zone de la sexualité. Quand ils parlent de la forêt ou du bosquet, ils définissent à la fois une zone géographique floue qui a pour particularité une certaine densité de végétation, mais aussi la pratique d'une activité sexuelle. On retrouve assez bien cette idée dans le film *l'inconnu du lac* où la forêt est perçue comme le lieu de toutes les expériences, abritant une liberté sexuelle totale.

Une définition commune de bosquet condense l'idée d'une nature serrée, dense, fouillie. Une image pas forcément très méliorative, une nature dénuée de toute sublimation. Une définition qui se rapproche donc peu de celle proposée par les protagonistes car dans les lieux de drague, le bosquet est l'endroit où la plupart des hommes espèrent bien finir. C'est une sorte de case finalé dans le jeu de chasse qui a lieu.

Cependant, ce lieu « figure » de la consommation sexuelle, n'est pas toujours respecté. Comme nous l'avons vu plusieurs fois, les actes sexuels peuvent avoir lieu à divers endroits. Certains même se consomment « à emporter ». Des hommes établissent des stratégies déviantes et ne souhaitent pas passer par la case bosquet.

Ils préfèrent consommer à l'extérieur, c'est à dire trouver une personne qui les intéresse pour ensuite partir avec elle. La relation sexuelle peut alors avoir lieu dans une voiture sur le parking, au bord d'une route à proximité, chez l'un des deux protagonistes... Certains hommes proposent même des habitations mobiles type camping car.

C'est très fréquemment le cas sur les aires d'autoroute. Bruno Proth écrit à ce sujet que parfois cette proposition d'habitation peut établir une monnaie d'échange pour certains hommes. Ils proposent ainsi le gîte à des hommes dans le besoin en échange d'une relation sexuelle.

On retrouve souvent dans ces lieux de végétation dense des emplacements pour une activité sexuelle allongée. Une pratique opérée notamment l'été car le sol est alors sec. Ainsi on assiste à la création de petites niches végétales qui permettent de privatiser un peu plus cet espace.

Des habitations ponctuelles, comparables à des nids. Ces lieux de pose sont aménagés, ils marquent une réelle appropriation des lieux pour une activité sexuelle. Ces infra-habitations peuvent d'ailleurs être directement superposées à d'autres usages. Par exemple au parc du Crapa, certains arbres au feuillage bas accueillent ce type de structure au milieu du parc. Les hommes y vont toute la journée, au milieu des promeneurs, et de toutes les personnes qui fréquentent le parc public en journée. Ces éléments font office de cachette, les hommes ne peuvent être vu mais eux voient à travers le branchage. Une activité à risque car elle se fait au milieu de toutes les attentions et peut provoquer une violente exposition de pratique sexuelle au public du parc.

ECOLE NATIONALE DE LA SCULPTURE ET DE L'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS DES ARCHIVES DU PROJET D'ANTHROPOLOGIE

PLACE

C'est l'élément central du lieu de drague. À la fois de manière géographique mais aussi organisationnelle. Elle se situe à la débouchée du chemin principal. C'est un espace large, sans autre végétation que des graminées. Cet espace est entouré d'une végétation haute d'environ un mètre. Cette place n'a pas de nom, je n'ai jamais dans les entretiens entendu de mots spécifiques pour parler de cette centralité, c'est pourquoi je lui attribue le nom de place tant elle présente de similitudes avec cette typologie d'espace public. C'est à cet endroit que les hommes se tiennent debout, qu'ils attendent, qu'ils guettent et qu'ils observent. C'est une scène circulaire, entourée d'une végétation qui permet des jeux de regards entre ceux qui se montrent et ceux qui les regardent. Des jeux de cache-cache, un espace d'exposition. C'est le territoire de ceux qui dominent, de ceux qui n'ont pas peur de se monter, de tendre leurs corps à la vue des autres. C'est également le lieu des activités homo-sociales, c'est à dire des échanges verbaux pour ceux qui le souhaitent. Parfois, des hommes, souvent définis comme des habitués, échangent à cet endroit. Des échanges souvent courts, pour parler du lieu, de la météo, ou d'autres sujets en connexion étroite avec l'espace parcouru et les pratiques partagées. Ces sujets sont fait pour ne pas trop renseigner le partenaire sur leurs pensées liées à l'extérieur du lieu. C'est également un espace qui peut faire peur. Le traverser c'est s'exposer sur la place publique d'une « société » à laquelle beaucoup des hommes présents refusent de s'identifier. On ressent cette peur dans les comportements de contournement, de fuite, certains hommes traversent en longeant les bosquets sans jamais couper par le milieu de cet espace. L'exposition peut faire peur, certains hommes la maîtrise, et ils le montrent, d'autres au contraire font tout pour ne pas y passer. Elle présente une sorte d'identité, c'est l'espace de « ceux qui n'ont pas peur ».

Pas peur des autres, par peur de soi, pas peur de ses désirs, de ses envies, de ses fantasmes. Ainsi, beaucoup d'hommes refusant d'être identifiés à un potentiel groupe de relations homosexuelles et homosociales évitent cette place centrale. La forme urbaine de la place, outre un dispositif urbain se définissant comme un espace dégagé entouré de bâtiments, peut se définir également comme lieu de l'activité sociale. La place c'est là où se passent les activités urbaines, où chacun prend sa place, son rôle. C'est le lieu de la marche, de la moue blasée.

L'arrêt est dangereux et difficile à justifier en ville. Seuls les produits alléchants de quelques vitrines peuvent susciter notre arrêt. On peut ainsi envisager le lieu de drague comme un emprunt détourné d'un schéma d'urbanité. Un schéma spatial, par la répartition entre des espaces de coulisses et des espaces de scène, entre des espaces de l'ordre du privé et d'autres publics. Une urbanité dans la mesure où les protagonistes développent un sentiment d'appartenance, sentiment que certains vont affirmer alors que d'autres vont refouler ou combattre. Face à ce positionnement, les attitudes publiques, sur la place, vont alors varier et les comportements vont trahir ou affirmer un rôle que chacun se donne. Enfin, une urbanité comme politesse fine et délicate, de comportements civilisés adaptés à cette société autre. Dans cette vision, nous pouvons proposer d'envisager les lieux de drague comme faisant ville. Une ville éphémère et mouvante dans le temps et dans l'espace. Une ville aux intensités variantes, avec ses mouvements vifs et ses périodes de repos. Une ville rassemblée autour d'un échange de services, autour d'un désir commun d'expérience de liberté. Une réponse face à une ville de plus en plus mondialisée, une ville de plus en plus normée. Ici, les protagonistes proposent de sortir du schéma de construction de la ville, de sortir d'une relation au politique, de sortir d'une ville du quotidien. Nous pourrions l'appeler ville informelle.

LES INFRA-SPATIALITES

Ce néologisme d'infra-spatialités répond à une hypothèse d'existence d'espaces en dessous d'un supra-espace.

Considérons les lieux de drague comme une somme d'espaces perçus et d'espaces vécus, tous chargés des projections de chaque personne qui le pratique. Il faut alors considérer l'espace comme une superposition de couches qui se frottent les unes aux autres. Dans le supra-espace, c'est à dire le lieu en général, le sol, les arbres, se divisent une multitude d'espaces aux échelles et aux symboliques variantes. Certaines infra-spatialités sont le théâtre d'échanges publics ou privés. C'est l'espace entre les corps, l'espace personnel de mise à distance, le resserrement lors du rapprochement, la fabrication d'espaces privés pour une relation sexuelle.... C'est la chorégraphie des corps et des voitures qui font apparaître ou disparaître ces espaces.

MISES EN TENSION

Le théâtre joue de toutes les tensions qui déchirent les hommes. Dans l'histoire du théâtre, la tension occupe une place importante. C'est ce qui assure un certain intérêt, c'est ce qui tient en haleine. Elles varient en fonction des auteurs, des époques et des œuvres. Dans le théâtre grec antique, on retrouve des tensions qui déchirent le héros entre sa volonté propre et un destin quelconque dicté par des dieux. Corneille par exemple, dans une chronologie plus récente définit la tension au théâtre comme «opposition entre la violence des désirs aux lois et aux devoirs ou aux tendresses du sang».

Cette tension a la capacité de déformer l'espace, de l'étirer. C'est ce qu'il y a entre les protagonistes. Cette mise en tension est un outil, un outil de séduction, de menace, d'attraction. Il permet de garder les choses en mouvement, de procéder à des accélérations ou à des ralentissements. C'est une stimulation, utilisée comme «levier» afin de faire comprendre, de transmettre un récit au sein des lieux de drague. Il sert à prévenir ou à stimuler l'imaginaire individuel et collectif. Il y a, dans ces tensions, une relation entre celui qui en est à l'origine et celui, ou ceux, à qui elle est destinée.

Nous pouvons citer comme exemple de tension les départs en voiture des hommes qui «reviendront plus tard». Ils partent, se stationnent plus loin puis reviennent. L'ennemi d'un lieu de drague c'est lui même. Le risque vient d'une auto-dévoration, d'une nécrose, d'un cancer, que serait une stagnation du temps et de l'espace.

Si les choses restent figées, qu'il n'y a plus d'événement, alors les désirs redescendent. Il faut, en permanence attiser, stimuler, afin de conserver un certain niveau d'attention. C'est pour cette raison, dans une sorte de jeu vital au lieu, que des hommes viennent et partent. Ils partent pour mieux revenir en quelque sorte, c'est un jeu théâtral.

Ces départs, outre la création d'un évènement, permettent à ces hommes de se faire repérer. Si ils restent immobiles alors ils deviennent invisibles. Il faut en permanence dynamiser sa présence, montrer son activité. La tension se retrouve également dans la chorégraphie de chasse abordée plus tôt. Les hommes se suivent, se coursent, se fuient. C'est également un outil de stimulation qui permet de briser certaines frontières. Ils créent ainsi du fortuit. Si chaque homme sur le lieu restait immobile on serait alors en présence d'une certaine gêne, issue de la dualité du rapport final. Il est impossible de se confronter, dans cette configuration, les peurs personnelles, les «lois et les devoirs» de Corneilles reprendraient le dessus. Il faut faire gagner le désir. Alors les hommes jouent, ils contournent la confrontation et la difficulté du premier pas en créant des situations de rencontres fortuites.

Des hommes se repèrent, l'un part devant, l'autre suit, le premier s'arrête, le deuxième aussi, l'espace entre eux est effrayant, trop important, l'un des deux hommes reprend la marche, l'autre le suit, le premier fait demi tour, le deuxième continue, et la rencontre se produit dans un hasard artificiel. Le jeu permet donc d'éviter la peur de la confrontation, la marche occupe l'esprit, elle dynamise. Au-delà du jeu de soumission ou de domination évoqué plus tôt, c'est un vecteur pour vaincre une sorte de timidité, de vaincre ses démons. La mise en tension serait alors en somme, une manière de franchir sans douleur l'espace qui sépare de l'autre. Cette pellicule spatiale, cet infra-espace, qui sépare les protagonistes étant le plus puissant rempart à traverser dans les lieux de drague.

LE HORS CHAMPS

La question du hors champs est alors itinérante à la notion de désir. Encore une fois, c'est la stimulation de ces infra-spatialités qui provoque le désir. Le hors-champs, c'est à dire ce qui se passe en dehors du perceptible est alors le théâtre de toutes les imaginations. Ne pas voir, ne pas entendre, mettre à distance sont autant de frustrations qui ont un rôle opérant dans la construction des lieux de drague. Ce qui est important ce n'est pas ce que l'on voit mais bien ce qui est caché, ou bien ce qui se passe ailleurs. Ainsi, les fuites répétées des protagonistes, quelles soient en voiture ou à pied, provoquent un sentiment de frustration, la situation n'est plus vécue par le spectateur, il s'interroge. Pour pallier à ce manque d'information, il imagine, propose et projette sa réalité sur une action à laquelle il ne participe pas. C'est en somme le fantasme dont nous parlerons plus tard.

C'est par cette mise à distance, non plus spatiale, ni temporelle, mais par une mise à distance de l'information, que le désir est stimulé. Cette vision étire alors les deux concepts abordés plus tôt que sont la scène et les coulisses. Dans cette situation, ces deux éléments se retrouvent hybridés, confondus. La coulisse devient le lieu de l'imagination d'une scène potentielle. On comprend ainsi l'importance de l'imagination individuelle dans la construction d'images collectives. L'espace des lieux de drague, en une somme d'infra-espaces, certains de ces espaces sont vécus, d'autre imaginés.

On peut alors faire l'hypothèse d'un processus de construction de ces espaces imaginés. La promenade, les lieux de visibilité, comme la place, et les lieux de «rencontres fortuites», comme les chemins et les bosquets, sont autant d'étapes de création de cet imaginaire.

C'est une collecte d'informations actives, dans la mesure où le protagoniste capte des informations, sur le milieu qui l'entoure, sur les personnes et les situations qu'il croise et que, en même temps, il offre de l'information. Ces échanges d'informations sont opérés soit par une observation « passive » c'est à dire liée à une captation par le biais de la vue ou de l'odorat, soit par des échanges dialectiques issus de signes, de discussions ou tout autre mécanisme de communication non verbale propre aux lieux de drague. C'est une fois cette information collectée que les protagonistes élargissent l'espace vécu à un espace imaginé, alimenté de leurs expériences propres de collectes d'informations. Cet imaginaire hors de la vue trouve son équivalent au cinéma avec le hors champs. C'est ce qui n'est pas montré à l'image mais qui peut être imaginé par le spectateur grâce aux informations qu'il a pu collecter.

LE SEUIL

C'est donc par des jeux de mise en espace, par des jeux d'accessibilité, par des jeux d'éloignement que le lieu de drague peut se défendre d'une certaine immobilité qui provoquerait sa mort. C'est par ces jeux que le désir est attisé, que les corps et les esprits sont étirés, malmenés. L'interrogation, l'imagination sont, au-delà d'un espace vécu, une constituante de cette mise en tension permanente. Proposons ici un autre élément de cette tension permanente, celui du seuil. Le seuil admet deux orientations dans sa définition: la première se référant au passage, le seuil est ainsi le moment et la manière du passage, d'un changement. C'est la figure de l'entrée. Il est souvent utilisé en architecture, comme dispositif d'entrée dans un bâtiment, il définit également l'élément technique qui sépare au sol l'extérieur de l'intérieur dans un dispositif de porte ou de fenêtre. Le seuil, dans une deuxième orien-

tation, qui n'est pas antinomique à la première, fait état d'un niveau, d'une graduation. Des ces deux définitions ressortent donc certains éléments comme l'espace, l'échelle, le rapprochement, la graduation...

Dans sa deuxième orientation de définition, le seuil n'est pas un synonyme de niveau, il reflète plutôt une certaine norme admissible liée à un niveau. Le seuil de pauvreté, le seuil de douleur...

Le seuil dans les lieux de drague est ici utilisé pour définir l'espace entre deux personnes.

Pour mieux comprendre le phénomène de rapprochement ou d'éloignement et l'impact à la fois physique et symbolique qu'il peut avoir nous allons décomposer ce seuil. Tout d'abord, chacun est entouré d'un espace qui lui est propre, c'est le seuil de notre corps face au monde. Il nous éloigne ou nous rapproche des éléments, mais aussi des autres. C'est la «bonne distance» dans le rapport aux autres. Une relation courtoise veillera à conserver un écartement suffisant entre deux protagonistes pour que chacun des espaces personnels des deux personnes en présence se touche sans entrer en confrontation. L'épaisseur de cet espace est variable, il va se définir en fonction du contexte, de l'affection portée à la personne en face, c'est la figuration.

On peut laisser entrer ou non une personne dans cet espace symbolique. Ainsi vêtu de cette épaisseur, chaque protagoniste dans les lieux de drague se déplace. Le deuxième seuil qui sépare les individus c'est l'écartement entre les espaces privés qui entourent chacun. Ce rapprochement, comme nous l'avons vu plus tôt est difficile tant il peut susciter des interrogations. C'est le moment du passage à l'acte.

Mais la définition du seuil n'est pas que spatiale, il s'agit également d'un changement d'état. Le moment du rapprochement, c'est à dire du rétrécissement de l'espace entre les individus,

marque un passage d'un état «fictionnel», chargé de toute l'imagination que le protagoniste a pu y mettre, et un autre réel. C'est le moment où les traits sortent du brouillard, où les visages s'éclaircissent, où les odeurs des corps se partagent. Ce rapprochement est une sorte de mise à nu, où il devient très difficile de mentir. Les hommes en présence ne peuvent plus se cacher derrière des attitudes, derrière des vêtements. Le jeu est dans le regard droit, même si une multitude d'attitudes au service de la face continuent à essayer de tromper. Ainsi rapprochés, les sphères privées de chacun sont en contact. C'est une situation très instable, la découverte de l'autre peut à tout moment provoquer une répulsion, une mise à l'écart. J'ai pu observer à plusieurs reprises des hommes s'approcher, puis se séparer laissant là l'un des deux protagonistes à qui la rencontre convenait. Une fois cette instabilité passée, une fois les espaces personnels rapprochés au plus prêt, le temps du toucher succède à celui du regard. C'est le moment de la «pénétration» dans l'espace de chacun. Platon parle dans le mythe d'Aristophane de la rencontre de sa moitié. C'est un changement d'état important, le moment de la fusion des corps, quand l'un et l'autre, dans un ébat sexuel, tentent de ne faire plus qu'un par tous les moyens jusqu'à arriver à cette sensation de satiété qui conclue le partage.

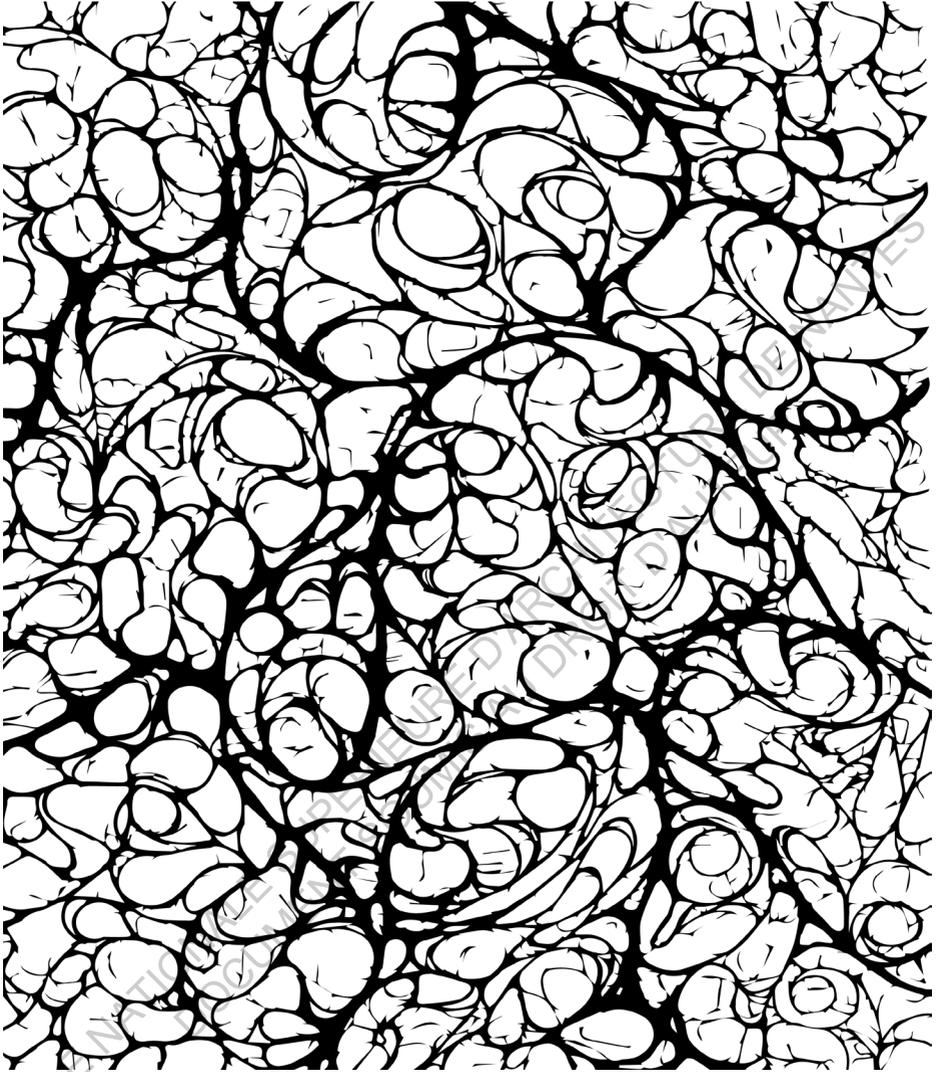
Bien évidemment, dans le lieux de drague ce modèle n'est pas unique, cette manière de procéder n'est pas toujours partagée. Certains hommes essaient par tous les moyens de toucher et par ce biais de brûler les étapes et de séviter toutes les interrogations qui peuvent surgir. Certains hommes quant à eux s'offrent littéralement. Il se proposent comme des objets. Sur les portes des toilettes de certains lieux de drague des hommes se définissent comme «trous» ou «bite à disposition» pensant ainsi échapper à ce partage des espaces. Ils perdent dans ces dénominatifs toute relation au monde, ils perdent leur corps et leurs pensées et ne sont plus que des objets

focalisés sur un élément de désir comme un sexe.

Dans tous les cas, l'élément qui permet le passage de ces étapes, quelles soient respectées ou brûlées, c'est le désir. La puissance du désir va être déterminante dans le dépassement de ces barrières car c'est un affect, c'est à dire un élément qui perturbe l'être. Nous reviendrons plus tard sur cette question à proprement dite du désir.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



FANTASME

*Outils du fantasme
Figuration et pornographie
Fantasme et désir*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Il est difficile de parler de fantasme. En France, le mot renvoie directement à la psychologie analytique de Jung et à la psychanalyse de Freud car ce sont eux qui ont remis ce mot en usage, plus tard Lacan également. Les écrits sur le sujet sont nombreux, parfois impénétrables, parfois opposés les uns aux autres. Aujourd'hui il est dans notre vocabulaire courant, souvent déformé, étiré pour coller à des discours et à des définitions qu'il ne devrait pas admettre. Soyons donc prudent dans cet exercice.

En allemand on retrouve le mot Phantasie qui désigne l'imagination. Il ne s'agit pas de la capacité d'imaginer mais du monde de l'imaginaire, de ses mécanismes, de ses rencontres et de tout ce qui peut l'animer. La Phanrasie c'est donc l'art de l'imagination.

En psychanalyse le fantasme est « une construction imaginaire, consciente ou inconsciente, permettant au sujet qui s'y met en scène, d'exprimer et de satisfaire un désir plus ou moins refoulé, de surmonter une angoisse ». Le fantasme comble le vide. C'est une chimère, qui épouse les contours d'un vide et qui s'y glisse afin d'assurer un équilibre. Pour simplifier la compréhension Freud propose quatre points de définition du fantasme dans ses écrits : « Il s'agit de scénarios, même s'ils s'énoncent en une seule phrase, de scènes organisées, souvent dramatisées sous une forme visuelle le sujet est toujours présent dans de telles scènes, soit comme observateur, soit comme participant grâce à une certaine permutation des rôles, des attributions. Un exemple typique est donné par le fantasme *ein Kind wird geschlagen* (un enfant est battu) analysé par Freud. Il semble aussi être le lieu d'opérations défensives suivant les modalités les plus archaïques : retournement sur la personne propre, renversement en son contraire, dénégation et projection. Dans la mise en scène organisée par le fantasme, la dimension de l'interdit est toujours présente dans le déploiement même du désir. »

Il s'agit ici d'une approche assez sommaire il faut en convenir mais le but n'est pas de réaliser une étude des écrits de Freud, mais de poser un cadre sémantique autour du mot Fantasme. Nous sommes en train de charger ce mot d'une définition qui nous suivra tout au long de cette partie. Afin de poursuivre l'approche Freudienne du fantasme, intéressons nous à celle de Lacan.

Ce qui est intéressant dans sa pensée c'est la relation qu'il dresse entre le fantasme et l'objet.

Dans toute tentative de définition du fantasme, la question du passage du réel à l'imaginaire est toujours posée. C'est d'ailleurs dans cet état d'entre deux, d'apparition, de projection, que se trouve le sens commun du mot fantasme en tant que mouvement entre un réel et un imaginaire avec toutes les surprises que cette superposition implique. Ainsi Lacan permet d'éclaircir cet état par la question de l'objet. Il propose la formule $a \llcorner$ pour comprendre cette relation presque mathématique. « Elle désigne le rapport particulier d'un sujet de l'inconscient* avec l'objet a. Le poinçon central symbolise l'ensemble des relations possibles entre les deux termes de la formule, il figure le nouage entre eux. »

Le fantasme est donc la relation entre des éléments symboliques et imaginaires en rapport avec le réel en jeu pour la personne concernée. Ce réel s'incarne grâce à un objet qui joue le rôle de substitut, qui est donc le fruit de projection de l'imaginaire sur un objet, afin de combler un vide, un manque primordial.

Ces objets de substitution (objets du désir) sont rattachés à l'objet qui manque, au vide, dont le sujet ignore souvent l'ori-

* *Divisé du fait de son entrée dans l'univers du signifiant ; c'est le sens de la barre portée sur le S.*

gine et même l'existante. C'est de l'ordre du refoulé. Les objets de substitution ne sont que des comblements éphémères et partiels, ils ne provoqueront jamais une sensation de satiété suffisante et durable. C'est une recherche éperdue et frustrante qui peut éloigner de la cause de son désir.

OUTILS DU FANTASME

Lors des rencontres sur les lieux de drague, j'ai souvent été interpellé par des vêtements, des situations, des démarches qui pouvaient paraître inadaptés à la personne qui les revêtaient ou bien à la situation. C'est grâce à ces personnes qui mentaient mal que l'idée de déguisement est apparue. Restituons ces propos dans le contexte général et rappelons que l'usage de la parole est très limité. C'est un outil qui n'est que peu apprécié, car il renseigne beaucoup, il est difficile à manipuler, on peut vite perdre la face avec la parole. La voix est tremblotante, le froid, la peur, l'autre, sont autant d'éléments qui font perdre toute crédibilité à la face présentée. Le corps, la posture, la géographie, les symboles, les vêtements, ... sont les moyens privilégiés.

Nous avons vu plus tôt que ces symboles constituent une dialectique propre aux lieux. L'ensemble de ces éléments qui servent à rendre crédible la face présentée sont de puissants outils symboliques au service du fantasme.

DÉCOR

Continuons à effiler la métaphore du théâtre. Le décor, c'est à dire les éléments spatiaux qui servent à fixer une situation, jouent un rôle important dans la projection du fantasme.

Les lieux de drague sont souvent organisés de la même manière, avec trois organes principaux mais le décor lui peut changer. Chaque décor renvoie à des symboles que nous allons aborder à travers divers exemples. Ces symboles peuvent être abordés comme les objets de substitution à un désir refoulé dont parle Lacan.

Le choix des lieux répond à une logique, en terme de recherche. Chaque lieu de drague peut ainsi proposer des pratiques et des logiques différentes. Outre des logiques de rapidité de la consommation qui est souvent l'argument des personnes qui pratiquent, on se rend compte, notamment sur les sites internet, que les lieux sont motifs à scénario, c'est à dire à la projection d'une histoire. Cette projection, qui répond à un désir, prend forme grâce à l'outil de comblement qu'est le fantasme, dans un lieu, un cadre, qui le rend à minima crédible. Par exemple, les lieux de drague qui se situent dans des parkings sous-terrains, on peut citer le parking de la galerie Beaulieu à Nantes, sont le théâtre d'activités sexuelles sadomasochistes. Le cadre lugubre, le noir, le béton, le froid, les néons, les peintures vieillies, les coulures, les réseaux apparents, les fuites, les voitures abandonnées, les sons décuplés, l'abandon de certaines parties ; sont autant d'éléments spatiaux, de l'ordre du décor qui participent à la mise en forme de la projection. Sur les sites qui répertorient les lieux de drague, une multitude de scénarios sont ainsi proposés dans ce lieu.

« Dans le parking souterrain de carrefour sur Nantes, mieux vaut s'éloigner du quick et de son drive. Sur place après un bon quick, possibilité de plan gay uro, avec travail des couilles. Pratique le gay sm : suce, lèche couille, homme paillason, travail des tétons, crachat, sodomie, lèche-cul ... »

Extrait du site <http://www.nantes-plan-cul.fr>

Autre lieu, autre ambiance, une petite forêt à proximité des facs. Beaucoup d'hommes dépassant les 50 ans s'y rendent car en arrière plan il y a l'université. Ils sont tous persuadés que des jeunes étudiants fréquentent ce lieu, entre deux cours, ou bien le soir. Alors ils attendent, excités à l'idée de croiser un jeune, ils regardent les bâtiments de l'université. En fait, il n'y a que très peu de jeunes à cet endroit, en raison justement de la proximité du campus. Les hommes qui y sont se racontent des histoires, ils attendent et finissent par avoir des rapports sexuels entre eux. Le motif de cette jeunesse aura été un objet de fantasme pour eux, comblé par une relation avec une personne de leur âge, mais dans un décor qui stimule ce goût pour la jeunesse. C'est par des projections que ces hommes obtiennent une sensation temporaire d'être satisfaits.

Ces deux exemples présentent donc deux possibilités de relation entre le décor et le fantasme.

La première est directement liée à une question d'ambiance, c'est un décor au sens premier du terme, un cadre qui facilite l'imagination. Les projections n'y sont pas très puissantes car le lieu est déjà une stimulation sexuelle en lui-même. Cet espace de parking est un substitut à des manques individuels mais participe pour lui-même à la construction de ces désirs. La forêt des facs, elle, est différente. C'est un décor qui par sa symbolique, stimule l'expression physique d'un désir. La présence de ces symboles participe au scénario qui permet de dépasser les limites et de passer à l'acte. Les rapports ne se font pas avec quelqu'un qui est l'objet du fantasme, il ne

s'agit pas d'un «jeune» mais de la projection de cette figure du jeune, sur un objet quelconque, ici, un homme du même âge. Enfin, un dernier type de lieu a vu le jour grâce à internet. Il s'agit des lieux directement rapprochés d'une pratique sexuelle déterminée. Il est difficile de dire si ces lieux sont exclusivement dû à leur référencement sur les sites internet mais cette connexion permet à minima de les conserver en tant que tels. Certains lieux de drague sont en effet proposés pour exercer un certain type de pratiques sans qu'il n'y ai de justification possible liée à un décor comme dans les deux premiers cas. C'est le cas par exemple du parc de la Chezine à Nantes qui est ainsi présenté :

«La promenade de la Chezine est un endroit idéal pour faire des rencontres sexy sur Nantes. Si vous ne trouvez pas, c'est assez simple, c'est l'endroit qui relie le quartier Canclaux au parc du Procé. C'est discret, car non éclairé la nuit. Le plus simple est d'y accéder par la rue Bouchaud. Ne s'y rendre qu'après la nuit tombée sinon trop risqué. Pour les hétéros le plus simple est de passer une annonce de rencontre coquine sur notre site ou ailleurs. On ne va pas là-bas pour faire une rencontre amoureuse, mais plutôt pour des rencontres fétichistes. On ne sait pas pourquoi cet endroit est devenu le point de ralliement des hommes et femmes fétichiste nantais. Lèche pied, dominatrice, rencontre sm légère, tout est bon et à consommer sur place à vos risques et périls.»

Extrait du site <http://www.nantes-plan-cul.fr>

Ces lieux sont alors chargés d'une certaine symbolique pour ceux qui les pratiquent en raison de leur référencement. C'est la théorie du «on sait que...» On sait que c'est ici, on sait qu'il peut se passer ça ... C'est de la projection issue d'une information numérique. Nous reviendrons dans la partie «figuration et pornographie» sur cette question de la relation entre présentation de lieux sur internet et construction du fantasme.

Une autre expérience a été faite dans un lieu de drague suite à la rencontre avec un homme qui a soulevé la question de l'accroche. L'accroche, ou l'écran, c'est un objet, qui peut être par exemple ici un mobilier urbain et qui sert d'écran aux projections du fantasme. Dans la partie suivante nous verrons que les vêtements peuvent opérer ce rôle. Cet homme rencontré dans le Parc du Crapa à Nantes est assis sur une table de camping, il est en dehors de l'activité frénétique des marcheurs qui arpentent le parc à la recherche d'un partenaire. Lui il est plus loin, il observe, sans jamais quitter cette table. Après plusieurs minutes de discussion, se faisant d'abord passer pour extérieur à ces pratiques puis finissant par me dire qu'il était un pratiquant du lieu, il m'explique l'importance de cette table de camping : *«Le lieu, c'est ça qui est existant. Pas forcément le décor tu vois, mais le fait de savoir pourquoi on est là. Tu vois tu te trouves sur une table et la tu fantasmes car tu sais que c'est là que ça va se passer»*

On comprend ainsi le rôle opérant dans le fantasme du mobilier car il permet un jeu d'aller-retour, entre le réel et l'imaginaire. Ces objets, aux formes simples, deviennent des images mentales sur lesquelles peuvent se fixer les fantasmes. L'individu s'y met en scène, dans la situation répondant à son désir. L'objet « table » joue le rôle de vecteur, mi-réel, mi-imaginaire, un état d'entre deux, à mi chemin entre ces deux états au monde.

COSTUME

Le costume, c'est à dire les vêtements portés, sont eux aussi objet de fantasme. Il s'agit d'une stratégie de présentation d'une face susceptible de nourrir à la fois ses propres fantasmes, être dans ce lieu une personne qu'ils ne sont pas à l'extérieur, une sorte d'auto-dévoration de sa propre image par l'emprunt de l'image de quelqu'un d'autre, mais c'est également une stratégie pour incarner une personne qui pourrait être vecteur des projections des fantasmes d'autres hommes.

Le vêtement devient ainsi un outil pour crédibiliser la face, la figure, qui est proposée. Prenons l'exemple de cet homme qui est venu habillé en jeune des cités et que j'ai décrit dans mes rencontres : *« Quelques minutes plus tard, profitant d'un retour au calme, un homme descend de sa voiture. Il est habillé en survêtement, avec de grandes chaussettes blanches qui remontent et dans lesquelles il a glissé le bas de son jogging. Il porte un tee-shirt de foot, des baskets et une casquette. Un accoutrement qu'il ne semble pas habitué à porter. Ces vêtements semblent assez anciens, comme si il avait utilisé ses fonds de penderie pour se constituer un déguisement. Il accentue une démarche assez particulière, créant ainsi une tension entre le personnage proposé qu'on s'attendrait plus à croiser dans un hall d'immeuble d'une cité sensible que sur un lieu de drague. Il ne semble pas habitué à cette tenue et encore moins à cette manière très artificielle de marcher. »*

Le personnage qu'il semble vouloir incarner ici est une figure récurrente dans la communauté gay, celle du « lascar », reconnaissable par son style vestimentaire, parfois d'origine maghrébine, vêtu de chaussettes, de casquette, de baskets... Il joue au foot parfois. C'est un archétype, une image, d'un style d'homme aujourd'hui très en vogue. Une virilité qui, il faut le rappeler, ne répond pas à des standards fixes, la viri-

lité n'étant pas perçue de la même manière, par les mêmes codes, chez un ouvrier que chez un cadre. Tout un mouvement en découle, celui des kiffeurs. Il est difficile de poser une définition précise de ce mot. Dans une définition large, les kiffeurs sont des groupes d'individus «show-off» qui aiment se montrer, qui se déplacent en bande, qui dépensent de l'argent et qui recherchent le plaisir absolu, des sortes d'épicuriens en somme. Le terme est beaucoup utilisé pour désigner les rappers, Booba par exemple l'utilise. Par extension il est utilisé dans certaines cités et est devenu au fil des années un terme courant. Dans le milieu gay, les kiffeurs renvoient à un certains nombres de pratiques sexuelles liées à cet imaginaire de rappers, de cités et de lascar.

Ce mouvement est proche de celui des Sneakers, qui affectionnent particulièrement les odeurs et les marques de baskets populaire au début des années 2000 comme les Tn, les airmax ou les requins. Les pratiques sexuelles sont variées autour de ce sujet mais souvent «hard», avec certaines pratiques d'humiliations combinées à une recherche d'anonymat. Une sorte d'enfant d'une culture pornographique où les codes de la sexualité sont hybridés, une conséquence peut être de cette première génération ou la pornographie est en libre accès.

Ainsi est née une figure, que cet homme semble ici vouloir représenter. On retrouve souvent ce genre de personnages dans les lieux de drague où le décor participe à cette face, dans les parkings, les toilettes publiques ou bien au parc du Crapa à Nantes qui, comme pour le cas des facs, présente un arrière plan intéressant, en l'occurrence ici le quartier de Malakof. Cet homme réutilise donc des codes vestimentaires qui sont motif à fantasme pour eux même, c'est le cas de la basket par exemple pour un homme qui a des pratiques de sneakers, ou bien dans sa globalité, pour leur symbolique liée à un personnage de cité qui est une figure qui suscite

le fantasme. Par cette accommodation d'objets, le personnage met en place un discours, une histoire qui sert à la fois d'auto-satisfaction d'un désir et d'écran de projection pour les autres hommes autour. L'objet devient un récepteur de projection de fantasme, c'est à dire une projection de l'imaginaire dans le réel, afin de combler un manque. Ce manque, inconscient, ne peut-être expliqué ici car il est profond et personnel à chacun. Jung parle d'ombre. Ce qu'il est important de comprendre c'est cette capacité du fantasme à projeter, à faire un semblant de réel. C'est le même rôle qui est établi ici entre le réel et l'imaginaire que la table pouvait avoir dans l'exemple précédent.

D'autres vêtements peuvent eux aussi renseigner et donc devenir motif à fantasme, notamment ceux qui renvoient à un métier et donc à un certain imaginaire qui peut tourner autour. C'est en somme, un fantasme de l'uniforme ici, le banquier, le plombier... Peu importe si ces faces sont réelles ou non, peut-être que cet ouvrier est en fait un cadre sup avec ses vêtements du dimanche. Ici chacun propose sa face, son imaginaire. Souvent assez caricatural d'ailleurs, les traits sont forcés afin de simplifier la compréhension et de la rendre immédiate, un grand échange d'images d'Epinal.

Autre vêtement, au sens très large d'élément entourant le corps, nous pouvons citer la voiture comme objet du fantasme également. Ce moyen de locomotion indispensable est également un vecteur de messages qui peuvent stimuler le désir. Notamment les camions floqués au nom des entreprises. Ils attendent d'une certaine manière de la véracité de la face proposée liée à un métier. Un charpentier peut ainsi aller chercher une personne dont la voiture est floquée à l'effigie d'une banque pour avoir un rapport avec lui, avec tous les désirs refoulés qui sont derrière. Depuis peu, cette pratique diminue, en raison de l'installation de réglementations liées

au stationnement. Car si ces véhicules utilitaires peuvent être objet de fantasme ils peuvent aussi et surtout être des éléments qui trahissent l'identité de la personne. Aujourd'hui, dans un contexte où les contraventions sont à la hausse, il est difficile de justifier de la présence de son véhicule à cet endroit. Nous y reviendrons bien sûr dans la partie qui s'intéresse aux conflits mais nous pouvons déjà dire que ces véhicules sont la cible des politiques locales visant à limiter le trafic par des arrêtés municipaux car ce sont les cibles les plus faciles à faire disparaître.

FIGURE

Ainsi, l'ensemble de ces objets, qu'ils soient de l'ordre du décor, du mobilier, du vêtement ou de la voiture, permettent de créer un idiome, ou chaque élément compose un langage commun, syllabe après syllabe. Mis bout à bout ils forment des phrases, qui renseignent, des «formules» pour reprendre la vision Lacanienne du fantasme. C'est l'apparition des figures, qui sont alimentées également par l'ensemble des dispositifs corporels et comportementaux abordés dans la partie liée au théâtre, comme la démarche ou bien l'emplacement dans les lieux. L'ensemble des critères permettent de définir des figures. Certaines sont uniques mais d'autres sont récurrentes. C'est le cas de la figure de l'hétéro, objet de fantasme par excellence dans les lieux de drague, peut-être même l'incarnation de l'essence des lieux de drague. Cette figure de l'hétéro admet des variantes, elle est hybridée au fil des représentations et des interprétations de chacun.

Quelque points sont cependant récurrents et permettent de la définir. Elle se compose de critères subjectifs gravitant autour d'une certaine virilité mais également autour d'une pureté.

A défaut d'être antinomiques, ces deux notions semblent difficiles à rapprocher. Beaucoup de lieux de drague reposent sur un mensonge commun, la présence de femmes. C'est un mythe, une contre vérité entretenue par tous. Sur les annonces et les présentations, il est souvent question de femmes, comme dans l'annonce présentée plus tôt. Je n'ai jamais vu aucune femme au sein d'un lieu de drague. L'ensemble des pratiquants à qui j'ai pu poser la question vont également dans ce sens. Alors pourquoi cette rumeur de femmes est-elle si présente ? Il s'agit peut-être d'un faux motif. Les hommes qui se présentent comme hétéro peuvent, si ils perdent la face dans un lieu de drague, dire qu'ils sont à la recherche de femmes. Beaucoup d'hommes interpellent d'autres hommes en demandant «Et ! T'aurais pas vu une femme ?»

Dans le film *l'inconnu du lac*, on assiste d'ailleurs à cette scène, où un homme, pas très attirant physiquement, demande aux autres hommes où sont les femmes. Une manière d'attirer l'attention. Par cette question, les hommes en face pensent avoir à faire à un «hétéro» égaré, à la fois viril car il n'est pas gay et pur ... car il n'est pas gay. Une technique probablement vieille comme le monde, qui nourrit l'histoire du cinéma et les écrits des quelques auteurs qui osent en parler, comme Renault Camus. Le mensonge de la présence de la femme est donc un des vecteurs qui permet à la figure de l'hétéro de briller.

L'hétéro, c'est celui qui, par définition, n'a pas grand chose à faire là, il représente ce que les protagonistes ne sont pas. La consommation d'hétéro permet donc de combler ce qui pourrait être présenté comme un vide. Elle permet également de «ne pas trop y perdre». Dans la relation sexuelle avec un homme, mieux vaut-il le faire avec quelqu'un qui est hétéro que quelqu'un qui est gay, ça fait moins gay. On s'y perd à force. L'hétéro dans ces lieux est un mythe.

C'est l'expression allégorique d'une idée abstraite; l'exposition d'une théorie, d'une doctrine sous une forme imagée. Une mise en scène symbolique. Beaucoup d'hommes fréquentent les lieux de drague car ils pensent coucher avec des hommes hétéros, et ils se présentent eux aussi comme étant hétéro, ainsi la boucle est entretenue. Cette figure marque le refus d'appartenir à ce qui est une culture à part entière, on parle souvent de communauté gay. Malgré des pratiques sexuelles complètement abordables, il y a un refus net et catégorique d'appartenir de quelque manière que ce soit à la communauté gay.

La figure de l'hétéro, occupe donc une place fantasmagorique au sein des lieux de drague car elle connecte à un quotidien et permet ainsi de le transcender. Certains hommes me parlaient du fantasme de rencontrer des collègues de travail, voilà une manière de capter le quotidien pour le transcender. Ici, coucher avec mon voisin de bureau, avec mon patron, avec mon banquier c'est possible. Au delà de ce rôle fantasmagorique, la figure de l'hétéro joue donc un rôle important dans le rejet d'une identité gay. C'est ce qui permet de conserver une certaine connexion au quotidien, à la normalité, à la banalité afin d'accroître la sensation de transcender le quotidien car c'est bien lui qui nourrit le fantasme et qui est à la fois fait de désir.

Photographie ►
d'Amélie Landry



ES



FIGURATION ET PORNOGRAPHIE

La figuration regroupe donc l'ensemble des mécanismes qui permettent de présenter une figure, une face dans les lieux de drague. Comme nous venons de le voir, ces mécanismes sont autant motifs à fantasme que la figure elle-même, qui en est la finalité. Ces deux étapes sont fantasmatisées dans une double stratégie de fantasme pour soi et de fantasme pour les autres.

En dehors des lieux de drague, la figuration joue le rôle d'outil de contrôle d'une certaine bien séance. C'est notamment la distance aux autres, la face, le comportement...

La pornographie, c'est à dire «la représentation* de choses obscènes, sans préoccupation artistique et avec l'intention délibérée de provoquer l'excitation sexuelle du public auquel elles sont destinées.» peut également être perçue comme un comportement. Une représentation, vestimentaire, faciale, comportementale, d'un désir sexuel.

La figuration et la pornographie sont donc deux éléments antinomiques sauf dans les lieux de drague où l'un et l'autre se superposent dans un jeu complexe.

* Sous forme d'écrits, de dessins, de peintures, de photos, de spectacles, etc...

GLOBAL ET LOCAL

Cette question du local et du global part d'une étude des villes globales de Georges Simmel.

C'est une mise en perspective de son schéma de pensée et de ses arguments appliqués aux lieux de drague. Un certain nombre d'éléments, de remarques et de comportements étudiés par Simmel entrent en reconnaissance avec des choses observées dans les lieux de drague. Il ne s'agit pas d'appliquer la pensée de Simmel au lieux de drague mais de l'utiliser comme un cadre de pensée afin de commencer à percevoir certains liens entre le global, le local, la figuration, la pornographie et le fantasme.

Pour situer rapidement les écrits de Simmel sur la question de la ville globale, il propose de mettre en exergue un rapport paradoxal entre un comportement de moue blasé issue d'une ville standardisée et maîtrisée par l'espace (et non pas par le temps) et l'incapacité de gérer des situations locales. Précisons toutefois que cette notion de ville globale est théorisée par Saskia Sassen, Simmel parlait de métropole. Nous croisons ici les propos de ces deux auteurs.

Les lieux de drague sont eux aussi des lieux où, comme en ville, il est possible d'observer ces comportements de marcheurs, ou l'arrêt est suspect, ou la moue blasée, c'est à dire l'absence de démonstration de réaction aux stimuli est totale.

C'est une manière de montrer une certaine habitude dans un milieu, être coutumier de tel ou tel bruit. En fait, il s'agit de paraître normal, de ne pas être dans l'hyper-réaction, cacher ses sensations, ses ressentis. Ces comportements répondent à une certaine forme de standardisation, de la ville dans le cas de Simmel ou de Saskia Sassen, des organes opérants dans le cas des lieux de drague. Cette standardisation est marquée par la répétition de techniques d'organisations spatiales, par la récurrence des mêmes typologies de mobilier, des mêmes lumières... Les projections sont donc horizontales, c'est à dire

dans l'espace, d'un point à un autre. Les hommes qui se trouvent avenue de la forêt sont sur le même schéma d'organisation qu'à la ville au Denis ou bien au parc du Crapa. C'est la récurrence de cette habitude qui permet une certaine habitude. Les points communs avec Simmel s'arrêtent presque là. Nous l'avons déjà envisagé plus tôt, pour être opérant, le fantasme se nourrit du quotidien afin de mieux le dépasser. On assiste donc à un jeu assez contradictoire entre des cadres assez standardisés, qui pourraient être qualifiés de globaux, avec des projections horizontales, spatiales. Superposé à ce système, celui des projections dans le temps, c'est le fantasme. Les hommes qui fréquentent les lieux de drague sont à la recherche d'une expérience de liberté, ils fuient un certain quotidien. Le fantasme, c'est la projection dans le réel de tout ce qui ne peut normalement pas s'y passer. Ainsi, les lieux de drague opèrent des mariages parfois difficiles entre un artefact de quotidienneté et des situations exceptionnelles. C'est là que ce trouve la stimulation des désirs, dans la superposition des systèmes. C'est sur ce point que les lieux de drague s'écartent des systèmes de pratiques normatives, usuelles de la ville.

La figuration et la pornographie, autrement dit la bien-séance et l'exposition de l'obscène et du désir peuvent dans ces lieux se superposer. C'est une alliance délicate, qui parfois peut choquer certains protagonistes mais qui peut également rassurer sur la présence. A plusieurs reprises, l'exposition de la nudité, de l'excitation, de l'érection ou même du rapport sexuel m'a été volontairement montrée dans un but de figuration et d'une certaine forme de bien-séance, tout un art de séduction en somme, à mon égard.

Lors de mes premières rencontres, j'avais été étonné de cette marche perpétuelle, ou chacun semblait inattentif à son milieu.

La nature était bruyante, odorante, et les hommes présents ne semblaient pas y réagir. Partout des comportement me surprenaient, des hommes qui bronzent nus, d'autres qui entament une fellation, un autre qui se masturbe derrière un arbre. Les autres hommes eux restaient, semble-t-il impassibles. Et puis, dans une deuxième lecture de ces lieux, en prenant le temps de décanter ces rencontres, je me suis rendu compte que les échanges étaient partout, ils étaient juste différents de ceux auxquels nous sommes habitués. Le corps, les vêtements, les postures, tout a du sens. Mais il ne faut pas oublier la découverte de départ, celle de personnes à la moue blasée. On pourrait penser, et c'est en partie vrai, que ces comportements, comme ceux qui sont opérés en villes, existent pour montrer une certaine habitude qui permet l'acceptation. Une sorte de rejet de la négativité, la négativité étant ici le désir de nuire aux pratiques. Mais nous pouvons faire l'hypothèse, qu'au-delà de mécanismes de reconnaissance, de mécanismes auto-défensifs, ils s'agit également d'un jeu, peut-être inconscient, mais d'un jeu quand même. Le jeu du quotidien. C'est ainsi que nous nous relierions aux constatations précédentes, sur la question de l'objet et du fantasme. L'artefact du quotidien est existant car les protagonistes savent pertinemment qu'il va être transcendé, qu'il va être renversé. Le passage de cet état global des lieux, c'est à dire un lieu de drague parmi tant d'autres, qui présente des spécificités de décor mais qui, dans son organisation, est le même qu'ailleurs, à un lieu local, qui existe par l'expérience non plus spatiale mais temporelle, c'est le moment de la cristallisation, de la confrontation au réel, du fantasme. C'est par ce mécanisme qu'une altérité c'est à dire une relation à l'autre est réellement possible. C'est à ce moment que les corps quittent la chasse pour se toucher, se sentir. C'est à ce moment que le parfum se découvre, que les détails s'explorent, que le caché se révèle, que la chaleur de la peau s'échange.

INTERNET

Il est intéressant de regarder dans ce travail de compréhension de fonctionnement des lieux de drague, l'image présentée de ces lieux sur internet. Comme nous l'avons déjà dit à de nombreuses reprises, il existe un grand nombre de sites et d'applications mobiles pour répertorier, classer et noter les lieux de drague. Cette présence numérique est contestée, car beaucoup d'hommes présents sur les lieux de drague refusent cette ère de la rencontre numérique, car elle serait basée sur des critères uniquement physiques, éloignant la notion de «service rendu entre hommes».

Cependant dans le cadre de cette étude il est impossible de ne pas s'y intéresser, d'autant plus que ces sites constituent une source formidable de témoignages et d'informations sur les lieux de drague. Le fait de répertorier ou de supprimer un des référencement de lieu peut être un acte de naissance ou bien de mort pour un lieu de drague. Certains lieux existaient bien avant que le numérique ne les répertorie mais il est aujourd'hui indéniable que ces répertoires, ces promotions participent à un plan de communication qui permet d'attirer de nouveaux pratiquants.

Outre une visibilité, c'est un réel objet de fantasme qui est présenté sur ces sites. C'est une amorce au lieu de drague, une amorce à l'expérience de la drague et à l'expérience de l'échange sexuel. Le numérique offre cette capacité d'entre deux, entre le réel et l'imaginaire qui propose une nouvelle définition, ou du moins de nouvelles échelles de définition du fantasme.

Les descriptions sont des récits pornographiques, c'est à dire qu'ils esquissent, qu'ils représentent, un certain récit de désirs sexuels spécialisés dans le but d'exciter le lecteur.

Repartons du texte extrait de «Nantes plans culs» un site internet de rencontres, local, qui consacre une partie aux lieux de drague qui a été présenté plus tôt sur la promenade de

Chézine comme lieu fétichiste. Tout d'abord, nous remarquons que la toponymie est très présente. Elle renvoie à des lieux que les nantais fréquentent quasi quotidiennement, ce qui accroît l'attrait et la facilité de projection. Il y a une narration descriptive, qui offre une relation à la temporalité est forte. C'est la nuit, il n'y a pas de lumière, tout un cadre d'imaginaire est déjà proposé. Les pratiques sont elles aussi suggérées. Différents lieux dans ces répertoires sont affiliés à des pratiques sexuelles bien spécifiques. Ces spécificités sont encore un moyen d'identification, afin de proposer de rentrer plus facilement en connexion avec le lieu. Les personnes qui lisent ces annonces peuvent, grâce à un imaginaire personnel et collectif, se représenter le type de scènes auxquelles ils pourraient assister si ils s'y rendent. Ainsi, les sites internet proposent de réels cadres, comme ceux proposés aux abeilles pour établir leur ruche. Ici, c'est une trame pour l'imagination, pour une projection du fantasme sur un réel qui ne l'est pas encore, où chaque protagoniste se met en scène. Ce travail est toujours mené en amont de rencontres, par le biais d'internet ou non.

C'est ce dispositif de fantasmagorie du lieu qui permet d'adopter une figuration crédible lors de son arrivée. Ainsi, la ville qui selon Goffman est le lieu de la figuration, le théâtre, est ici présentée comme étant la coulisse des lieux de drague. Internet permet également l'apparition de nouvelles pratiques comme le scénario. Les hommes postent des propositions, indiquant leur présence et leurs désirs.

C'est une proposition de partage du fantasme, une autre dimension d'un cadre de projection de l'imaginaire où la question de la mise en scène est très importante. Il y a une écriture, un passage par un outil textuel avant d'activer le jeu. On comprend encore mieux dans cette situation, et en conservant notre filiation au théâtre, la question de la représentation.

Cette représentation, textuelle puis figurative utilise tout au long de son processus de convergence, d'un global vers un local de la pornographie, qui est indissociable de la figuration ici. C'est l'expression tant physique que psychique d'un désir.

FANTASME ET DESIR

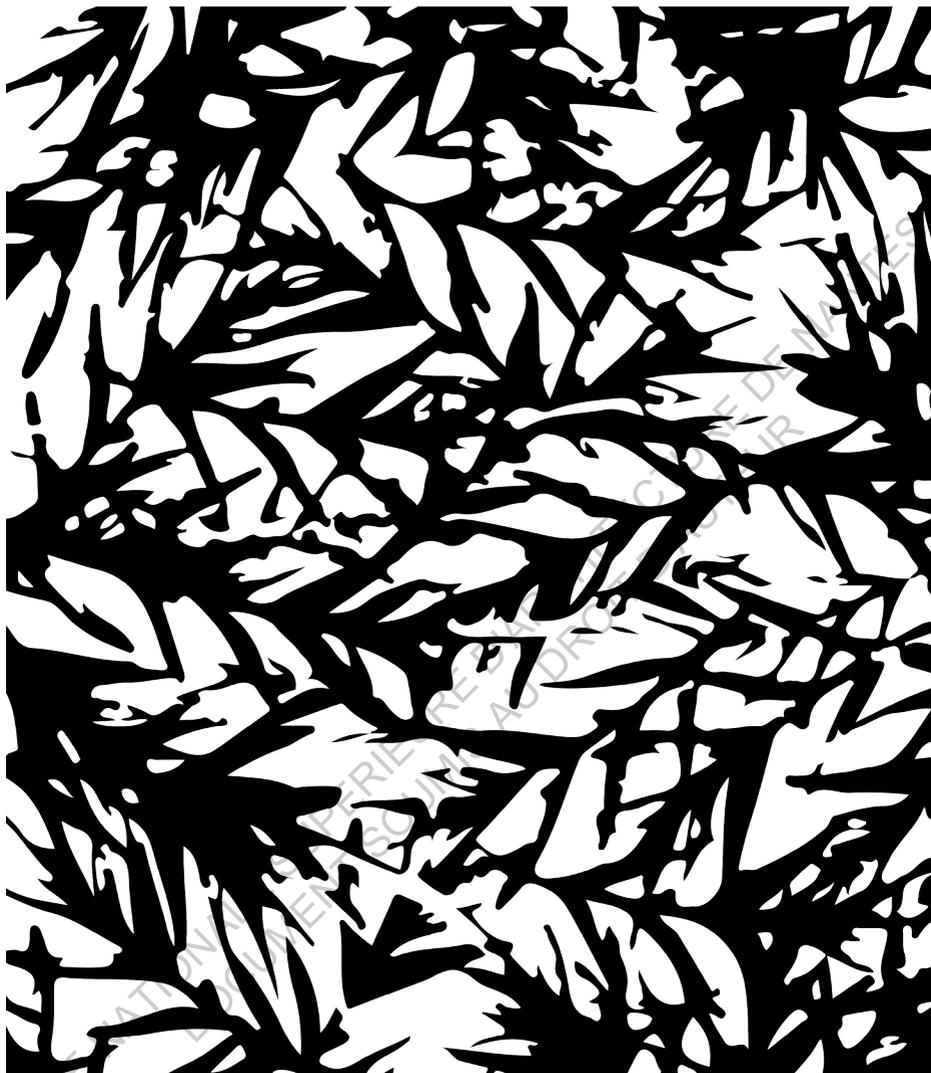
La relation entre le fantasme et le désir dans les lieux de drague semble donc exister. Le désir joue justement de ce curseur entre le réel et l'imaginaire. C'est une force qui dépasse l'imaginaire et entrevoit toujours une existence réelle car elle déforme le corps et la psyché. Le désir renvoie à un manque, à une frustration, parfois profonde, et n'est donc pas à confondre avec le besoin. Ce n'est pas une virtualité pure, c'est en ça que le désir est complexe car dans sa construction, il projette une finalité, le but de tout désir est d'arriver à une fin, mais par cette expression il est déjà dans l'amorce des premiers gestes de finalité, par son impact sur le corps et la psyché. Le désir est donc le vecteur, pour le dire simplement, d'action du corps et de l'esprit dans l'application au réel d'un imaginaire. C'est la réalisation du fantasme. Mais comme nous l'avons vu, le désir, autant que le fantasme ont la capacité de lier l'Homme à un objet. Par la frustration, la projection, la sublimation... C'est un point commun entre ces deux mécanismes. Ainsi, l'objet condense les projections, mais dans le fantasme il n'est qu'un complément partiel et temporel de cette frustration. Il n'y a rien de définitif.

Or le désir lui, est à la recherche d'une finalité qui comble de manière pérenne cette recherche. Tant que cette finalité n'est pas effective, il a le pouvoir d'action sur le corps et sur l'esprit. Le fantasme fait alors office de moyen de décompression, c'est un artefact pour tromper le désir, lui donner un sentiment de finalité afin qu'il se calme. La quête des hommes dans les lieux de drague est donc sans fin, de part cette construction. Les lieux de drague offrent cet artefact de satisfaction, de comblement temporaire.

C'est une sorte de Catharsis, c'est à dire un moyen de libérer certaines pulsions, certains désirs, par le biais d'une expérience. Dans la philosophie, Aristote parle de lieu de la purgation dans «la politique». Par extension, le théâtre est souvent rapproché de la Catharsis, pour sa capacité à apaiser. *«Les actions des personnages et leurs issues souvent funestes, dans la tragédie, susciteraient la crainte et la pitié et le spectateur se verrait alors allégé, purgé, des passions dont il vient de voir la représentation scénique. Cette mécanique cathartique a longuement été discutée, notamment par les dramaturges du xviiie siècle.»* *Definition CNTRL*

Le langage, l'écriture, sont des actes qui peuvent être effectués en aval d'une expérience où le corps est physiquement impliqué dans la réalité. Parfois cette exercice suffit pour que les protagonistes trouvent ce qu'ils cherchaient. Parfois, cet exercice se traduit par l'action de la chasse dans les lieux de drague. Certains hommes m'ont rapporté se contenter de cette recherche comme frisson suffisent, d'autres vont jusqu'à la relation sexuelle.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



TERRITOIRE 1

*L'ennemi
Politiques
Définition du territoire*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le territoire. Administratif, animal, défendu, protégé, maritime, national, neutre, métropolitain, souverain, de vente, de l'art, cutané, international, boisé, vaincu ...

Le territoire est une surface, une projection à plat.

C'est une facilité de discours.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'ENNEMI

DANGERS

Un certains nombres de dangers menacent l'existence des lieux de drague. Le premier des dangers comme nous l'avons vu plutôt c'est « lui-même », il est sa propre condition de mise en danger. L'auto-dévoration, la gangrène, c'est sa propre mutation en un lieu d'ennui. Si le lieu de drague perd en dynamisme, en tension, si le jeu de fuite se calme alors il sera voué à disparaître. C'est cette dynamique qui le stimule et qui l'entretient. Il n'existe que si il y a des gens pour le pratiquer. C'est une menace interne et profonde. Il faut également rappeler que cette mort est parfois nécessaire. Les lieux de drague sont hétérotopiques au sens médical du terme, c'est à dire que ses organes sont mouvants, rien n'est fixe. Ainsi, avenue de la forêt par exemple, il est possible d'observer ces parties du lieu de drague qui se nécrosent ou bien qui se réveillent en fonction du déplacement des chemins, des lieux de stationnement...

L'autre danger dans les lieux de drague est lui aussi interne, il touche à l'organisation sociale du lieu. Le mauvais comportement, où du moins un comportement qui ne correspond pas aux attentes, peut également provoquer une mort temporaire du lieu. Un homme, même si il est là pour draguer, a un comportement inadapté, il peut faire fuir l'ensemble des protagonistes et ainsi neutraliser le lieu pour une période

plus ou moins longue. A l'inverse ce comportement déplacé peut également être une source de fascination et raviver le lieu, c'était le cas de l'homme à la moto.

D'autres dangers sont quant à eux externes et beaucoup plus difficiles à définir. Ils peuvent être de trois natures. Certains perturbateurs sont des civils, des auteurs de troubles qui, dans une logique de voyeurisme, ou bien dans le désir de protester, viennent perturber les lieux de drague.

Je ne veux pas entrer dans une étude des motivations de ces personnes, notamment en raison d'un manque considérable d'informations, mais nous pouvons cependant nous poser la question : pourquoi ces personnes viennent jouer les troubles fait ? Quelle dimension de voyeurisme peut comporter ces actes ? Quelles motivations, quelles frustrations, sont à l'origine de ces actes ? Mais d'ailleurs, quels actes ? Il est difficile de répondre à cette question. Pendant que j'écris ce mémoire, une rumeur d'agression homophobe circule, elle aurait été perpétuée à la Beaujoire à Nantes, dans un parking échangiste, vous vous souvenez, celui ou « il y a plein d'hétéros » selon l'homme rencontré au Crapa. La question de l'agression peut parfois faire figure de mythe.

A chaque rencontre j'ai posé la question « avez vous déjà assisté à une agression ? » A chaque fois, les hommes répondaient ne pas avoir participé ou vu, mais ils en ont tous entendu parler au moins une fois. C'est le risque qui flotte au dessus des pratiquants, la peur de la mauvaise rencontre. Cette peur stimule peut-être le désir ? Ainsi, le mythe de l'agression habite quotidiennement les lieux, une peur commune mais est-elle nécessairement nourrie ? Lors de rencontres avec des politiques ou bien des membres des forces de l'ordre la question a également été posée. Ils n'ont, pour le secteur de l'avenue de la forêt, jamais reçu de plainte. Il n'y aurait donc jamais eu d'agression ? En tout cas pas de plainte, compréhensible peut-être en raison du désir d'anonymat des protagonistes et de la difficulté d'expliquer le pourquoi de sa présence en

ces lieux. Cette question est donc restée sans réponse jusqu'à ce jour. Pourquoi craindre l'agression, pourquoi mettre en place autant de dispositifs de précaution comme au Crapa, si jamais personne n'a vu ou vécu d'agression ? S'agit-il d'une omerta ou bien d'un mythe qui nourrit le désir d'expérience borderline des protagonistes ? Une rumeur au service d'un inconscient collectif ?* Dans cette définition issue notamment de l'étude des écrits de C.G Jung, les lieux de drague, face à un inconscient collectif, peuvent être décrits comme un lieu de projection des éléments refoulés par la ville qui est ici une figure de cet inconscient collectif supposé, à l'échelle de ce groupe, motif à se faire peur mais aussi à une certaine solidarité.

* «L'inconscient collectif est un concept de la psychologie analytique s'attachant à désigner les fonctionnements humains liés à l'imaginaire, communs ou partagés, quels que soient les époques et les lieux, et qui influencent et conditionnent les représentations individuelles et collectives.»

Définition wikipedia

L'ADMINISTRATION

Certains hommes lors de rencontres tentent de définir un ennemi lié à une gouvernance étatique qu'ils appellent «administration». Par ce dénominateur, ils désignent aussi bien la gendarmerie, la police, la métropole ou bien la mairie. Il y a un rapport de conflit face à ces institutions.

«Ici on peut faire ce qu'on veut, sans être emmerdé. Des fois, l'administration vient foutre le bordel en mettant des panneaux ou en coupant des arbres.» Extrait des rencontres

Il semble difficile pour les personnes qui pratiquent les lieux de drague de définir cet ennemi, qui se retranche derrière des institutions et qui n'est jamais visible. Il y a donc une personnification de la négativité derrière «l'administration», une figure du pouvoir qui est antinomique aux activités qui peuvent avoir lieu. Les réponses à ce sujet sont souvent assez franches de la part des protagonistes, on peut également les retrouver sur les forums où certains hommes fustigent ce qu'ils perçoivent comme une entrave à leur liberté. L'administration, qui est dans nos villes un bien public, un bien commun. L'administration c'est le désir de la transparence, de l'hyper-visibility, c'est la nécessité de nommer, d'identifier, de classer. C'est donc un modèle, une structure, fondamentalement opposée aux lieux de drague.



DE 22H
A 8H

E

Photographies
Avenue de la forêt



POLITIQUES

Afin de comprendre comment cette «administration» impacte les lieux de drague il me paraissait intéressant d'essayer de recueillir leurs discours, dans des méthodologies et face à des acteurs différents. J'ai ainsi pu, lors d'un des nombreux contrôles de gendarmerie, me faire passer pour un dragueur afin d'observer les réactions et les comportements.

«Ils me demandent de sortir de mon véhicule et m'expliquent qu'ils vont procéder à un contrôle. Je leur demande pourquoi, ils ne me répondent pas. Après quelques secondes d'observation du contenu de mon véhicule, ils me demandent ce que je fais là. Je leur répond que je fais la même chose que les autres hommes présents. Je profite de ma situation, qui semble crédible à leurs yeux, pour vivre un contrôle comme si j'étais pratiquant du lieu. Un échange plein de tabous et de non-dits commence. Elle (la gendarme) me demande ce que font les hommes ici, je répond ne pas savoir. Je reste flou, ce qui semble les agacer. Ils me disent ensuite que le stationnement et l'arrêt de véhicules motorisés est interdit ici, qu'ils vont procéder à un procès verbal. Une sorte de punition pour mon manque de coopération.»
Extrait des rencontres

La gendarmerie, ainsi que la police nationale, semble assez ignorante des activités qui peuvent avoir lieu ici. Ces institutions font partie de cette administration, qui par le procès verbal, témoigne d'un besoin de verbaliser, de poser des mots. Une oxymore d'ailleurs, procès, verbal. Une menace qui appuie cette question de la projection d'un inconscient collectif ici refoulé, dont nous parlions plus tôt. Ils se nourrissent de rumeurs, ils savent que des hommes ont des rapports sexuels mais pas beaucoup plus. Cette ignorance provoque un certain nombre de peurs et de préjugés.

Nous sommes d'ailleurs en droit de nous poser la question de la présence de ces forces de l'ordre qui, je l'apprendrai plus tard, n'ont semble-t-il, aucune demande de contrôle à cet endroit. Ils sont d'ailleurs en dehors de leur zone de contrôle comme ils me le confient plus tard.

Dans un autre contexte j'ai également pu rencontrer le maire de la ville concernée par ce lieu de drague, St Aignan de grand lieu. Je ne lui ai pas expliqué tout de suite le motif de ma venue. J'ai ainsi pu recueillir ses propos sans aucune modification de discours pour coller à ce sujet. Il a essayé de me parler de lui même, avec ses mots, des activités qui pouvaient se dérouler à cet endroit.

LE DISCOURS

Intéressons nous ici à une rencontre avec le maire de la commune. C'est un discours politique parmi tant d'autres. Il n'est pas le seul. Certains élus ont un positionnement tout à fait différent, voire extrémiste à ce sujet. Souvent, une certaine moralité s'empare du discours, au nom des familles et d'une certaine bien-séance, antinomique à ces activités. C'est une confrontation à l'échelle du local pour ces maires à des débats de société plus larges, sur la question de la sexualité qui deviennent ici situés.

Le jour de la rencontre avec monsieur le maire, j'arrive un peu en retard en raison de la circulation. Il ne semble pas en tenir rigueur. J'ai préparé sur une tablette différents zooms sur le territoire concerné. Le premier zoom, assez large, permet d'avoir une zone allant de l'aéroport jusqu'au centre ville de Saint Aignan Grand Lieu. Je lui demande de parler du nord de la commune. Il me parle alors des différents périmètres qui contraignent sa commune, les périmètres de protection sonore liés à l'aéroport, les couloirs biologiques où la loi littoral du lac de la commune. Nous reviendrons sur ces zonages dans la partie suivante. Nous nous rapprochons petit à petit du lieu de drague. Le maire me parle d'abord de la déchetterie, qui n'appartient pas à sa commune. Puis il me dit, un peu gêné par la situation, qu'il s'agit également d'un lieu où des personnes «senvoient en l'air». Je lui explique alors qu'il s'agit justement du sujet de cette recherche. Il semble surpris mais il continue volontiers de me parler de ce lieu. Avant, le lieu de drague se condensait selon lui à la ville au Denis, là même où les pratiquants de l'avenue de la forêt fuient en cas de perturbation ou pour créer de la tension. C'était un terrain en friches, en bordure d'aéroport, proche de la route et qui convenait donc parfaitement à cette activité. La mairie de la ville a donc décidé de ralentir cette activité par l'implantation d'un équipement, un centre de loisir pour les enfants.

Cette programmation peut être questionnée d'ailleurs. Le choix de ce programme, étant donné les différentes plaintes et peurs des parents, peut sembler surprenant. La programmation, à l'échelle de la ville ou d'un quartier c'est l'image que l'on veut donner. Ce « on » diffère en fonction des commandes, il peut être politique (local, régional, national) ou bien promotorial. Ici, c'est une image ordonnée de la famille qui est mise en opposition aux pratiques du lieu de drague. Ils donnent à voir un modèle familial. Ce territoire, pour cette mairie, ne sera plus celui de relations bestiales entre hommes dans la nature mais le lieu d'épanouissement des enfants, des familles nucléaires, de la ville. Quand monsieur le maire a été élu, l'activité s'était selon ses propos, « déplacée » là où elle est actuellement, semble-t-il en raison de l'implantation de cette structure. Nous pouvons cependant faire l'hypothèse que le lieu certes s'est déplacé, en tous cas pour ce qui est de l'activité principale, mais il reste une partie de l'activité à l'emplacement originel. Il y aurait donc eu un agrandissement ou un scindement du lieu de drague. Il explique avoir été alerté par des riverains, une fois élu maire de la commune. La présence de voitures, notamment de véhicules floqués à l'effigie d'entreprises interrogeait les habitants. Des familles et des parents de jeunes enfants s'inquiétaient de ces activités méconnues et des rumeurs d'enfants suivis en rentrant du bus sont alors remontées jusqu'à la mairie. Le maire prendra des mesures pour rassurer les familles en essayant de limiter la fréquentation comme nous le verrons plus tard. Mais il ne semble pas non plus opposé à ces activités, même si il avoue ne pas trop savoir ce qui se passe exactement. Tant qu'aucun problème n'émane de ce lieu, la mairie ne s'en occupe pas. D'autant plus que cette parcelle comme nous allons le voir est privée, l'action de la mairie est donc limitée. Les premiers mots du maire concernant l'activité de drague était son inquiétude sanitaire face aux dangers que peut représenter ces pratiques. L'inquiétude du Sida a été sa première

justification pour comprendre le regard discret que la mairie pose sur le lieu. Il me racontera d'ailleurs avoir déjà essayé d'aller avec son propre véhicule se stationner sur le lieu pour tenter de comprendre son organisation.

C'est donc un discours ouvert qui est proposé par le maire de la commune, il sait qu'il y a une activité sexuelle dans ce lieu, mais c'est un lieu privé et tant que rien de grave ne se passe, la mairie laisse faire. C'est une forme de tolérance urbaine dont font preuve les politiques de terrain, les municipalités en somme ; permise grâce à des différences d'application, des décalages, entre la loi, et le terrain.

LES DISPOSITIFS

Le premier dispositif engagé par le maire sur le lieu est celui de la protection aux personnes, par l'intervention, à la demande de la mairie, du sidaction sur les lieux afin de sensibiliser ce public aux risques d'une sexualité non protégée et aux risques du multi-partenaires.

En réaction aux inquiétudes des habitants, la mairie a également rédigé un arrêté municipal, interdisant les stationnements et l'arrêt sur la chaussée, tout le long de la zone de drague. Cet outil, qui lui a été conseillé par la gendarmerie, permet de réqu shore selon eux le nombre de personnes présentes sur les lieux, une sorte d'outil de dissuasion. Un public en particulier semble déranger le maire, c'est les entreprises.

Certains hommes viennent sur les lieux avec leur véhicule de fonction. Cet outil permet donc de mettre des contraventions à ces personnes qui auront plus de mal à justifier de leur présence. Selon le maire toujours, cette mesure semble efficace car il y aurait moins de véhicules d'entreprises à stationner. On ne sait cependant pas si ces mesures ont un impact sur la fréquentation générale.

Ces hommes viennent peut-être maintenant avec leur véhicule personnel.

La mairie a également comblé ce qui était autrefois une route longeant le grillage de l'aéroport et accédant aux rails de chemin de fer. Cette route était on l'imagine très utile pour cacher les voitures. Le chemin annexe dont nous avons parlé plus tôt est donc cette route dix ans plus tard, où la végétation a repris ses droits. L'usage a lui aussi été modifié, aujourd'hui pédestre et servant à contourner parfois un certain nombre de protocoles.

La présence de ruches sur le lieu avait également attiré mon attention, car elles étaient positionnées à des endroits stratégiques du lieu de drague. La mairie n'est pas responsable de cette installation, s'agissant d'un terrain privé. Le propriétaire en est donc à l'origine mais il est impossible d'affirmer avec certitude quelles jouent un rôle de dissuasion.

Au fil des rencontres et des lectures sur les forums, d'autres dispositifs ont été mis en place par des politiques afin de limiter, ou d'éradiquer, la drague dans ces lieux.

Souvent, la végétation est éliminée, afin de couper le problème à la racine, sans mauvais jeux de mot. En privant les lieux de drague de l'organe de coulisses, l'activité est déstabilisée et peut parfois disparaître. Les méthodes divergent, allant de la taille mécanique, au déracinement aux engins de chantier, en passant par l'installation d'animaux herbivores comme des chèvres ou des moutons pour faire le travail. Parfois, c'est le parking qui est visé, par des interdictions de stationner ou par l'installation de blocs en pierre ou en béton empêchant le stationnement.

Des politiques de projets urbains ou d'installations de structures communales peuvent également être une manière déguisée d'éradiquer toute activité, comme il est souvent le cas en ville.

Enfin, autre technique souvent citée dans les forums, l'installation de luminaires qui font fuir les activités.

Ces dispositifs sont parfois cocasses et non sans un certain ridicule. C'est le cas de cette mairie, d'Étables-sur-Mer, qui, pour éloigner l'activité, a rédigé un arrêté interdisant d'entrer dans les buissons, sous risque de verbalisation. Pour renforcer ce dispositif, des «chèvres brouteuses» ont été installées pour nettoyer ce *«site de perversion fréquenté par des hommes qui s'exposent à la vue de tous»* extrait du Point 29/04/2014.

Les politiques, comme dans l'exemple de ce lieu de drague en Bretagne, peuvent également faire pression sur les sites internet qui répertorient les lieux. Ainsi privés de visibilité sur le net, moins d'hommes peuvent les trouver. Il paraît cependant difficile de contrôler ces référencement qui, pour beaucoup de sites, se font par des témoignages d'utilisateurs, à travers des forums et des annonces.

DEFINITION DU TERRITOIRE

Ce qui permet à ce lieu de drague d'exister depuis des dizaines d'années c'est qu'il est un résidu au croisement de différents zonages à des échelles plus ou moins étendues.

C'est un vide.

Comme nous le disions précédemment, le lieu est situé sur un terrain privé, qui était autrefois un vignoble, abandonné au moment de la construction de l'aéroport. Le bout du terrain accueillait d'ailleurs les premières structures de l'aéroport nazi pendant la guerre, où une tour de contrôle et le dessin d'une piste subsistent encore. Ce terrain privé permet au lieu d'échapper à d'éventuelles politiques communales ou bien métropolitaines qui souhaiteraient nuire à l'activité. Ce lieu de drague est soumis à la loi des propriétés privées, les activités ne se déroulent donc pas dans le domaine public.

Le lieu est également inconstructible, seul l'agriculture y est possible comme le souligne le maire, ce qui au passage serait un bon moyen d'éliminer toute activité. Cette méthode a d'ailleurs été utilisée il y a quelques années dans un terrain en face du lieu de drague où certains hommes commençaient à aller. Il a été transformé en pâturage, réglant ainsi immédiatement le problème.

Il est au croisement de deux zones de protection. La première est liée aux risques sonores de l'aéroport. Cette zone proche des pistes est l'une des plus exposées au vacarme des avions qui atterrissent et décollent à longueur de journée.

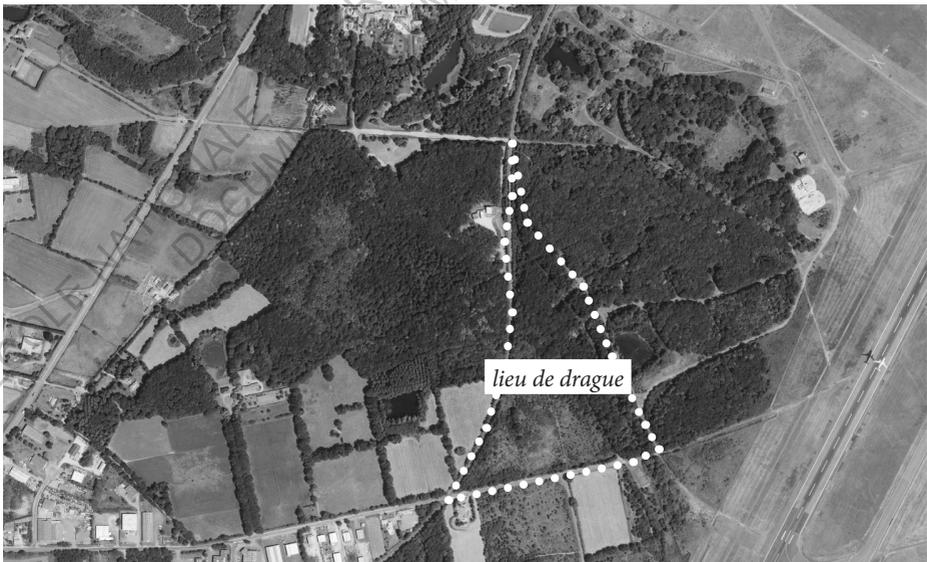
Par ce zonage, le lieu est donc protégé de toute construction ou d'aménagement.

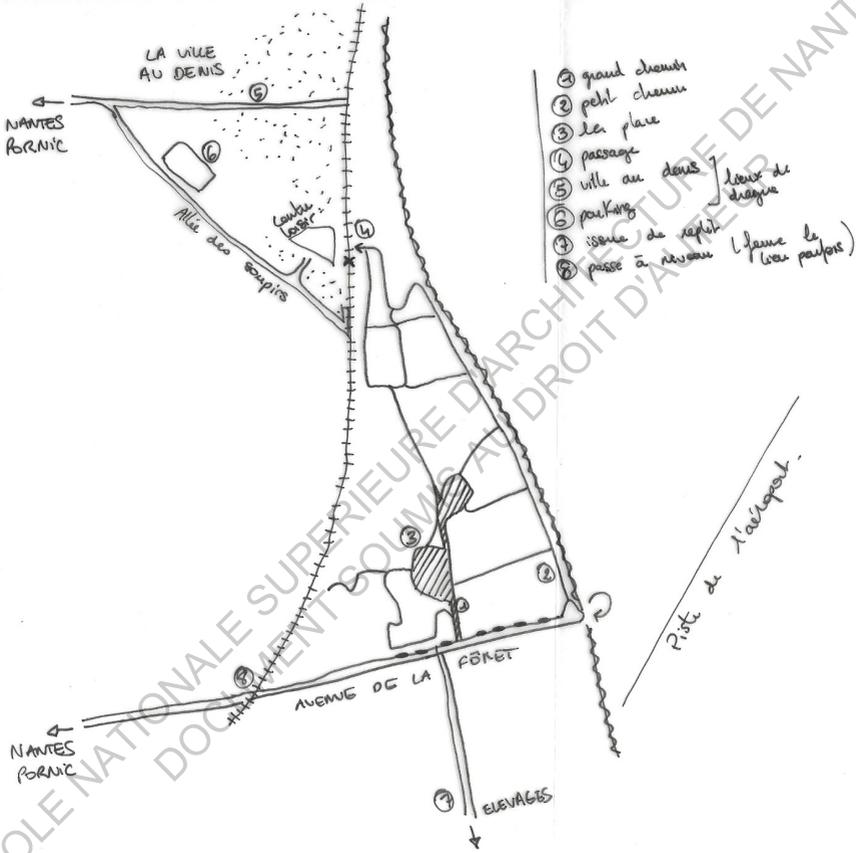
La deuxième zone est elle liée au lac, situé à plusieurs kilomètres. En raison de sa taille, la loi littoral s'applique. Outre un périmètre extrêmement réglementé sur le pourtour du lac, un couloir écologique, le couloir numéro 13, traverse la commune pour rejoindre la Loire. Cet espace protégé permet une circulation de la faune et de la flore entre ces deux zones humides que sont le fleuve et le lac. Le lieu de drague se situe en plein milieu de cette zone qui protège le foncier.

A l'échelle de la métropole, ce lieu est classé comme patrimoine forestier protégé, c'est une forêt urbaine utilisée comme puits à carbone pour la ville.

C'est donc au croisement de cet ensemble de zones qui protège le foncier et la forêt que s'est implanté le lieu de drague. Au milieu d'un vide d'action d'aménagement qui lui assure une certaine pérennité. Le lieu profite donc directement des lois de la ville pour exister, il est en négatif. Un espace blanc, d'une certaine manière, qui ne mérite même pas d'être représenté sur les cartes et auquel Philippe Vasset aurait pu rendre visite.

D'autres éléments, comme la route Pornic / Nantes, permet au lieu d'être facile d'accès et donc d'assurer un flux permanent de pratiquants, également garant d'une certaine pérennité. La proximité de Nantes explique également la grande fréquentation du lieu. Petit à petit, beaucoup de lieux de drague situés en ville rejoignent une périphérie plus ou moins proche de la ville, afin d'éviter le contrôle et de diminuer leur visibilité.





Croquis sur site

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



TERRITOIRE 2

*Animal
Occupé ?
Territoire à (re)connaître*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ANIMAL

Lors des premières visites, la dimension animale du lieu avait été soulevée. Une sorte de territoire de chasse, où des hommes marchent sans cesse dans l'espoir d'attraper une proie, ou bien où ils jouent eux même ce désir d'être capturés. Le territoire, dans une définition éthologique, est marqué et défendu par sa population. Une hiérarchie sociale se reflète à travers des organisations spatiales et le territoire est souvent le lieu de l'acte sexuel. Le territoire des hommes, toujours dans cette vision éthologique, ne peut être assimilé dans sa définition à celui des animaux du fait qu'il obéit à des règles connues et partagées par ceux qui ne sont pas affiliés à ce territoire et également par le respect des lois. Or dans les lieux de drague, peu de règles extérieures et encore moins de lois sont respectées. C'est un vide, un trou dans la législation mais aussi dans bon nombres de normes sociales communes à la société.

Ainsi, le lieu de drague peut être perçu comme un territoire animal, un microcosme, notamment par sa relation à la nature comme nous le verrons plus tard.

Il y a dans ces lieux, une défense commune contre l'envahisseur, par la solidarité notamment et parfois par la violence.

CAMOUFLAGE

La première défense c'est le camouflage. Quand le lieu est partagé avec d'autres usagers, comme c'est le cas au parc du Crapa, le camouflage, par une adaptation de la figuration, permet de cacher toute activité et donc de passer inaperçu. C'est un usage en parallèle, un chemin de traverse. Dans les lieux hors la ville, comme à l'avenue de la forêt, c'est le choix du site lui-même qui permet un camouflage de l'activité et des protagonistes. Etant dans un vide d'intervention urbaine, le territoire profite d'une certaine pérennité au fil des années, cette assise historique permet une adaptation et une projection dans un futur à plus ou moins long terme. Hormis les voitures qui sont stationnées le long de la chaussée, il est impossible de savoir ce qui se passe.

Un certain nombre de rumeurs, de croyances entourent le lieu. Des mythes contemporains qui effraient les visiteurs et qui permet au lieu de repousser ceux qui ne développent pas de fascination. L'activité est secrète, tapie derrière un épais manteau de végétation et de croyances.

A l'intérieur de la forêt, le camouflage continue, les individus jouent de leur corps et se servent des chemins et des bosquets pour se cacher ou se montrer, ils laissent dépasser des parties de leurs corps comme des appâts, et en cachent d'autres. Cette chorégraphie participe à la stratégie de camouflage.

DÉFENSE

D'autres stratégies de défense, plus offensives, sont mises en place dans les lieux de drague. Lors des premières visites, mon comportement de novice a vite été repéré, les hommes ont donc eu un comportement de rejet envers moi. J'ai ainsi pu faire l'expérience d'un mécanisme de défense de la part de certains hommes alors que d'autres semblaient justement intéressés par cette nouveauté. Les hommes qui m'ont rejeté l'ont fait dans la continuité de leur comportement sur le lieu, c'est à dire sans un mot, par l'attitude de leur corps et de leur regard. Parfois, des hommes me regardaient avec insistance, me faisant comprendre que je n'étais pas à ma place. Leurs mouvements m'étaient destinés, ils ne marchaient plus pour eux, faisaient mine de me percuter, ils me frôlaient. Je n'ai jamais assisté à des violences physiques mais plutôt à des parades d'intimidation, opérées souvent en groupe. On peut, face à ces comportements, faire l'hypothèse d'une certaine solidarité entre les pratiquants des lieux de drague, notamment dans la population des habitués que nous avons déjà abordée plus tôt. Amélie Landry dans son ouvrage photographique «les chemins égarés» retrouve dans certains lieux de drague l'utilisation de sifflet pour prévenir d'éventuelles agressions. Ce lieu de drague, situé dans le sud de la France est situé à côté d'un artisan qui fabrique, entre autre, de petits sifflets en bois. Cette objet est au fil des années devenu un outil de prévention et de rassemblement en cas d'agression, porté par beaucoup de pratiquants du lieu. Un signal collectif. Certains forums d'habitués des lieux de dragues recommandent d'ailleurs souvent de s'équiper de ce type d'objet afin de pouvoir prévenir les autres d'un risque, sans crier, . Un signal commun, partagé et reconnu par les pratiquants. D'autres stratégies de défense ont également été directement observées, par la pratique par exemple de la sexualité sans se cacher à des fins d'avertissement.

Lors d'une visite, j'avais pris avec moi mon carnet de note. Immédiatement remarqué, deux hommes avaient entamé une fellation en me regardant afin de me faire fuir. Leur activité m'était clairement destinée, un signe de provocation en somme.

« Des hommes me surprennent. Il sont au bord de la place, à l'opposé de ma position. Ils me regardent puis s'enlacent et très rapidement l'un d'entre eux entame une fellation à l'autre. Les deux me regardent en se moquant. Ils cherchent à me faire comprendre qu'ici, c'est un lieu où des hommes pratiquent une activité sexuelle entre eux. La présence de mon carnet me trahit, je suis repéré et ils comptent bien me le faire comprendre en provoquant une situation de gêne. Je cède à leur provocation et je décide d'emprunter un des chemins afin de rééquilibrer mon impact sur le lieu et sur les activités. »

Tout un protocole de sécurité rythme la vie de certains dragueurs, comme nous l'avait expliqué le jeune homme rencontré au Crapa, qui évite les groupes, qui rejoint la forêt le plus rapidement possible et qui laisse sa voiture ouverte en permanence, «au cas où».

La forêt représente pour beaucoup d'hommes un lieu plus sûr, ils se dépêchent d'entrer, pour éviter une potentielle agression mais surtout pour éviter de se faire reconnaître. C'est donc un territoire assez paradoxal, entre mythe collectif de l'agression, camouflage et sentiment de sécurité en forêt. Ce paradoxe peut également être soulevé en questionnant cette solidarité dont font preuve les hommes en présence. Dans une première lecture, cette solidarité pourrait être perçue comme antinomique au désir. Une sodalité par défaut ? Mais on peut également supposer que l'entretien de cette solidarité apparente permet d'alimenter, collectivement, un certain mythe du risque

OCCUPE ?

MARQUES

Ce qui définit également un territoire, c'est sa modification par la présence d'un ou de plusieurs usages. Avenue de la forêt, nombreux sont les marqueurs de cette présence humaine et de son impact sur le site.

A l'entrée, depuis quelque temps, flotte fièrement un drapeau fait de sous-vêtements collectés car abandonnés dans les bosquets. J'ai été très surpris par cette installation qui, volant au-dessus de l'entrée, fait office de marqueur d'une certaine territorialité, comme le drapeau d'un pays. L'objet n'a pas d'utilité de signalétique, il n'est pas récurant dans les lieux de drague et ne marque pas le «symbole» de ces lieux. C'est probablement une note d'humour de certains pratiquants du lieu mais qui, lors de sa découverte peut donner le sentiment d'entrer sur un territoire spécifique. Le long chemin qui prolonge cette entrée, bordé d'hommes debouts qui parfois vous raccompagnent comme si c'était la porte de chez eux, accentue cette sensation d'entrée. Tout est mis en œuvre, autant dans les comportements que dans les transformations du territoire, pour accroître cette sensation d'entrée, cette frontière, et donc pour donner une certaine indépendance au lieu face à la ville, face à la voie publique, face aux autres.

Nous parlions plus tôt de signalétique. Nous pouvons nous demander si il y a des moyens, des éléments, qui marquent et qui renseignent sur la présence de lieux de drague. L'élément commun, que l'on retrouve sur l'ensemble des lieux, ce sont les mouchoirs. Ces petits papiers blanc, parfois verdâtres car mentholés, jonchent le sol, s'accrochent dans les ronces ou dans les branchages, constituant parfois des feuillages d'hiver. Ils sont partout, parfois étalés, parfois rassemblés. Lors de promenades, de découverte de nouveaux endroits, la présence de ces mouchoirs m'a toujours permis d'identifier la présence d'une activité de drague. Je les ai utilisés comme des marqueurs de cette activité. Ils constituent, au sein des lieux de drague, une source d'information assez importante. Des mouchoirs concentrés à un endroit sont le marqueur d'une activité sexuelle qui a eu lieu là. Si ils sont très nombreux, d'origines et dans des états de dégradations différents, alors cet endroit être très fréquenté. Il est alors possible de faire l'hypothèse que cet espace, présente soit des qualités suffisantes d'origine pour accueillir cette activité, ou que l'aménagement produit par les protagonistes a permis d'accroître ses qualités.

Tout un tas d'objets peuvent ainsi être collectés, formant des marqueurs de la présence d'une activité. Un marqueur spatial comme nous venons de le voir, mais aussi temporel car la superposition des couches de mouchoirs peut renseigner sur l'éloignement ou le rapprochement dans le temps d'une activité qui a eu lieu, ici. Les mouchoirs maculés, futures strates géologiques ? De futurs renseignements pour une archéologie moléculaire.

D'autres objets oubliés nous renseignent sur les activités. Les plus récurrents sont les cigarettes, les mégots et les paquets. La cigarette est très présente dans les lieux de drague, car elle occupe. Les protagonistes ne font ainsi pas rien, ils fument.

Elle participe également à l'ambiance du lieu, quand la nuit, les hommes se repèrent à l'odeur du tabac, froid ou chaud, au bruit des crépitements d'allumage et aux lueurs des mégots incandescents. J'ai également retrouvé des sous-vêtements, marqueurs plus provocateurs d'une activité sexuelle. Il est possible de retrouver des restes issus de la prise de drogues diverses, allant du popers qui se retrouve sous forme de fioles en verre, de cannabis avec des douilles artisanales, faites d'une bouteille en plastique, d'un tuyau coupé et d'un embout de marqueur.

Des messages peuvent également être laissés. Souvent on les retrouve dans les toilettes des lieux de drague où des hommes décrivent leurs fantasmes ou leur physique accompagné d'un numéro de téléphone. Cette technique, qui existait avant internet, est un héritage d'une sexualité sans numérique. C'est une continuité du rôle qu'occupe les lieux de drague face au numérique.

Certains hommes continuent à passer par ces messages, par ces publicités pornographiques pour préparer leurs rendez-vous. Ce sont des leurres, des appâts, qui participent à la constitution d'un décor empreint de marqueurs.





AMÉNAGEMENTS

Des aménagements peuvent être mis en place par les dragueurs, de deux manières. La première c'est la modification par l'usage, qui, répété quotidiennement modifie le territoire, le forme, le déforme, et le rend donc praticable pour cet usage. Par exemple, l'ensemble des chemins labyrinthiques qui irriguent les bosquets sont matérialisés comme chemins car le passage répété empêche toute pousse ou repousse de la végétation. Ce sont des lignes de désir. Dans certains lieux de drague, notamment sur les aires d'autoroute, ces chemins peuvent aller à plusieurs centaines de mètres du lieu de stationnement créant ainsi de réels parcours. Parfois, le territoire est consciemment aménagé, par des petits projets, qui obéissent à un imaginaire et à des projections. Ils sont réfléchis.

Diverses formes ont pu être observées. À plusieurs reprises j'ai croisé, en été, des alcôves aménagées dans la végétation. Parfois des feuillages sont déposés au sol afin d'aménager des formes sommaires pour conserver le corps des douleurs de la terre. Ces abris de fortune permettent de cacher l'activité et de créer des bulles de privatisation de manière temporaire. Ces alcôves de végétation, de forme circulaire sont parfois proposées en dehors du lieu de drague. Au parc du Crapa, sous un châtaigner qui touche le sol, une alcôve de ce type a été aménagée. Il est impossible de s'en rendre compte quand on se promène dans le parc. Elle est située au bord du chemin, tout le monde passe devant, des parents avec leurs enfants, des habitants en plein barbecue, mais personne ne se doute de ce qui se passe dans cette épaisse bulle de végétation. Autre exemple, dans le jardin des tuileries à Paris, en face de la pyramide du Louvre. Là, il y a un labyrinthe, une sorte de jardin à la française, où les buissons de deux mètres de haut dessinent des murs végétales.

Ce labyrinthe est en permanence rempli de touristes qui, au détour de leur visite parisienne, profite de sa fraîcheur et de l'amusement qu'il suscite. Dans l'épaisseur de ces buissons, à l'intérieur de la végétation, tout un tas de chemins secrets et d'alcôves permettent l'existence d'un lieu de drague en plein milieu de la ville, sans que personne ne le sache, en parallèle, en filigrane, de la ville.

Au parc du Crapa il est possible d'observer des petites formes de constructions qui avaient également pu être observées sur certaines aires d'autoroute de la périphérie nantaise. Certains hommes construisent entre deux arbres des petites formes de paravent, de brise-vue, par la superposition de morceaux de bois collectés sur place. Ces superpositions de branches forment alors des espaces abrités du regard. Ces formes d'architecture sont très intéressantes car elles n'existent nul part ailleurs, elles sont en réaction à un usage extrêmement singulier, unique.

Le point commun de ces aménagements est la discrétion, autant dans le temps que dans l'espace. Elles ne doivent pas déranger, ni alerter sur un autre usage, quand la temporalité du lieu n'est pas en faveur de la drague. Dans certains lieux de drague, l'apparition de cette activité est visible que tard dans la nuit car la journée c'est un parking, un parc, une piscine, des toilettes... Face à ce partage des lieux, il est impossible de prendre le territoire en otage, il doit donc rester perméable aux autres.

Le mobilier urbain présent sur certains lieux publics forme comme nous l'avions évoqué dans la partie «fantasme» des attaches pour la projection de l'activité sexuelle, du fantasme vers le réel.

Ce mobilier est souvent détourné de son usage, une table devient un lit. Des modifications y sont parfois apportées, par la gravure de messages érotiques par exemple.

Dans certains lieux de drague, il n'y a pas de mobilier. Les protagonistes peuvent alors dans certains cas aménager de petites structures où se condense l'activité sexuelle. Avenue de la forêt, les pratiquants ont profité d'un dépôt d'ordures illégal pour récupérer diverses palettes et autres morceaux de bois. Ils ont ainsi aménagé des assises et d'autres mobiliers à des hauteurs et dans des configurations permettant la pratique de certaines positions sexuelles tout en étant en extérieur. La grande présence de mouchoirs et de préservatifs à cet endroit laisse penser que ces type d'aménagements sont fréquemment utilisés.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

TERRITOIRE A (RE)CONNAÎTRE

CONNAÎTRE

Lors des diverses rencontres avec des représentants étatiques, la gendarmerie, monsieur le maire, il semblait difficile pour eux de parler de ces lieux de drague. Il est clair, et toutes les personnes rencontrées le confirment, qu'il y a un manque de connaissance de ces lieux, et que ce manque est à l'origine de certaines peurs. Outre la question morale, la connaissance de l'activité est souvent caricaturée, réduite à des rencontres animales posant des problèmes de salubrité et de santé publique. Les politiques, par exemple, ne mesurent peut-être pas l'importance de ces lieux pour évacuer la libido de la ville. Nous avons d'ailleurs, avec monsieur le maire, eu une discussion à ce sujet, rapprochant ces lieux du débat des maisons closes. Il n'y a pas dans les lieux de drague de commerce du sexe, pas de prostitution. C'est un échange non monétaire, un échange de services sexuels. Dans cette perspective l'argument du lieu de libération de la libido, pour un bien commun peut alors être applicable. Les détracteurs sur la question de la commercialisation du sexe, du droit des femmes, et des personnes contre la prostitution ne pouvant alors plus apporter ces arguments qui sont mis hors de ce débat.

Fréquentation*



Données d'après le site
lieux-de-drague.fr



Carte des lieux de dragage dans la région de Nantes.

Lors des différentes rencontres j'ai essayé d'expliquer comment les lieux de drague fonctionnaient, quels étaient les rites, les processus et les organisations. Les personnes à qui j'ai donné ces informations étaient intéressées, elle dédramatisaient ainsi le regard porté sur ces lieux, sans perdre de vue leur rôle de protection. Par exemple, expliquer aux gendarmes pourquoi les voitures partent et reviennent sans cesse. Ce n'est pas une provocation contre eux, ni même une peur c'est juste le fonctionnement normal, de mise en tension du lieu pour assurer sa pérennité. Une fois cette information délivrée, leur regard a changé. Ils comprennent maintenant mieux pourquoi il y a autant de mouvements. Nombreux sont les exemples dans ce sens.

Ce qui alimente les peurs, et c'est valable pour bien des sujets, c'est le manque de connaissances. Cependant, ces lieux existent dans ce qui semble être un vide et si ils viennent à être trop connus, alors ils devront changer de forme.

Toute la difficulté réside dans cette balance d'informations. Si ils ne font plus peur à personne, ou bien si ils ne sont plus cachés, alors les lieux de drague viendront à disparaître, au moins sous cette forme. Il est impossible pour les politiques, et il serait bien dommage de penser l'inverse, de chasser la libido, de chasser les désirs. Aussi normée soit la ville, il y aura toujours un besoin d'extérioriser ses envies. Les lieux de drague forment ainsi un territoire de projection, c'est le lieu où l'imaginaire, le refoulé, le rêve deviennent réels. C'est le moment où l'idée s'applique, se tend, s'affronte, au réel, afin de satisfaire, pour un temps. C'est le lieu du rêve éveillé qui nous renvoie directement à la question de fantasme.

RECONNAÎTRE

C'est donc par l'existence de ces lieux qu'il est possible d'espérer que la ville respecte la norme établie, notamment en matière de sexualité.

Certaines politiques locales, de territoire, de terrain, ont décidés, parfois par instinct, de ne pas brider ces lieux.

Le maire rencontré par exemple, sans trop connaître avant notre rencontre l'activité des lieux de drague, a décidé d'encadrer l'activité, sans tenter de la supprimer. Les dispositifs de panneaux réduisent, canalisent, les stationnements sans pour autant trop perturber le lieu de drague. Le maire joue ainsi son rôle de rassurer certaines familles inquiètes de cette activité car «des hommes rodent autour de leurs enfants» tout en préservant l'activité de lieu qui était présent depuis plusieurs années avant son premier mandat.

En Hollande par exemple, certaines municipalités ont fait le choix de borner ces lieux. Dans certains parcs publics, des zones délimitées sont prévues à cet effet. Ainsi prévenu de la présence de ces hommes par de petites bornes colorées à hauteur de regard, les familles ne s'aventurent pas dans cette partie. Des poubelles ainsi que du mobilier urbain sont installés dans le périmètre. Ce type d'installation est idéal pour les lieux de dragues qui se superposent à des lieux qui accueillent d'autres activités et où l'activité se déplace, apparaît ou disparaît en fonction des temporalités. Cette méthode est spécifique à la culture de la Hollande, notamment dans sa vision institutionnelle de la sexualité.

Pour que ces lieux soient reconnus, sans qu'ils deviennent transparents, la sensibilisation des acteurs politiques mais aussi des forces de l'ordre semble être une des solutions possible à apporter. Par cette sensibilisation, les lieux de drague conservent leur discrétion et les différents mythes qui les entourent, face au grand public, mais il deviennent plus facile à comprendre et donc moins effrayants, moins stigmatisés,

pour ceux qui sont acteurs de ces territoires ou pour ceux qui ont une mission de surveillance. Je pense que beaucoup de municipalités apprécieraient que des connaissances leurs soient apportées à ce sujet, afin que les décisions prises pour encadrer les lieux de dragues se fassent avec les éléments suffisants en main pour proposer des modifications. Je suis donc face à une contradiction, qui n'a pas encore été résolue : Comment sensibiliser, informer, les politiques de la petite échelle, c'est à dire ceux qui interviennent directement sur l'aménagement et la régulation de leur territoire, sans trop leur délivrer d'informations ? Comment jouer de cette balance ? Comment mettre en place des garanties pour délivrer un savoir qui soit utile à la compréhension et à la tolérance et non à affiner des outils de contraintes de ces lieux ? Il est important d'appuyer sur l'importance de ces lieux qui, par leur apparition, leur aménagement et leurs lois non institutionnelles, répondent à un besoin de la part des personnes qui les pratiquent. Encore une fois, il s'agit d'un lieu hors de la ville et qui pourtant participe à son fonctionnement. Plus la ville sera normée, et plus sa périphérie accueillera ce type de lieu en marge. Outre le refoulement d'une libido, ces hommes sont à la recherche d'une expérience de liberté, ils sont dans une relation autre à la nature, dans un désir d'échapper au quotidien. Les combattre est souvent inutile car ils se déplacent ou se métamorphosent. Ils ont résisté à l'ère du numérique, les chèvres et les arrêtés n'y feront rien.

Bretagne : des chèvres pour écarter les homosexuels

Le parc public d'une chapelle bretonne d'Étables-sur-Mer, dans les Côtes-d'Armor, est devenu un lieu de rendez-vous masculin. Les riverains s'émeuvent.

Jean-Pierre Beuve



Des chèvres normandes. Photo d'illustration. © AFP/ PREAU Louis-Marie / hemis.fr



La chapelle Notre-Dame d'Espérance © Office du Tourisme d'Étables-sur-Mer

Face au bras de mer de la Manche, le parc de la chapelle Notre-Dame-d'Espérance, construite en 1850, offre l'un des points de vue panoramiques sur la baie de Saint-Brieuc. Mais le parc n'attire pas que des touristes ou des randonneurs du sentier de grande randonnée (GR) 34 : c'est devenu un lieu de drague et de rencontres gay, référencé comme tel sur des sites internet. Bosquets et épais buissons dissimulent plus ou moins bien les couples qui abandonnent sur place des préservatifs usagés.

Des riverains de la commune d'Étables-sur-Mer (Côtes-d'Armor) ont lancé une pétition qui, selon *La Presse d'Armor*, a recueilli 314 signatures. "C'est devenu un site de

perversion fréquenté par des hommes qui s'exposent à la vue de tous : ils ont déjà choqué plusieurs promeneurs", affirme-t-elle. Les signataires du texte "Préserveons l'aire naturelle de la Chapelle" se défendent de toute homophobie : "Il faut protéger nos enfants. Nous voulons que les lieux restent propres."

Interdiction de pénétrer dans les buissons

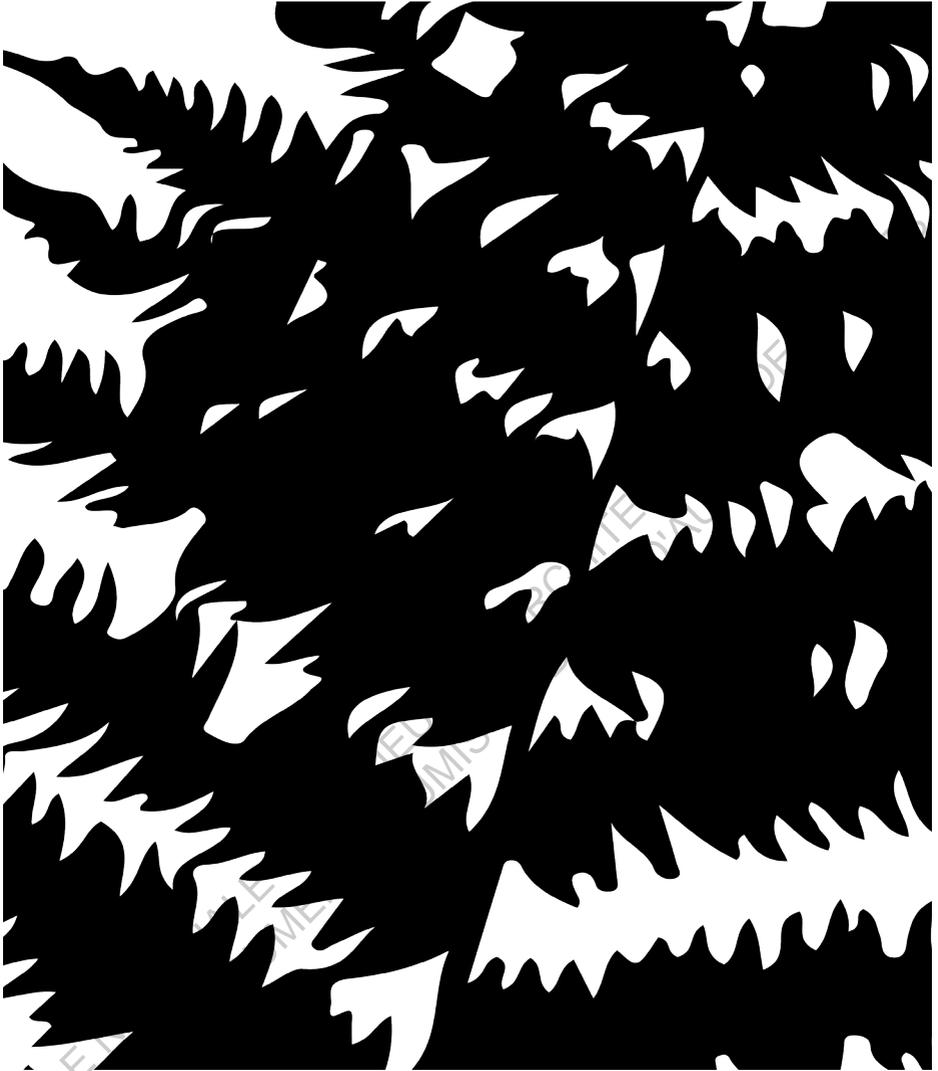
Déjà saisie du problème l'an passé, la mairie avait fait appel à des chèvres brouteuses afin de diminuer l'épaisseur des buissons trop accueillants. Mais les amies de monsieur Seguin n'ont pas été véritablement efficaces. Et, pétition à l'appui, le sujet a pris de l'ampleur lors de la récente campagne des élections municipales : le maire sortant a été interpellé lors d'une réunion publique.

À l'ordre du jour de la première réunion du nouveau conseil municipal figurait ce "problème de salubrité publique". Des mesures ont été prises : des bosquets ont été débroussaillés. Pour les autres, il faudra une réunion avec la direction départementale des territoires et de la mer : une partie du site étant classée, une autorisation s'impose pour un nouveau chantier d'élagage. Un arrêté municipal va interdire de pénétrer dans les buissons encore en place. Avec verbalisation éventuelle des contrevenants.

Enfin, la mairie est intervenue auprès des hébergeurs de sites web gay afin qu'ils retirent le référencement du parc incriminé. Une mesure déjà effective, selon *Ouest-France*, pour un site qui déconseille le lieu compte tenu des contrôles de la gendarmerie.

Le point.fr
Modifié le
29/04/2014 à
17:23

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



NATURE

*Vil(le)
Jardin
Relation retrouvée*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

«Il m'explique ensuite apprécier le cadre naturel, le fait d'être dans une forêt, qui est pour lui un gage de tranquillité pour cette activité. «Ici on peut faire ce qu'on veut, sans être emmerdé. Des fois, l'administration vient foutre le bordel en mettant des panneaux ou en coupant des arbres.»»

La nature, le «cadre naturel», est l'argument qualitatif de beaucoup de lieux de drague pour ceux qui les fréquentent. Ce mot, récurrent, semble renfermer, lors des échanges, ce qui se passe ici. C'est l'argument de toute présence.

Dans une définition «scolastique», la nature c'est *«l'ensemble de la réalité matérielle considérée comme indépendante de l'activité et de l'histoire humaine»*, selon le CNRTL. De cette première définition en découlent des dizaines d'autres, dont beaucoup font sens face aux propos recueillis.

La nature, rapprochée de l'être, être dans la nature, est synonyme à la fois d'une certaine liberté mais aussi d'une certaine disparition, d'un inconnu. C'est se cacher, s'évader, désert. Dans l'extrait de rencontre proposé plus tôt, l'homme oppose la nature à l'administration, la nature comme milieu de liberté, l'administration comme élément de répression, de contrôle (CF Foucault sur les institutions), et de menace de cette liberté et de cette supposée nature par la coupe des arbres. Sous le prisme de cette première définition, de nature des libertés et de la fuite, elle semble présenter un refuge, une bulle de libertés contre cette administration destructrice. Dans une autre définition, la nature incarne une certaine vérité, le caractère naturel, au plus proche de la réalité. Dans les arts notamment, la relation entre la réalité objective et la nature est directe. On parle de modèle d'après nature, de nature morte dans une relation au réel, à la vérité et parfois à la naïveté.

Elle reflète également des caractères qui pourraient être présentés comme innés chez l'Homme, indépendants des déterminations biologiques et des déterminations sociales,

historiques ou culturelles. Cette définition proposée par le CNTRL pourrait toutefois être remise en question en se fiant aux écrits de Levi Strauss, sur la relation entre la nature et la culture chez l'Homme, soulevant l'exemple de l'inceste comme élément naturel et non culturel. En suivant ces deux facettes de «nature», l'administration pourrait condenser cette dimension normative, historique, culturelle, modèle refusé temporairement par ces hommes, dans la nature. Et pourtant, observés depuis l'extérieur, ces lieux peuvent être présentés comme contre nature. Ainsi, la nature est prise comme élément de la norme et du respectable. C'est un mode de représentation.

Un échange «en nature» est également une forme de rémunération, d'échange de services. C'est aussi un désengagement, une spontanéité, toujours selon la définition du CNTRL.

Il est difficile de ne pas tisser de nombreux liens entre ces définitions et les lieux de drague. La nature, sous ses multiples facettes semble partout. Un kaléidoscope grammatical qui nous montre, sous le mot nature, la polysémie, la diversité d'usages et de représentations.

VIL(LE)

La ville est-elle, prévue, pensée et capable d'absorber les flux de libido ? Cette libido, qui prend sa définition dans la psychanalyse, peut être abordée comme une supposée énergie, substrat de la transformation de la pulsion sexuelle. Le flux lui, appartient à un tout autre registre de vocabulaire, face à la ville il suppose souvent une dimension économique. Ici le flux est « étiré » de sa définition de physique, comme transmission d'énergie, pour représenter des possibles échanges d'énergie libidinale. Ce bouillon, cette énergie, qui n'est ni un acte ni un usage, reste un substrat insatisfait dans la ville en raison de la norme. « L'objet », que nous avons abordé lors du fantasme, est une possibilité de décharge de cette libido, cet objet peut se retrouver dans les lieux de drague et donc conduire à la sexualité.

PUDEUR

La pratique de la sexualité n'a pas toujours été cachée. Sans non plus idéaliser une période révolue, il est important de montrer, au XVII^e siècle, ce changement de paradigme et de vision de la sexualité. Nous ne parlons pas ici de sexualité entre hommes, mais de la sexualité dans son entièreté, à but de plaisir ou de reproduction. Avant le début de la révolution industrielle, en France, la sexualité entretenait des rapports différents avec la ville que ceux qu'elle occupe aujourd'hui. Dans ce passage d'une société dominée par les aristocrates à une société dominée par la classe bourgeoise, la relation entre ceux qui détiennent l'outil de travail et ceux qui dictent la norme et encadrent les mœurs se ressert. L'ordre social se transforme pendant presque un siècle, les mœurs s'orientent vers la pudeur, la sexualité (ébats, attitudes ostentatoires, paroles) suit également cette voie. Il y a, à ce moment, un début de séparation nette entre les pratiques publiques et les pratiques privées. Un découpage des mœurs selon des critères spatiaux s'établit, reléguant la sexualité à un espace strictement privé. Les lieux de sexualité publics qui restent, les cabarets, les bordels, deviennent des lieux de déviance. La vision religieuse et le tabou qui en ressortent participent largement à l'institution de ces normes. La sexualité devient ainsi clandestine. Elle devient privée et ne doit pas être visible par ceux qui ne la pratiquent pas, retirant tout phénomène de contemplation, d'admiration ou de voyeurisme. Au-delà de l'acte, c'est donc la parole, les échanges et les attitudes qui se privatisent et qui ne sont plus partagés au-delà de la dualité. Norbert Elias décrit la société pré-XVIII^e ainsi « *Une certaine franchise avait cours dit-on. Les pratiques ne cherchaient guère le secret; les mots se disaient sans résistances excessives; et les choses sans trop de déguisements; on avait, avec l'illicite, une familiarité tolérante. Les codes du grossier, de l'obscène, de l'indécent, étaient bien lâches si on les*

compare à ceux du XIX^e siècle. Des gestes directs, des discours sans honte, des transgressions visibles, des anatomies montrées et facilement mêlées...»

Il semble donc que dans cette période du XVIII^e XIX^e, une pudeur naisse. Elle correspond à la période de la révolution industrielle, où ce sont ceux qui possèdent les outils créateurs de capitaux (les bourgeois) qui dicteront les lois et les mœurs, c'est d'ailleurs l'introduction que fait Michel Foucault dans son tome 1 de *l'histoire de la sexualité*. On passe d'une société de cours, qui se montre à visage découvert, où une certaine vie publique de la sexualité était menée, où personne ne se faisait d'illusions sur les infidélités, à une société bourgeoise où ces pulsions doivent être contrôlées. Les infidélités, la sexualité extra-conjugale deviennent tabou, ces pratiques deviennent clandestines elles aussi. Ainsi naissent deux sphères, qui, selon Élias, accompagnent un «processus de civilisation», la sphère privée et la sphère publique. En réaction, naissent des espaces hybrides, en marge, des lieux de clandestinité et de dépravations sexuelles. C'est donc par l'application de mœurs serrées que les espaces de marge apparaissent. Ce qui n'est plus admis sur la place publique ne cesse pas d'exister, il mute et se déplace. Ce qui se fait dans la sphère privée, ce qu'il est normal d'y faire, ne l'est donc plus sur l'espace public. Ce qui se voit devient hors des normes, et encore plus ce qui se donne à voir.

Dans cet héritage, les lieux de drague sont donc ce qu'il faut cacher, ou du moins, ce que l'espace de la norme ne veut plus voir. Bruno Proth dit à propos des lieux de drague qu'ils « sont cristalliseurs d'une certaine débauche et synonyme de contamination. Ils projettent sur une scène ouverte, un plan des aberrations combattues et rejetées par le processus de civilisation des mœurs : le sexe entre hommes, le sexe de groupe, le mélange des races et des religions, des statuts économiques, des statuts sociaux, d'âges, les actes sexuels «contre nature» comme

lasodomie, une impersonnalisation de la rencontre sexuelle ...»

Dans ces deux extraits, la question de la civilisation, de son processus, est soulevée. Elias a beaucoup écrit à ce sujet. Il semble donc que dans le processus de civilisation, la sexualité soit écartée de cette ville bourgeoise dont la fonction est d'absorber les capitaux. Cette mise au travail des masses n'est pas compatible avec la pratique d'une sexualité publique. Le capitalisme entretient donc une relation paradoxale à l'imposition de normes, car le libéralisme n'est ici appliqué qu'à l'économie et non aux mœurs. Les sphères sociales hautes sont contraintes à montrer l'exemple de la fidélité. La sexualité est rejetée de l'espace de la ville, il n'est même plus possible de la verbaliser, d'en parler. Ainsi naît, en ville, la pudeur.

Face à cette pudeur, il est possible d'opposer l'argument d'une activité, certes hors normes, qu'est la sexualité en public, ou même, de la relation entre hommes, mais qui, par cette Histoire des Hommes et par ces pratiques dans le temps, pourrait être présentée comme naturelle. C'est d'ailleurs une des méthodes de Foucault, qui dans un lien psycho-affectif certain au sujet qu'il aborde, se base sur l'Histoire pour appuyer ses propos. C'est hors normes, mais quoi de plus naturel que le désir sexuel ? Une rhétorique souvent proposée. Elle justifie à la fois la pratique publique, car comme nous le venons de le voir c'est la moralisation au fil de l'histoire qui cache la sexualité. Mais c'est également la pratique d'une sexualité entre hommes qui est souvent présentée comme naturelle, en s'appuyant sur des éléments historiques. Le naturel semble alors devenir un argument, opposé à la morale des Hommes, aux codes artificiels, se basant sur des récits historiques.

LE LIT

Le lit marque, comme objet de consommation, la naissance de ce nouveau paradigme, qui oppose le privé et le public dans cette explosion de la pudeur.

Le lit c'est le nouvel espace de cette sexualité privée, secrète, ritualisée. Il devient le territoire de la norme de l'intimité. Au sein des maisons, il marque l'espace privé, oppose le jour et la nuit, le visible de l'invisible. La sexualité se fera désormais à huis clos, condition de ce processus de civilisation. C'est l'application par un espace réel, par une réalité matérielle, de ces nouvelles normes sociales en matière de sexualité, dans un idéal moderniste de l'habiter.

C'est un des marqueurs de ces oppositions qui perdurent aujourd'hui. Elle s'accompagne du désir d'éclairer par exemple. D'éclairer les villes, d'éclairer les intérieurs, dans une logique sécuritaire, mais également dans ce désir de contrôle de l'animalité. Le lit, et l'espace qui l'entoure, marque le lieu de l'obscurité tolérée.

La figure du lit est intéressante car elle peut être motif, littéralement, à projet. C'est une image archétypale puissante, qui renferme toute une épaisseur de sens et de souvenirs communs et individuels. Un objet à projet en somme, qui pourrait venir jouer le rôle de perturbateur de l'espace public par exemple.

J'avais parlé plus tôt, de la découverte de formes de couchages et divers objets, inventés ou détournés, pour la pratique du sexe, dans les lieux de drague. Il est évident qu'un lien peut être déroulé entre ces deux figures. Ainsi, dans les lieux de drague, par mimétisme, de manière consciente ou non, cette figure du lit est reprise. Des marqueurs d'un caractère privé mais aussi de normes ponctuent ainsi le lieu. C'est une fiction, on se raconte des espaces privés. Il y a peut-être un état rassurant par la présence de cet élément,

qui permet de rentrer dans une certaine normalisation. Dans le film l'inconnu du lac, on assiste à ces scènes de sexe dans des alcôves végétalisées. Ces scènes semblent avoir été tournées dans le lit d'une chambre confortable et intime. Le cadrage très serré de ces scènes accentue bien sûr cette sensation. Mais tout de même, on comprend à cet instant la dimension privée de ces sphères. Il s'agit de petites pépites, des instants partagés, ils semblent coupés de tout, de l'espace, du temps, des normes, sans jamais pourtant en être trop loin. Dans cette scène du film, on assiste presque à une parodie de la mise en scène de la chambre à coucher.

Cette figure du lit est également une accroche, assez puissante, de la projection de fantasmes. La position plus ou moins allongée du corps a son importance. Mais nous pouvons faire l'hypothèse que l'objet joue presque le jeu de symbole, de fétiche, de la sexualité aujourd'hui. Les empilements de palettes observés avenue de la forêt faisaient office de lit. Il s'agissait d'espaces pouvant accueillir un ou plusieurs corps allongés, renvoyant à l'imaginaire du lit. Ils n'étaient pas cachés, au contraire ils offraient une vue bien dégagée. Ils étaient probablement le lieu de la mise en scène de ces ébats sexuels qui ne se pratiquent pas debout, pas comme des animaux, mais bien allongé sur un réceptacle normé faisant office de lit.

Il y a donc un certain nombre de paradoxes, d'échanges, entre cette figure du lit, et les lieux de drague qui sont l'exacte opposé de la norme dictée par la ville. Une sorte de rejeton de désirs, de libido. Il y a des interactions entre ces deux espaces, le lit comme territoire normé et ritualisé de la sexualité, et cette nature qui semble pouvoir offrir tous les possibles des désirs refoulés. Elle est souvent présentée comme le lien de l'homme à l'animalité et donc à ce qui doit être refoulé de l'espace civilisé. Le lit nous montre, dans cette relation entre le territoire des mœurs et le territoire de l'expression de l'ani-

malité, qu'il ne s'agit pas que d'une dualité, d'une relation opposée, mais qu'il y a bien des inter-pénétrations de l'un dans l'autre, des mélanges, des fissures et des perméabilités. Des territoires hybrides comme les alcôves naissent, autant dans le lieu de la norme que dans le lieu de drague.

JARDIN

Il est possible de se questionner sur la relation qu'entretiendraient les lieux de drague avec le jardin.

Les définitions du jardin font référence à une relation entre l'Homme et la nature, à une relation de propriété, une relation affective, un aménagement... Déjà s'esquissent des liens entre ces deux lieux. Tout un imaginaire lié à la figure du jardin secret peut également nourrir cette relation.

Les pratiquants des lieux de drague mettent souvent en avant la question de la nature, comme milieu végétalisé abritant des possibles. Mais, dans le cas de l'avenue de la forêt cette nature est relative. Il s'agit d'une friche, où la nature reprend ses droits et en offre de nouveaux. La trace de l'homme y est très présente, par les aménagements des dragueurs, par les panneaux de signalisation, par les restes d'aménagements territoriaux comme les routes, par la présence de ruches et de nombreux déchets... L'aéroport qui jouxte cet espace «naturel» est lui aussi important dans la réalité du lieu. Le bruit, les vibrations, le souffle des avions, perturbent sans relâche l'en-

droit. On peut facilement se l'imaginer. Des arbres éparpillés par hasard, une végétation de friche, sans grande richesse. Cette nature est odorante, une sorte de «tiers paysage» comme ceux rencontrés le long des grandes routes. Les sacs plastiques envolés de la décharge toute proche se collent et se déchiquettent dans les branchages morts. L'été, cette nature est plus agréable, plus sauvage, plus sereine. Mais les avions sont toujours là, et dictent leur tempo.

Et pourtant, il est présenté comme lieu de calme, de sérénité et de nature. L'ensemble des éléments artificiels qui décrédibilisent cette nature semblent évaporés. Il s'agirait donc, à nouveau, plus d'une projection que d'une réalité matérielle. Les hommes se sentent en pleine nature, faisant abstraction des facteurs environnants. Cette nature devient un imaginaire, partagé par les dragueurs.

Ainsi, le lieu de drague pourrait être perçu comme un jardin, c'est-à-dire une réalité végétale certes, mais entouré de facteurs qui rappellent la localisation urbaine du lieu. Le jardin, lui aussi propose cette fiction de la nature, adaptée, modifiée, sublimée par l'Homme. C'est une concrétisation par l'usage de la nature. On pourrait rapprocher cette concrétisation par l'usage des écrits d'Alain Corbin, dans *le territoire du vide*, sur l'invention, par l'usage, du rivage.

Le jardin est ainsi un lieu de projection d'une nature sauvage, intacte, mais dans un processus de sublimation qui écarte tout facteur externe de la perception du lieu.

LA FIGURE

Questionner la figure du jardin va nous permettre de comprendre et de déplier un certain nombre d'idées déjà évoquées plus tôt, comme la question de la fiction, du potentiel imaginaire du lieu, mais également son lien avec un supposé inconscient collectif.

Le premier élément de définition d'un jardin, quel qu'il soit, c'est la relation tendue qu'il engendre, entre la nature et la culture. Comme nous l'avons évoqué plus tôt, pour rapprocher le lieu de drague de la figure du jardin, l'artificiel, le culturel, sont présents sans cesse dans ce simulacre de nature. C'est dans cette tension que naît la figure du jardin. C'est d'ailleurs un motif récurrent de l'histoire de l'art, un sujet de fascination et d'exploration, avec la figure de la ruine, du jardin abandonné... Mais également dans des relations au jardin qui évoluent, avec les changements de modes, du jardin à la française vers le jardin à l'anglaise, dans un rapport de domination sur la nature plus caché.

La topographie du jardin est elle aussi récurrente, c'est un lieu fermé et ainsi la clôture y est souvent présente, soulevant donc des questionnements liés au seuil et aux limites, comme nous l'avons vu précédemment. Cette clôture est une contrainte à l'origine d'idées, de fictions. Que ce soit de l'intérieur ou de l'extérieur, elle participe à l'élaboration d'une histoire. Un lieu qui protège, qui rassure, qui est ouvert aux possibles et aux expériences de l'intérieur, lieu clos, interdit et donc motif à fantasme de l'extérieur.

C'est dans ce rapport au lieu fermé, ou du moins inaccessible qu'une mythologie du jardin s'enracine. On peut évoquer ainsi le Jardin d'Eden, qui est intéressant dans la relation qu'il pose entre la sexualité, l'érotisme, le passage au pornographique, et le péché. Eve, face à cette pomme, passe d'une relation érotique, c'est-à-dire une stimulation du désir,

par le biais d'un objet ici une pomme, à une consommation de ce désir. D'autres mythes, en relation directe avec l'imaginaire sexuel, envahissent également les jardins, notamment par la culture orientale et la relation érotique aux jardins.

Dans l'Histoire également, le jardin abrite une certaine tension sexuelle, qu'il est impossible de satisfaire ou de stimuler dans la ville. Les jardins étaient le théâtre des amours montrés. Dans l'amour au jardin, d'Alain Baraton*, on retrouve cette définition : « *Ils (les jardins) furent bien souvent, n'en déplaise aux grincheux, construits pour permettre aux propriétaires de s'éloigner de leurs demeures. (...) le bruit du vent étouffe les cris des dames trop expressives (...). Lorsqu'un souverain fait construire des jardins, pour s'isoler, c'est toujours presque pour batifoler en toute liberté...* » Il démontre ainsi, pendant plusieurs pages et à travers plusieurs exemples, la relation entre la sexualité et le jardin. Un des exemples retient nettement l'attention du lecteur, sur les jardins du pouvoir contemporain, celui de l'Élysée et de Matignon. Ils ont tous deux été commandés par des maîtresses résidentes de ces hôtels particuliers avant la république. Aujourd'hui, ils sont le théâtre d'une expérience différente du pouvoir, le lieu des secrets, des moments intimes et comme il le laisse imaginer, d'une certaine sexualité.

L'ensemble de ces éléments rapidement déplié ici nous montre, comme du jardin, émane une figure, un archétype. C'est un fétiche, c'est-à-dire un objet, auquel est attribué un nom,

* Alain Baraton est un jardinier à l'origine de nombreux livres sur la poésie du jardin et des plantes, il est également jardinier en chef des jardins de Versailles.

et duquel émane tout un imaginaire lié à un bagage culturel. C'est peut-être à ce moment que la passerelle vers la question de l'inconscient collectif peut être déroulée. Cet inconscient collectif que nous avons évoqué à plusieurs reprises est défini par Jung comme un inconscient qui ne dépend pas d'une construction individuelle mais d'un mécanisme beaucoup plus large qu'il qualifie d'universel. Le caractère universel, trop structuraliste, peut ici être remis en question.

Nous partirons de la posture moins universalisante selon laquelle ce sont les normes morales de l'Occident chrétien, qui établissent des similitudes dans la construction des inconscients individuels pouvant être qualifiés d'inconscients collectifs, en raison de ces similitudes. Dans cette approche de notre inconscient collectif, le jardin est un archétype, c'est à dire une forme de représentation, une image, qui sert à condenser des thèmes qui selon Jung pourraient être qualifiés d'universels.

L'IMAGINAIRE

Ainsi considéré, le jardin renferme en lui un potentiel imaginaire très puissant, dû à son rang d'archétype. Il est à l'origine de mythes et de bien des fantasmes, issus de sa propre construction comme élément fermé. Le jardin témoigne également de notre rapport à la nature.

La sexualité, comme nous l'avons vu, est l'un des imaginaires les plus importants qui s'en dégagent.

La forme la plus récurrente, mêlant le jardin réel à ses préoccupations libidinales, c'est le labyrinthe.

Marie de Médicis demande à ses jardiniers de lui imaginer un labyrinthe, afin qu'elle puisse s'égarer, dans tous les sens du terme, avec ses convives. L'église interdira d'ailleurs jusqu'au XIX^e siècle cette forme de jardin, qui a l'origine, représen-

taient le périphe du croyant, en raison de son utilisation qui était trop souvent proche de la luxure. Cet exemple du labyrinthe, qui existe toujours aujourd'hui comme évoqué plus tôt au jardin des tuileries, est à la fois un élément qui de par son histoire nourrit l'inconscient collectif, et qui de par sa forme stimule les sens, le sentiment de liberté et pousse donc à l'acte sexuel.

Dans un rapport beaucoup plus immédiat au jardin vécu, au jardin réel, sans même passer par l'inconscient collectif dans lequel le fantasme puiserait des images, c'est bel et bien cette sensation de liberté qui stimule la libido. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est ce double statut du jardin, qui est à la fois un imaginaire par son statut d'archétype issu de l'inconscient collectif, mais également un imaginaire par l'expérience réelle qui peut y être faite.

Le jardin est un lieu des possibles. Si nous revenons au cas précis des lieux de drague, nous pouvons à nouveau formuler l'hypothèse qu'il s'agit d'un jardin. Un jardin contemporain, dans la mesure où il réagit sans cesse à son environnement, un jardin de désir, qui, comme les lignes de désir, existe par son usage. Un jardin d'une relation retrouvée, dans un rapport à la nature, souvent présenté, pour des raisons de morale, comme malsain, comme contre nature et qui pourtant n'est que, nature.

LA FICTION

L'ensemble des éléments qui constitue l'imaginaire du jardin, clôture, labyrinthe, potentiel de liberté, se retrouvent dans cette impasse de l'avenue de la forêt. La clôture, qui file le long de l'aéroport et découpe au droit cette nature, les chemins labyrinthiques dans lesquels les hommes s'égarer, ce sentiment de liberté irrépressible, indomptable qui même sans aucune pratique sexuelle suffit à combler un désir d'expérience

nouvelle. C'est peut-être dans cette relation entre la nature et l'artificiel, que naissent les fictions, qui sont impossibles ailleurs que dans les lieux de drague. Ils ne sont pas des lieux de Nature, mais bien des lieux qui proposent une relation différente avec elle. Il est difficile d'éclaircir cette chose, qui n'est pas une théorie mais plutôt un ressenti. Mais la nature, dans ce qu'elle a d'inconnu, et donc de libre, est la fiction inconditionnelle sur laquelle les hommes proposent leurs histoires, leurs expériences. C'est une tentative de rapprochement, de justification peut-être, par ce que l'on considérerait comme naturel ou non. La nature est à la fois la condition de la fiction du lieu, et une fiction elle-même. Car ici, il n'y a rien de naturel. C'est une autre vision du décor abordé plus tôt, la nature comme un milieu, ce qui entoure. C'est ce cadre naturel qui sert de théâtre au lieu de drague. Je ne suis pas très au clair avec moi-même sur cette relation qu'ils entretiennent à la nature, il y a tellement de contradictions. C'est à la fois une relation de décor, de cadre, mais également d'imaginaire issu de la nature, tout en interrogeant leurs actes face à ce qui serait naturel ou non. La nature est toujours présente, autant dans ce qui est vu, que dans ce qui est entendu dans les lieux de drague, mais il est difficile d'en comprendre les tenants et les aboutissants. Il est possible de faire l'hypothèse, que dans ces lieux où la moralité n'a pas sa place, certaines questions sont trop complexes pour trouver des réponses.

Des raccourcis sont alors proposés, comme des mythes, ou des dogmes. Des simplifications pour éviter de penser sa condition. Dans les paroles des protagonistes, la nature semble parfaite pour justifier les pratiques. Elle est la réponse la plus facile à beaucoup de questions. Elle présente ainsi une certaine fiction que les hommes se font collectivement de leur présence. Leur activité est naturelle, ils sont dans un cadre naturel, ils profitent de la nature, c'est la nature.

On peut, face à ces affirmations, se poser des questions, je ne pense pas avoir les connaissances et les compétences nécessaires pour dire ce qui est naturel et ce qui ne l'est pas. De mon point de vue, de ma petite hauteur d'observateur et de faux pratiquant, il semblerait que la nature, sans porter aucun jugement, permet de recouvrir bien des questionnements.

Je suis convaincu, que ces lieux de drague sont rares, indispensables. Qu'ils permettent de s'échapper de la ville, de vivre de nouveaux quotidiens, de faire de nouvelles rencontres. Ils sont des espaces de décharge d'une libido refoulée de la ville. Ils n'ont pas de nom. Et pourtant c'est ici que des histoires se créent, que chaque homme me raconte une fiction, par ses attitudes, ses vêtements, ses gestes, ses regards. Elle est peut-être là, la nature. Dans ce rapport non verbalisé, et pourtant si bavard. Le sexe n'est peut-être finalement qu'une toile de fond, un motif, un prétexte. Il y a un sentiment, dans les lieux de drague, qu'il est impossible de retrouver ailleurs, en tout cas que je n'ai jamais retrouvé ailleurs. C'est cette sensation étonnante d'être en prise avec son milieu.

RELATION RETROUVEE

On pourrait alors se demander, ce que ces hommes entendent quand ils nous parlent d'une relation retrouvée à la nature, quand ils bronzent nus, quand ils se promènent nus, quand ils semblent manifester le désir de faire un avec cette végétation qui les entoure.

RÉACTION

L'hypothèse qui pourrait être mise en avant pour comprendre cette relation retrouvée, ou du moins imaginée, à la nature est peut-être en réaction à la ville.

La ville dans aucune réalité, mais dans ce qu'elle représente, en tant que figure. Sa relation au capital, aux flux, au mouvement et à une certaine aliénation. Sa dimension quotidienne est elle aussi importante, tant elle tend à se répéter. L'échappatoire du lieu de drague offrirait alors, au-delà de la quête d'un partenaire sexuel, une relation nouvelle, plus proche à ce qui semble s'opposer à la ville, la nature. Comme nous l'avons vu juste avant, cette nature est une fiction, il y a bien des plantes, des végétaux, mais l'artificiel, le culturel, est partout. Les hommes sont donc dans une certaine tentative de l'impossible, leurrés par le fantasme d'une nature qui n'existe pas

ici. Mais cette idée semble les reconforter, leur procurer du plaisir. Après-tout, dans ces lieux, on se fait plaisir en ne faisant que des fictions. Alors ils bronzent, exposent leur corps, se confrontent au froid, à l'humide, au mou. Des comportements impossibles à observer en ville, ici débarrassés de toute moralisation sont possibles.

S'allonger. C'est si simple, si confortable, et pourtant si privé. S'allonger, c'est les paradigmes du lit. En ville, s'allonger est possible, mais souvent inconfortable, déplacé. Le mobilier urbain est une réalité matérielle qui rappelle cette norme, par la contrainte. C'est une attitude qui dépasse le simple geste, c'est un mouvement tant il entraîne avec lui de préparations et de regards. Alors, dans les lieux de drague, les hommes s'allongent. Parfois dans des alcôves, parfois sur des palettes qui font office de lit justement, et parfois, en été, directement sur le sol. D'autres hommes, parfois les mêmes que ceux qui sont allongés, se mettent nus. Peut-être qu'une certaine stratégie émane de ce comportement, nous en avons déjà croisée au fil de ce mémoire.

Il est même très probable à vrai dire que ces hommes, qui profitent d'un rapport à la nature, soient dans un double rapport avec celle-ci. Entre nature et stratégie il n'y a peut-être qu'un pas. Ils sont nus car c'est naturel, ce qui justifie leur nudité et cache leur stratégie ?

Il y a en tout cas, stratégie ou non, un désir de ressentir. L'herbe fraîche qui roule contre le dos. Les petites griffures des Genêts sur les mollets et les genoux dans les chemins égarés. La brise légère qui soulève un à un les poils d'habitude enveloppés. Toutes ces sensations sont possibles dans les lieux de drague. Ce n'est pas le seul endroit où il est possible de se mettre nu, mais il présente une certaine facilité par sa proximité à la ville et sa logique de rentabilité de temps. Ces expériences sont des marqueurs de liberté. Ce sont des sensa-

tions étouffées par la ville, qui ne les permet pas. On pourrait même les définir comme naturelles, dans la mesure où elles ne coûtent rien et qu'elles ne servent qu'à se sentir libre.

Une autre forme de réaction, que la fiction de la nature permet de calmer, c'est celle issue des nouvelles technologies. Elles sont pourtant indissociables des lieux de drague. Supprimer le référencement d'un lieu de drague d'un site spécialisé peut provoquer sa mort.

Les fictions naissent pour beaucoup sur ces sites, où chaque lieu est raconté, fantasmé, et où des messages proposant de partager une histoire sont publiés. Cependant, les nouvelles technologies ont profondément changé les relations homo sociales. Les applications mobiles, telles que grindr, hornet ou tinder permettent l'apparition d'un nouveau modèle de rencontres, un paradigme basé sur la photographie. C'est une expérience bien loin de celle des lieux de drague. Chaque personne est représentée par une ou plusieurs photographies, accompagnée ou non d'une description et d'un nom. Les hommes sont classés par ordres de proximité géographique, leur distance est précisément affichée à quelques dizaines de mètres près. Des descriptions très approfondies peuvent être demandées. Le poids, la taille, l'origine, la couleur de peau, la couleur des yeux, la position sexuelle, la séropositivité, les méthodes de protection...

Une fiche technique extrêmement détaillée, un visage ou un corps montré, photographié, flashé.

Un rapport déjà pornographique avec son interlocuteur dès l'étape de la photographie.

Les lieux de drague, face à cette nouvelle ère de la rencontre, font figure de lieu de résistance. A plusieurs reprises des hommes ont affirmé leur refus d'utiliser ce type d'applications. Elles représentent une certaine commercialisation de la rencontre, où les hommes, et les femmes d'ailleurs, sont classés, selon des critères objectifs, tels que la distance,

la popularité ou la compatibilité. Certains sites de vente d'occasion comme Vivastreet se sont d'ailleurs spécialisés.

On ne vend plus sa tondeuse ou l'armoire de la tante décédée mais ses services sexuels. Les annonces sont nombreuses. Elles peuvent sembler dégradantes, dans la mesure où les personnes sont présentées comme des produits et où les désirs et les fantasmes sont crûment exposés. Mais cette technique offre, à l'inverse des applications un bon intermédiaire. Elle permet l'anonymat, il n'y a pas d'inscription, une simple adresse mail suffit.

PARADIGME

Face à ces nouvelles méthodes qui marquent un changement d'idéal et de pratique de la rencontre, les lieux de drague offrent trois possibilités. La première est une collaboration directe avec les nouvelles technologies. Beaucoup d'hommes qui utilisent vivastreet profitent de l'anonymat relatif que propose ce média pour opérer une sélection qualitative auprès des hommes qui y répondent, proposant le lieu de drague comme simple lieu de la consommation de l'acte sexuel. Le fantasme, la fiction, s'y écrivent alors bien en amont, entre les codes et les chiffres d'internet. La deuxième possibilité c'est le référencement. C'est avvertir de sa présence dans le lieu de drague, et ainsi affirmer l'activité du lieu. Le lieu de drague devient global, il vibre sur la toile. Ce compromis permet au lieu d'acquérir une certaine visibilité, qui peut autant lui servir que lui desservir. Enfin, le lieu de drague est le refuge de ceux qui ne souhaite pas passer par internet pour faire des rencontres. Ceux dont l'anonymat est la condition première. Ceux qui ne veulent pas découvrir des visages flashés et localisés, mais des visages qui peu à peu sortent du brouillard. C'est l'expérience de la découverte de l'autre, c'est savoir ac-

cepter les désillusions. C'est également un rapport différent à la sexualité elle-même, qui s'enracine dans le rapport au numérique. D'un côté, le corps est dans une recherche de perfection, il doit plaire, briller. Les hommes imitent les standards des photographies de mode, les corps doivent être jeunes et musclés. La sexualité est alors plus la dévoration d'une image, la satisfaction d'une certaine acquisition, d'une certaine possession, d'un article désiré. Pour les autres hommes, sur les lieux de drague, c'est une logique de service qui est mise en avant.

Une forme de solidarité dans le soulagement d'un besoin. Ces hommes partagent ce qu'ils semblent présenter comme un besoin commun, qu'il vont se satisfaire entre eux, peut-être faute de mieux. Dans ce rapport au besoin se cache peut-être une relation à la nature plus ambiguë. Alors que le désir n'a peut-être rien de naturel, il n'est qu'artificiel, ces hommes soulèvent un besoin, qui lui est naturel. Le besoin c'est manger, dormir, boire, et avoir des relations sexuelles ? Il y a donc ici, dans cette pratique «puriste» du lieu de drague, une relation à la sexualité par le biais non pas du désir, même s'il est présent, mais bien plus du besoin. Et le besoin est naturel, même entouré d'artifices. La fiction du décor de nature devient donc le lieu du possible de l'assouvissement mutuel de ce besoin. On peut également, dans cette relation entre un milieu plus naturel et un milieu plus artificiel, urbain, appuyer l'évolution des figures de fantasme ces dernières années. On assiste depuis longtemps à un exode vers les villes de la part de ceux qui se définissent comme homosexuels.

Nous parlons bien ici de ceux qui se définissent comme étant homosexuels, il s'agit d'un groupe bien moins important quantitativement que celui des hommes qui ont des relations entre hommes. Nous parlons ici d'un marqueur historique, politique, culturel et même géographique. Pendant longtemps, la ville a offert aux homosexuels, l'anonymat et

la visibilité nécessaire à vivre son homosexualité. Dans ce double rapport entre anonymat et visibilité ont pu se créer des cultures, des regroupements, des fictions communes... Face à cette urbanité, le modèle de fantasme était souvent rural, proche de la nature, dans une relation de confrontation très directe avec celle-ci. De cette image ressortait celle d'une virilité. Des symboles comme brokeback montain nourriront pendant de nombreuses années une iconographie et une représentation homosexuelle. Le fermier, le cow-boy, seront des représentations de cet idéal, de ce fantasme. Ces personnages étaient motif à fantasme en raison de leur relation à la nature, alors motif de virilité, mais également par la position des observateurs, urbains. Cette figure nourrissait les fantasmes car elle était loin de la ville. Aujourd'hui, on assiste à un changement de cet idéal et de cette iconographie. L'homme urbain, ou du moins dans une sorte de combat avec l'urbanité, semble présenter un nouveau modèle de fantasme. Nous avons parlé plus tôt de la figure du lascar, copiée et recopiée dans les lieux de drague. De la même manière qu'il y a eu un glissement de la campagne vers la ville et une naissance de l'icône rurale, on peut faire l'hypothèse que le glissement de l'icône rurale vers une icône urbaine accompagne un nouveau glissement de la ville vers le rural. Ainsi, les lieux de drague, hors la ville, pourront être le nouveau lieu offrant l'anonymat et la visibilité nécessaire. Les hommes regardant depuis les lieux de drague cette figure naissante se battant avec la ville, avec l'artificiel, dans un modèle presque diamétralement opposé au précédent.

Ainsi, il est possible de supposer, par les figures du fantasmes, qu'un changement de paradigme est en train d'avoir lieu. Les lieux de drague pourraient alors également être le lieu d'une homo socialité grandissante. Les applications de rencontres gay permettant les rencontres hors des villes, grâce à un lieu fictif, numérique, offrant l'accès à ces personnes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LE LAPSUS DE LA VILLE

Le lapsus de la ville. Ainsi pourraient être définis les lieux de drague. Comme une émergence des désirs inconscients de la ville. La honte, la peur qui entoure ces lieux sont les marqueurs d'une expression des inconscients individuels, mais également d'un inconscient collectif.

Chasse, Théâtre, Fantasma, Territoire, Nature, ce sont les cinq regards, les cinq portes d'entrée que je vous ai proposé pour approcher un peu plus, sans crainte, ni jugements, les lieux de drague. Ils ne sont pas uniques, ils explorent des fictions et en proposent d'autres. Ces mots, ces portes, peuvent être agencés entre eux pour créer de nouveaux regards, de nouvelles histoires. J'espère que ces écrits ne tomberont pas dans les mains de personnes qui souhaiteraient mieux connaître ces lieux pour de mieux leur nuire.

Je suis convaincu, que ces lieux de drague sont rares et indispensables. Qu'ils permettent de s'échapper de la ville, de vivre de nouveaux quotidiens, de faire de nouvelles rencontres. Ils sont des espaces de décharge d'une libido refoulée de la ville. Ils n'ont pas de nom, le lieu de drague est un euphémisme qui cache une réalité. Et pourtant c'est ici que des histoires se créent, que chaque homme me raconte une fiction, par ses attitudes, ses vêtements, ses gestes, ses regards. Elle est peut-être là, la nature. Dans ce rapport non verbalisé, et pourtant si bavard. Le sexe n'est peut-être finalement qu'une toile de fond, un motif, un prétexte. Il y a un sentiment, dans les lieux de drague, qu'il est impossible de retrouver ailleurs, en tout cas que je n'ai jamais retrouvé. C'est cette sensation étonnante

d'être en prise avec son milieu.

Les lieux de drague, dans l'expérience que j'ai pu en faire, et dans le questionnement quotidien que je lui porte, représentent un potentiel imaginaire d'une rare puissance. Ils alimentent depuis plusieurs années, nombre de mes travaux. Ils ont été le sujet d'un cours métrage, Niger, le point de départ de projet, comme Borderline (option de projet dirigée par Sabine Guth et Romain Rousseau, dans un travail de recherche et de projet où je travaille sur des objets issus de récits et générateurs par leur forme de nouveaux récits) et des sources d'inspiration pour de futurs projets.

Mais tout ne peut pas être dit, et encore moins dans un mémoire. Une part non verbale, beaucoup plus métaphysique, issue de l'expérience des lieux de drague, de cette recherche habitée sera explorée bientôt, par le biais de la danse contemporaine et d'un projet de mise en scène.

Une continuité de travail de recherche, nourriture indispensable à l'acte de création sera également poursuivie lors d'une «mention recherche», répondant à un désir de recherche.

J'ai trouvé, dans ces allers- retour entre une expérience active, un travail de recherche et un acte de création, une méthode de travail équilibrée. Elle permet de se nourrir d'expériences, de s'engager, de séparer, de ressentir des émotions, puis de s'en éloigner dans un travail de décantation, mais de toujours s'en nourrir. C'est dans cet aller-retour, entre la réflexion, le ressenti et la création que j'ai trouvé mon équilibre.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Livres :

BROQUA Christophe, « Enjeux des méthodes ethnographiques dans l'étude des sexualités entre hommes », Paris, Journal des anthropologues, 82-83 | 2000, 129-155.

CAMUS Renaud, TRICKS, Préface de Roland Barthes, Paris, Editions POL, 1988, 480 p.

COULON Alain, L'École de Chicago, 2012, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2012, 128 p.

FOUCAULT Michel, Histoire de la sexualité I, La Volonté de savoir, Paris, Gallimard, 1976, 224 p.

GOFFMAN Erving, La Mise en scène de la vie quotidienne, Paris, Les éditions de Minuit, 1973, 256 p.

LAPLANCHE et PONTALIS : Vocabulaire de la psychanalyse, P.U.F, 1967

LEROY, Stéphane. « La possibilité d'une ville. Comprendre les spatialités homosexuelles en milieu urbain », Espaces et sociétés, vol. 139, no. 4, 2009, pp. 159-174.

PROTH Bruno, Lieux de drague. Scènes et coulisses d'une sexualité masculine, Paris, Editions Broché, 2002, 448 p.

Rapports :

DEHAIS Gilles, Rapport sur l'homophobie 2016, Rapport n°20, Paris, KTM éditions, Mai 2016, 184p

Revues :

Espaces et sociétés, 2009/4 (n° 139), Pages 159 - 174, Stéphane Leroy, La possibilité d'une ville. Comprendre les spatialités homosexuelles en milieu urbain, ed ERES

Films :

L'INCONNU DU LAC, Alain Guiraudie, avec Pierre Deladonchamps, Christophe Paou, Patrick d'Assunção, France, 2013, Drame/Policier, 1h37 min

Articles WEB :

BROQUA Christophe, « Enjeux des méthodes ethnographiques dans l'étude des sexualités entre hommes », Journal des anthropologues [En ligne], 82-83 | 2000, mis en ligne le 01 décembre 2001, consulté le 01 mars 2017. URL : <http://jda.revues.org/3320>

ENDEWELD Marc, «Drague homo: vive le plein air», Les inrocks [En ligne] mis en ligne le 15 aout 2013, consulté le 05 mars 2017, URL <http://www.lesinrocks.com/2013/08/15/actualite/drague-homo-vive-le-plein-air-11416391/>

SICOTTE Geneviève, 2010. « Le jardin dans la littérature fin de siècle, ou quand un motif narratif devient un objet esthétique ». [En ligne] sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <<http://oic.uqam.ca/fr/publications/le-jardin-dans-la-litterature-fin-de-siecle-ou-quand-un-motif-narratif-devient-un-objet>>. Consulté le 21 mai 2017. Publication originale : (Projets de paysage: Le jardin et des rapports à l'art. 2010. vol. 5).

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR